

bulletin 1

Le magazine de Credit Suisse Financial Services



Les ponts

relient les hommes

Placements L'éthique à l'honneur | **Amérique latine** Stabilité malgré l'« effet tango » |
Sponsoring Cyberhelvetia : voyage dans la Suisse du futur



Zürich: Gut Juwelier Bahnhofstrasse 61 Tel 01-221 01 44
 Weinbeck Grossmünsterplatz 8 Tel 01-261 74 27
 Basel: Chronometrie ERBE Freie Strasse 15 Tel 061-261 54 72
 Genève: Mouawad Bijouterie NOGA HILTON Tel 022-716 32 62
 Lausanne: Junod SA St. Francois 8 Tel 021-312 83 66
 Bern: Uhrsachen Kramgasse 19 Tel 031-318 01 18

LIMITED EDITION SWISS MECHANICAL WATCHES
 DESIGNED BY MARC NEWSON



www.ikepod.com

Focus : « ponts »



Des ponts qui ouvrent la voie

Je suis un « Bröggler ». Cette déclaration, contrairement à celle de Kennedy se proclamant Berlinoise, ne présente absolument aucun intérêt pour l'humanité. Mais elle revêt une importance particulière dans mon petit monde. Les « Bröggler » sont en effet les habitants de Bruggen, un quartier périphérique de Saint-Gall. Bruggen (qui signifie « pont » en suisse allemand) porte bien son nom : à cet endroit, une douzaine de ponts en enfilade enjambent l'étroite vallée de la Sitter. Ils réunissent presque toutes les techniques de construction et constituent un ensemble d'une grande valeur historique. Des particularités qui nous importaient peu quand nous étions enfants. Et pourtant, les ponts de Bruggen ont profondément marqué nos vies.

Ainsi, je n'oublierai jamais ce jour où un casse-cou a subitement décidé d'escalader la structure du pont Haggen, haut de 50 mètres – frisson des hauteurs, mais aussi attirance du vide. Sur le pont Fürstenland, un grillage dissuade d'ailleurs les candidats au suicide de faire le grand saut. Dans la forêt dense qui surplombe la Sitter, nous devons

sans cesse nous assurer d'être sur le bon chemin pour rejoindre le pont que nous avons choisi de traverser – les ponts guident nos choix. Sur le pont en treillis métallique qui mène à Stein, les soldats ne marchent jamais au pas, sous peine de faire vaciller dangereusement la construction – les ponts peuvent s'avérer fragiles.

A Bruggen, nous avons aussi des ponts frontaliers, qui relient le canton de Saint-Gall à celui d'Appenzell Rhodes-Extérieures – ma première expérience de la notion de frontière. A première vue, le monde d'en face ressemble beaucoup au nôtre. La langue y est toutefois un peu différente, et il semble qu'une maison sur deux soit occupée par un dentiste ou un naturopathe.

Les ponts permettent de franchir les obstacles naturels. On peut les emprunter dans les deux sens. Cela fait peur, mais élargit également notre horizon – politique, culturel et économique. Il faut du courage pour garder les ponts ouverts à l'inconnu, à Bruggen comme partout ailleurs dans le monde.

Daniel Huber, rédacteur en chef du Bulletin

C Pour recevoir votre logoclip personnel, inscrivez-vous avant le 31 mars 2002 au Club Nokia et enregistrez votre nouveau Nokia 6310 à l'adresse suivante: www.club.nokia.ch.

NOKIA
6310

Le monde entier. A portée de main.

Connecté sans fil aux services Internet du monde entier*. Instantanément par **GPRS**. Connecté sans fil à un PC compatible sur une distance allant jusqu'à dix mètres. En toute simplicité avec le **Bluetooth**. Envoyez vos e-mails à partir de votre ordinateur portable alors que votre Nokia 6310 se trouve dans la poche de votre veste, dans la pièce d'à côté. Le Nokia 6310. Pour des connexions de proximité et des connexions à l'échelon mondial.

* Le Nokia 6310 est agréé pour les réseaux EGSM 900 et GSM 1800.

NOKIA
CONNECTING PEOPLE

FOCUS : « PONTS »

- 6 **Métier et vocation** | Des communicateurs au quotidien
- 16 **Esthétique des ponts** | Entretien avec Christian Menn
- 20 **Bernina Express** | Chronique d'un voyage en images
- 26 **Profil idéal** | Le conseiller clientèle sur mesure
- 28 **Roestigraben** | Plus de ponts que de fossés à Fribourg

ACTUEL

- 30 **Euro** | Un compte pour la nouvelle monnaie
- Esprit** | Forum de motivation pour les managers
- Connectivité** | Service de choix à Singapour
- Simplicité** | La prévoyance adaptée aux entreprises
- 31 **@propos** | Songhaï, machines à écrire et surf à gogo
- 32 **Préoccupations** | Entretien avec Liliane Maury Pasquier
- 36 **Notation environnementale** | Profitable durabilité
- 39 **Réactions** | Opinions de lecteurs sur la richesse
- 39 **Salaires minimaux** | L'enquête du Bulletin à la une
- 40 **Radiographie** | Banques et Seconde Guerre mondiale

ECONOMICS & FINANCE

- 44 **Les cantons** | Ceux qui avancent et ceux qui traînent
- 48 **Financement du développement** | Conférence de l'ONU
- 51 **Prévisions conjoncturelles**
- 52 **Amérique latine** | L'« effet tango » reste limité
- 55 **Analyse** | Le Japon, prochaine victime ?
- 56 **Placements** | Le charme des valeurs technologiques
- 58 **Prévisions pour les marchés financiers**

ART DE VIVRE

- 60 **Tango** | Quand les Européens suivent le rythme argentin

SPONSORING

- 66 **Expo.02** | Dans le giron virtuel de Cyberhelvetia
- 70 **Agenda**

LEADERS

- 72 **L'Abbé Martin** | Se rapprocher de Dieu à Einsiedeln

Le Bulletin est le magazine de Credit Suisse Financial Services.

20

Pays de ponts : avec le Bernina Express, 191 ponts à traverser vers le sud.

32

Enquête : ce qui préoccupe les Suisses, et l'avis de la première citoyenne de Suisse.

44

Comparaison : évolution de la population et du revenu des ménages dans les cantons.

60

Passion : tango et bandonéon, une approche pleine de fascination.

72

Einsiedeln : l'Abbé Martin, entre la solitude du couvent et le monde virtuel d'Internet.



Jeter des ponts au quotidien

Quel rapport y a-t-il entre une interprète de conférence, un organisateur de concerts et un consul général honoraire ? Entre un agent de probation et les élèves médiateurs d'une école primaire saint-galloise ?

Tous sont des intermédiaires. Leur profession et parfois aussi leur vocation les amènent à jeter des ponts. Jour après jour.



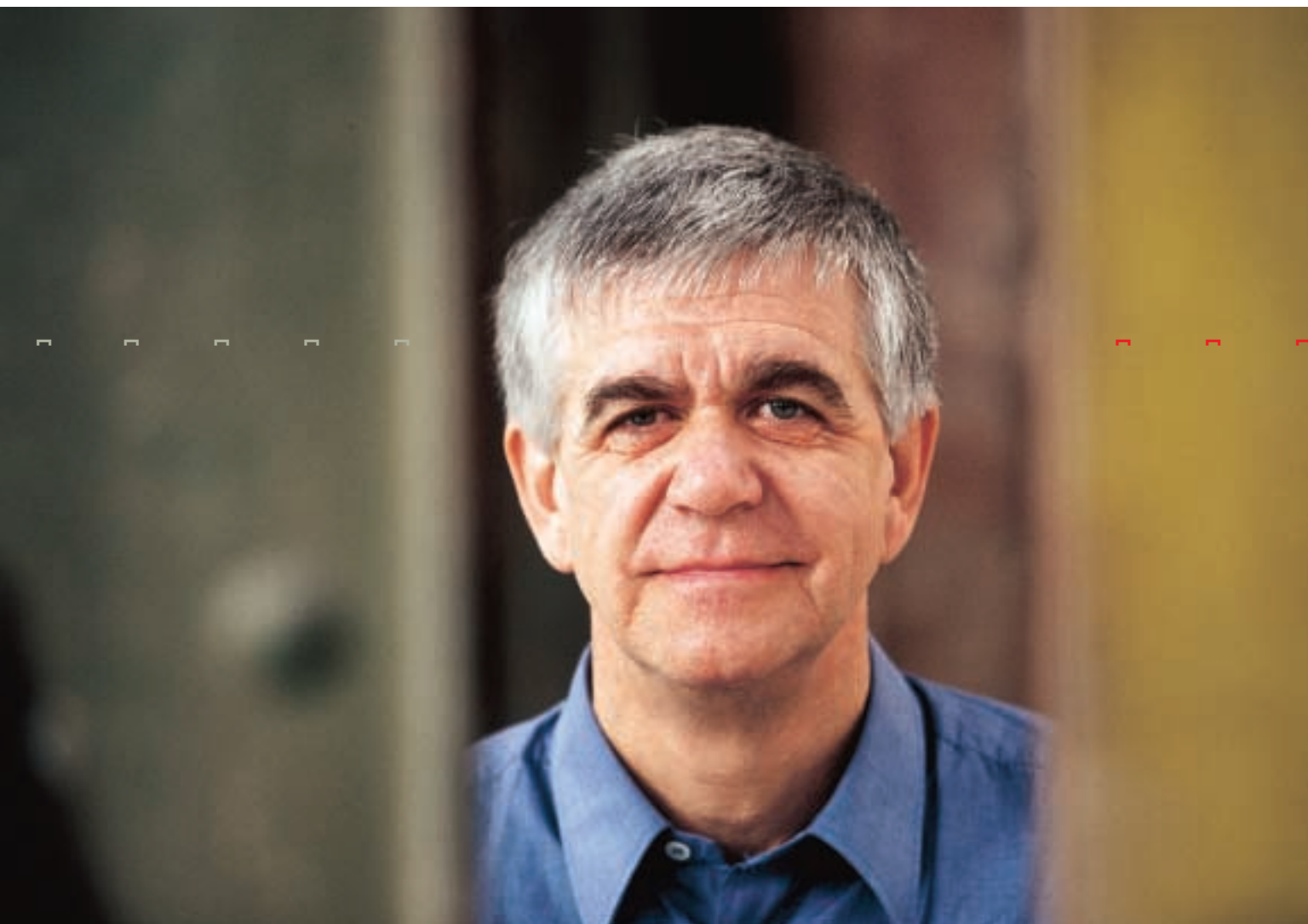
Hugo Faas

Organisateur de concerts

« Nous avons au moins autant à apprendre des autres cultures qu'elles de nous »

Un froid soleil d'hiver brille sur le quartier industriel de Zurich. Là même où l'on fabriquait autrefois des roues dentées et des pièces de bateau résonne désormais le bruit de la circulation venant de la bretelle d'autoroute toute proche. L'industrie recule, les cheminées d'usine disparaissent, faisant place aux restaurants branchés, aux multiplexes et aux centres culturels. Dans les anciens chantiers navals, le « Moods », la plus célèbre boîte de jazz de Zurich, a trouvé une nouvelle patrie.

Hugo Faas organise des concerts depuis plus de trente ans. Il est convaincu qu'une musique qui lui procure du plaisir plaît aussi aux autres.



C'est ici que Hugo Faas organise sa série «Weltmusikwelt» (le monde de la musique du monde). «Faascinating concerts», l'agence dont il est l'homme-orchestre, fête cette année son dixième anniversaire. «Pour moi, la musique permet de jeter des ponts», déclare Hugo Faas, qui organisait déjà des concerts du temps où il fréquentait l'université. En 1974, il fonde avec d'autres passionnés la «Kulturstelle», centre musical proposant du jazz, sa passion, mais aussi du rock, du folk et de la musique classique. «J'ai toujours pensé qu'une musique qui me procurait du plaisir devait aussi plaire aux autres», répond-il à la question de savoir pourquoi il est devenu organisateur de concerts. Il abandonne ses études de sociologie un an avant la licence. Il a déjà trouvé sa voie. Et d'ajouter en souriant que pour faire ce qu'il aimait et savait le mieux faire, un titre universitaire ne lui aurait vraiment servi à rien.

Hugo Faas parle doucement, sans élever la voix. Il ne se met jamais en avant, et surprend par un sens de l'humour très aiguisé. Il n'apparaît sous les feux de la rampe qu'au moment de présenter ses artistes, lors des quelque trente concerts qu'il organise chaque année. Il fait connaître des musiciens des quatre coins du monde, qu'il s'agisse de stars du flamenco, de joueurs de luth tunisiens ou de chœurs sud-africains. Il ne se contente pas de faire découvrir la musique non européenne au public occidental, il aime aussi lancer des projets avec des musiciens d'origines diverses. Par exemple avec le harpiste Andreas Vollenweider, «un «musicien du monde» de la première heure», et le pianiste de jazz Abdullah Ibrahim, dont il coordonne les activités en Europe. Hugo Faas est passé maître dans l'art de relier les cultures. Presque en même temps que sa série

«Weltmusikwelt» naît le «Kulturbrugg Rorbas-Freienstein-Teufen», centre culturel intercommunal où il apporte la culture quasiment à domicile.

Hugo Faas a été l'impresario d'Andreas Vollenweider pendant dix ans. Il se rappelle combien le travail administratif devenait pesant et comment son amitié avec Vollenweider commençait à en souffrir. S'étant toujours intéressé à d'autres formes de musique, il décide de jeter l'éponge. «Financièrement, cette décision était loin d'être judicieuse, concède-t-il sans regrets, mais elle m'a permis de préserver une amitié, et c'est l'essentiel.»

Musiques du monde: séparer le bon grain de l'ivraie

Au début des années 90, l'expression «world music» est soudain sur toutes les lèvres. Cette étiquette bienvenue est collée à n'importe quelle musique ne pouvant être rangée dans une catégorie précise. «Tant et si bien que c'est devenu un fourre-tout. Les œuvres les plus admirables des grandes civilisations perse et indienne côtoient les pires prestations au synthétiseur avec tambour indien», regrette Hugo Faas. Le boom des musiques du monde a eu sur son travail une incidence aussi positive que négative. A présent, des musiques du monde entier sont gravées sur CD. La tâche de Hugo Faas consiste à «séparer le bon grain de l'ivraie».

Il parvient chaque fois à dénicher de nouveaux trésors pour les faire découvrir à un public toujours plus nombreux. En plus de trente ans d'activité comme organisateur, il a développé un sixième sens pour l'excellence musicale. Beaucoup de musiciens qu'il a lancés en Suisse reviennent jouer par la suite sur des scènes plus importantes en passant par d'autres organisateurs. «Les plus grands noms ne sont pas à ma portée sur le plan financier. D'ailleurs, faire quelque chose juste pour le prestige ne m'intéresse pas.» Il est attiré par les artistes encore peu connus, les richesses cachées de la musique. Et de remarquer d'un air malicieux que cela non plus n'est pas évident financièrement, «mais c'est plus fort que moi». L'amour de la musique, le plaisir de vivre la musique en direct et de la partager, voilà ce qui le fait avancer.

Organisateur mais d'abord hôte, Hugo Faas aime le contact avec les musiciens. Il conçoit chaque concert comme un pont jeté entre les cultures: «Mais nous devons abandonner le mode de pensée colonialiste et arrêter de croire que nous sommes les seuls capables de bâtir des ponts. Nous avons au moins autant à apprendre des autres cultures qu'elles de nous. Si ce n'est davantage.» **Ruth Hafén**

Iris Vonow

Interprète et directrice d'agence

«Nous faisons passer un message, pas seulement des mots»

Il s'en est fallu de peu qu'Iris Vonow ne devienne pharmacienne. Au début des années 40, elle étudie en effet la pharmacie à Zurich. Mais sa mère, sentant que ces études ne la rendent pas heureuse, lui montre une annonce de l'Ecole d'Interprètes de Genève. Iris Vonow n'hésite pas longtemps et s'inscrit. Ayant grandi dans un environnement multilingue, elle remplit les conditions d'entrée. Plusieurs de ses professeurs et collègues sont des anciens interprètes de la Société des Nations s'étant retrouvés au chômage à cause de la guerre. Iris Vonow s'émerveille encore devant leur talent: «Autrefois, les interprètes traduisaient de longs passages pendant que l'orateur interrompait son discours. Beaucoup d'entre eux avaient un style magnifique et se montraient souvent plus précis que l'orateur.» L'inconvénient, c'était qu'un discours de trois heures pouvait durer plus de quatre heures. Après la guerre, l'interprétation simultanée avec casque et microphone se généralise. Cette gymnastique de l'esprit requiert une très grande concentration, raison pour laquelle un interprète travaille normalement par tranches d'une demi-heure entrecoupées de pauses de même durée.

Pas de routine pour les interprètes free-lance

Iris Vonow débute sa carrière au Comité international de la Croix-Rouge. A l'époque, le CICR est la seule organisation à employer des interprètes; dans l'immédiat après-guerre, la Suisse n'accueille en effet que de rares conférences internationales. Les choses changent dans les années 50, où tout le monde se met à organiser des congrès: scientifiques, banques, industrie, nouvelles agences internationales. Cette diversité plaît à Iris Vonow, qui ne cherchera jamais un emploi fixe. Les interprètes free-lance aiment jongler avec les sujets et les lieux. Certains restent actifs jusqu'à un âge avancé: «Une de mes collègues interprètes a pratiqué jusqu'à 86 ans. Pour que les organisateurs ne remarquent pas son âge, elle se glissait toujours discrètement dans la cabine», raconte Iris Vonow.

Ce qui lui plaît dans son métier, c'est la fonction d'intermédiaire: «Nous aidons les hommes à surmonter la barrière de la langue et à se rapprocher. Pour ce faire, nous rendons non seulement la lettre, mais aussi l'esprit, ainsi que des émo-

Bien que ce soit un métier ardu,
Iris Vonow ne peut pas imaginer sa vie
sans interprétation.



tions comme l'enthousiasme ou la mauvaise humeur. » Il existe toutefois des limites : les jurons ne sont pas traduits, mais remplacés par des mots bien sentis. Le rôle de porte-parole ne lui a jamais posé de problèmes. Iris Vonow a toutefois remarqué que certains de ses collègues, masculins surtout, souffraient de jouer les seconds rôles. Pour sa part, elle a toujours eu l'impression de pouvoir donner suffisamment d'elle-même.

Sans culture générale, point de salut!

Iris Vonow s'est longtemps occupée d'orientation professionnelle. Elle a été frappée de constater combien l'interprétation était pour beaucoup un métier à la mode : « Plus tard, j'aimerais être hôtesse de l'air ou interprète », lui arrivait-il d'entendre. Ou :

« Je veux devenir interprète car les maths ne m'intéressent pas. » Elle ne manquait alors jamais de dire que l'interprétation était un travail ardu et qu'un interprète était amené à traiter tous les sujets, y compris les sciences. Comment un interprète pourrait-il participer à un congrès de physiciens sans la moindre notion de mathématiques ?

Lorsqu'elle fonde une famille, Iris Vonow ne peut plus courir d'une conférence à l'autre. Elle ouvre alors une agence d'interprétariat ; mettre des gens en contact peut aussi se faire depuis chez soi. Mais elle n'abandonnera jamais son métier, incapable qu'elle est d'imaginer sa vie sans interprétation. Bien qu'à la retraite depuis un certain temps déjà, Iris Vonow reste active. Elle procure des interprètes pour des conférences dans le monde entier. Il lui arrive même de se réveiller au milieu de la

Agathon Aerni est consul général honoraire de Trinité-et-Tobago depuis 1972 et doyen du corps consulaire bernois.



nuît en se rendant compte subitement que ses interprètes doivent changer de salle le lendemain et qu'ils n'en savent encore rien.

Depuis qu'elle ne travaille plus comme interprète, une chose surtout lui manque: le trac. «Nous autres interprètes aimons nous sentir assis sur un baril de poudre», confie Iris Vonow, l'œil vif. Et d'expliquer que ce métier a beaucoup de similitudes avec celui d'acteur, car les interprètes répètent eux aussi ce que d'autres ont dit ou écrit. De même, ils restituent non seulement un contenu mais aussi un message. «Jeter des ponts entre un orateur et son public, transcrire un texte et ses nuances dans une autre langue est tout un art et, à l'instar des autres interprètes, nous aimons être applaudis à la fin de la représentation.»

Martina Bosshard

Agathon Aerni

Consul général honoraire «A Berne, je me sens chez moi et relié au monde entier»

ANDREAS SCHIENDORFER Monsieur Aerni, Trinité-et-Tobago évoque le soleil, les palmiers, la musique et les jolies filles. Comment cela se concilie-t-il avec un «vieux briscard bernois», comme vous a appelé récemment le maire de la ville? **AGATHON AERNI** J'ai vécu de nombreuses années à l'étranger, aux Etats-Unis, en Ouganda, à la Jamaïque et à Trinité-et-Tobago. Cela permet de créer des ponts qui vont au-delà des simples relations de vacances. Et c'est sur ces ponts que je continue à déambuler, bien que je ne supporte plus le climat tropical.

Comment avez-vous été nommé à cette charge honorifique ?

J'ai travaillé à Trinité-et-Tobago pour l'aide au développement dans le secteur financier. En Suisse, j'ai participé activement à l'élaboration de deux conventions, l'une sur la navigation aérienne et l'autre sur la double imposition. Et j'ai été nommé consul général honoraire en 1972.

Et que fait un consul général honoraire ? Le consul complète la représentation diplomatique et effectue des travaux administratifs tels que l'établissement de passeports et de visas, de déclarations et d'attestations. Mon travail consiste pour l'essentiel à transmettre des informations et à mettre des personnes en contact. Cela peut paraître rébarbatif, mais cette tâche est parfois très excitante...

La maison d'Agathon Aerni à Berne a tout d'une bibliothèque, tant les livres y sont nombreux. Le consul est un érudit. Nomen est omen. Le «Bildungsroman» de Wieland ne s'intitulait-il pas Agathon ? L'histoire est la vraie vocation de cet ancien banquier. L'histoire, les histoires, la culture. Agathon Aerni maîtrise plusieurs langues, ce qui lui facilite la communication.

«Je suis et reste un Suisse de l'étranger», souligne Agathon Aerni, bien qu'il vive de nouveau en Suisse depuis trente ans. Son engagement en faveur de la cinquième Suisse commence dès la fin des années 50 au sein de l'Association d'entraide suisse de San Francisco. Il participe ensuite activement pendant des décennies aux travaux de diverses commissions de l'organisation des Suisses de l'étranger. Agathon Aerni en profite également pour monter des expositions et publier des ouvrages sur l'émigration et les réalisations de citoyens suisses à l'étranger, notamment au Brésil, en Bulgarie et au Venezuela.

Comme le veut la devise «servir et disparaître» de la bourgeoisie bernoise, Agathon Aerni est modeste. Pourtant, il compte sans doute parmi les Suisses les plus décorés. Il a été fait Chevalier de l'Ordre du Mérite de la République italienne en 1988. Et durant la seule année 2001, il a reçu des décorations du Royaume de Thaïlande et du Patriarche de Russie, ainsi qu'un diplôme d'honneur de l'Ukraine. Chacune de ses distinctions symbolise un pont culturel construit grâce à ses efforts. On compte déjà huit décorations, soit huit ponts.

Un des sujets favoris du consul Aerni est l'histoire des représentations étrangères en Suisse et de leurs résidences à Berne. Il a ainsi publié des ouvrages sur la République tchèque, le Royaume de Thaïlande et la République d'Autriche. Les Philippines et la France sont ses prochains sujets de recherche. Il nous

explique que la discrétion est ici la mère des vertus. Qu'il faut avoir la manière de dire les choses. «Je ne veux pas défrayer la chronique pour ensuite disparaître à jamais.»

Persévérant de nature, il ne renonce jamais à éclaircir un point de détail. Est-il vrai qu'en 1799 les Autrichiens n'ont pas fait parvenir les vivres promis au général russe Souvorov ? Que sait-on de la première visite d'Etat en Suisse du roi du Siam Chulalongkorn en 1897 ? Pourquoi un futur consul général honoraire autrichien a-t-il acquis ad personam une petite fabrique de chemises proche de la frontière italienne en pleine Seconde Guerre mondiale ? L'historien Aerni va jusqu'au bout. Pour lui, une réponse imprécise n'est pas une réponse.

Agé de 72 ans, le doyen du corps consulaire bernois est enraciné dans les cinq Berne : la fédérale, la cantonale, la municipale, la bourgeoise et l'internationale. En même temps, il fait le lien entre les usages du XIX^e siècle et les exigences du monde moderne.

Au dernier recensement, 103 cartons encombraient le logis des Aerni. Tous contiennent des révélations historiques en puissance. Mais celui qui voudrait s'y intéresser devra d'abord savoir lire entre les lignes. Pour des raisons de discrétion, le consul général honoraire de Trinité-et-Tobago se contente de tracer des pistes. **Andreas Schiendorfer**

Les élèves médiateurs

du «Buecheli»

«Parce que c'est mal de se disputer»

La ville de Saint-Gall est blottie entre deux chaînes de collines. Il y a cent ans, le versant sud, ensoleillé, du Rosenberg était déjà convoité par les riches fabricants de textiles. Et c'est aussi sur ces collines que les nouveaux quartiers résidentiels se sont concentrés plus tard. Aujourd'hui, ceux qui ne veulent ou ne peuvent payer un loyer trop élevé habitent en bas, dans des immeubles anciens. Les familles d'immigrants n'ont généralement pas le choix.

A Saint-Gall, il y a les écoles du haut et les écoles du bas – un domaine suisse soi-disant «préservé» et un domaine «problématique» comptant une forte proportion d'étrangers. L'arrondissement scolaire de Heimat est dans la vallée. Près de la moitié des enfants y sont d'origine étrangère. Vingt-cinq pays sont re-

Au service de la paix : les élèves de troisième Lorenz et Alexa sont deux des quatorze médiateurs du « Buecheli ».



présentés dans ce creuset. A environ 200 mètres de l'école principale se trouve une sorte de dépendance, le «Buecheli». Les quelque 90 élèves qui le fréquentent sont contents car, ici, certaines règles diffèrent de celles appliquées à côté. Point capital, les élèves peuvent se rendre à l'école avec leurs kickboards. A la récréation, un grand parc leur permet de se défouler. Ce qui n'empêche pas les enfants du «Buecheli» d'avoir parfois de violentes disputes. Mais l'école a une façon un peu spéciale de gérer la violence et de jeter des ponts pour pacifier les esprits.

Elus pour un semestre par leurs pairs

Les élèves médiateurs du «Buecheli» arborent fièrement leur brassard jaune. Selon l'effectif, une classe en compte deux ou quatre. Au total, sept filles et sept garçons assument ce rôle. Ne

devient toutefois pas médiateur qui veut. Au début du semestre, les enfants intéressés peuvent se porter candidats. Les médiateurs sont élus par un conseil d'école réunissant tous les élèves. Simon n'a pas été nommé du premier coup. Il croit au sens de sa mission : «Depuis qu'il y a des médiateurs, on se dispute beaucoup moins pendant les récréations.» Simon doit parfois se faire violence pour aller séparer les plus grands, mais il n'a encore jamais vraiment eu peur. Lorsqu'un médiateur accomplissant sa tâche se retrouve en difficulté, ses camarades sont censés venir l'épauler. Un pour tous, tous pour un.

Des motivations assez identiques animent les enfants attirés par la fonction de médiateur. «J'aime aider les autres», déclare Bianca. «Avant, nous passions la récréation à courir dans tous les sens, complète Melanie, maintenant, nous avons une mis-

sion. Pour moi, c'est aussi un peu un jeu.» «Parce que c'est mal de se disputer», conclut Lorenz.

L'instituteur, Dominik Widmer, ajoute : «Les médiateurs ne sont pas seulement là pour intervenir lorsque le conflit a déjà éclaté. Ils doivent aussi détecter les tensions à temps pour essayer de les désamorcer et faire ainsi de la prévention.» Le rôle de médiateur et différents scénarios de conflit sont abordés et joués en classe. Il s'agit de sensibiliser les enfants au problème de la violence. Dans la mesure du possible, les situations conflictuelles devraient pouvoir être étouffées dans l'œuf.

Les enfants ont aussi dressé une liste de règles de comportement pour les médiateurs. On y trouve des principes tels que : «ne pas faire de différence entre les élèves, meilleur ami ou pas»; «être un exemple»; «ne pas séparer par la force ceux qui se disputent»; «ne pas dire de gros mots»; «s'enquérir des motifs de la dispute, en discuter et trouver des solutions». N'est-ce pas trop demander? Simon l'admet : «Ce n'est pas toujours facile de dialoguer.» Kevin prend sa tâche très au sérieux : «Cela m'est déjà arrivé d'envoyer une lettre à une institutrice parce que deux élèves de sa classe se bagarraient sans arrêt.» Quant à la proposition «d'être reliés par des talkies-walkies», elle tient plutôt du fantasme policier.

L'idée des médiateurs du «Buecheli» vient du Canada. Une collègue du «East Richmond Elementary» en a parlé à Dominik Widmer lors d'un voyage en Nouvelle-Zélande et lui a envoyé ensuite une documentation. «Bien entendu, cela n'a rien de nouveau, précise Dominik Widmer, car il existe toute une série de cours de médiation internes et externes destinés aux enseignants. Ce que j'aime dans notre projet, c'est qu'il vient de l'intérieur. Il a le soutien des élèves et n'est pas imposé d'en haut.»

Daniel Huber

Denise Tunali, agent de probation « Dans la probation, le moindre petit pas est déjà un succès »

Au début de l'année 2001, la Suisse comptait environ 11 000 personnes sous contrôle judiciaire, soit 0,2% de la population résidente adulte. Parmi celles-ci, 5 160 se trouvaient en détention, 500 exécutaient une peine sous une forme alternative et

5 400 étaient placées sous probation. L'Office fédéral de la statistique recense pour toute la Suisse quelque 160 travailleurs sociaux assumant la fonction d'agent de probation. Dans le canton de Zurich, 40 personnes exercent ce métier, soutenues par de nombreux spécialistes et bénévoles.

Denise Tunali travaille au service de probation de Winterthur, un des quatre offices des services de probation et d'exécution des peines du canton de Zurich. Actuellement, elle suit environ cinquante «clients» en liberté. Il s'agit de personnes sous surveillance, en liberté conditionnelle ou dont les peines de privation de liberté ont été commuées en arrêts domiciliaires ou en mesures ambulatoires. Elle rend en outre visite à vingt personnes mises en détention préventive.

«J'ai longuement réfléchi avant de postuler à cet emploi, me demandant si je saurais m'occuper de délinquants, surtout lorsqu'il s'agit d'hommes», se rappelle Denise Tunali. Pour elle, le métier n'est pas fait pour les débutants. Après avoir terminé ses études d'assistante sociale, elle a d'abord travaillé dans l'aide aux réfugiés reconnus comme tels, puis pendant sept ans et demi dans un service ecclésiastique de conseil aux chômeurs. Elle n'a jamais regretté d'avoir bifurqué vers la probation. «J'aime mon travail», affirme-t-elle.

Toujours plus de personnes désespérées

Les hommes constituent 95% de sa «clientèle». Ils n'ont toutefois rien à voir avec les malfrats impénitents des films policiers. La plupart d'entre eux passent inaperçus et ont un travail régulier. Conduite en état d'ivresse, consommation de drogues, problèmes psychiques : les motifs d'infraction ne manquent pas. Et nombreux sont ceux qui n'arrivent plus à faire face aux exigences de la société. «Je constate que notre société est devenue très dure envers les gens qui ne se fondent pas dans le moule», regrette Denise Tunali.

Sa tâche d'agent de probation consiste d'une part à veiller à ce que ses protégés remplissent bien les obligations que la justice leur a imposées et, d'autre part, à les aider à reprendre une vie normale. Ce travail implique aussi beaucoup de pape-rasserie avec les assurances sociales, le fisc, les offices des poursuites, les propriétaires et les employeurs. Et les «clients» ne sont généralement pas faciles : «Nous avons beaucoup de personnes qui n'ont jamais appris à se conduire convenablement. Elles arrivent chez nous et commencent à crier leur révolte.» Les gens que Denise Tunali rencontre dans son travail éprouvent souvent une profonde aversion pour la justice. Même s'ils ne sont pas dangereux, ils sont remontés contre l'appareil

Pour accomplir son travail d'agent de probation, Denise Tunali doit se blinder et faire preuve d'une grande patience.



judiciaire : « Le jugement est trop sévère, la prison insupportable et l'assistante sociale une parfaite imbécile. » Denise Tunali doit se blinder et faire preuve d'une grande patience, car le potentiel de frustration est immense. Mais face à des cas particulièrement difficiles, elle n'y va pas non plus de main morte, car elle sait que la franchise est payante. « Quand quelqu'un se comporte constamment comme un malotru, je lui dis aussi qu'il en est un. » Il faut que ces gens apprennent à modifier eux-mêmes leur comportement et leur regard sur la vie et la société. La prison seule n'a jamais transformé personne.

Avec le temps, Denise Tunali a dû réduire ses exigences à l'égard de ses protégés. Parfois, elle s'estime déjà heureuse que ceux-ci respectent les arrangements et soient là aux ren-

dez-vous. Il arrive souvent que ses clients n'utilisent pas, voire détruisent les ponts construits avec eux, réduisant ainsi à néant plusieurs mois de travail. Deux pas en avant, un en arrière. Mais son travail a aussi de bons côtés. Par exemple lorsqu'elle parvient à obtenir quelque chose pour quelqu'un et qu'elle gagne ainsi sa confiance. Ou lorsqu'un homme dont la période de probation a pris fin voici trois ans manifeste sa gratitude en lui téléphonant chaque année de New York pour lui souhaiter de bonnes fêtes.

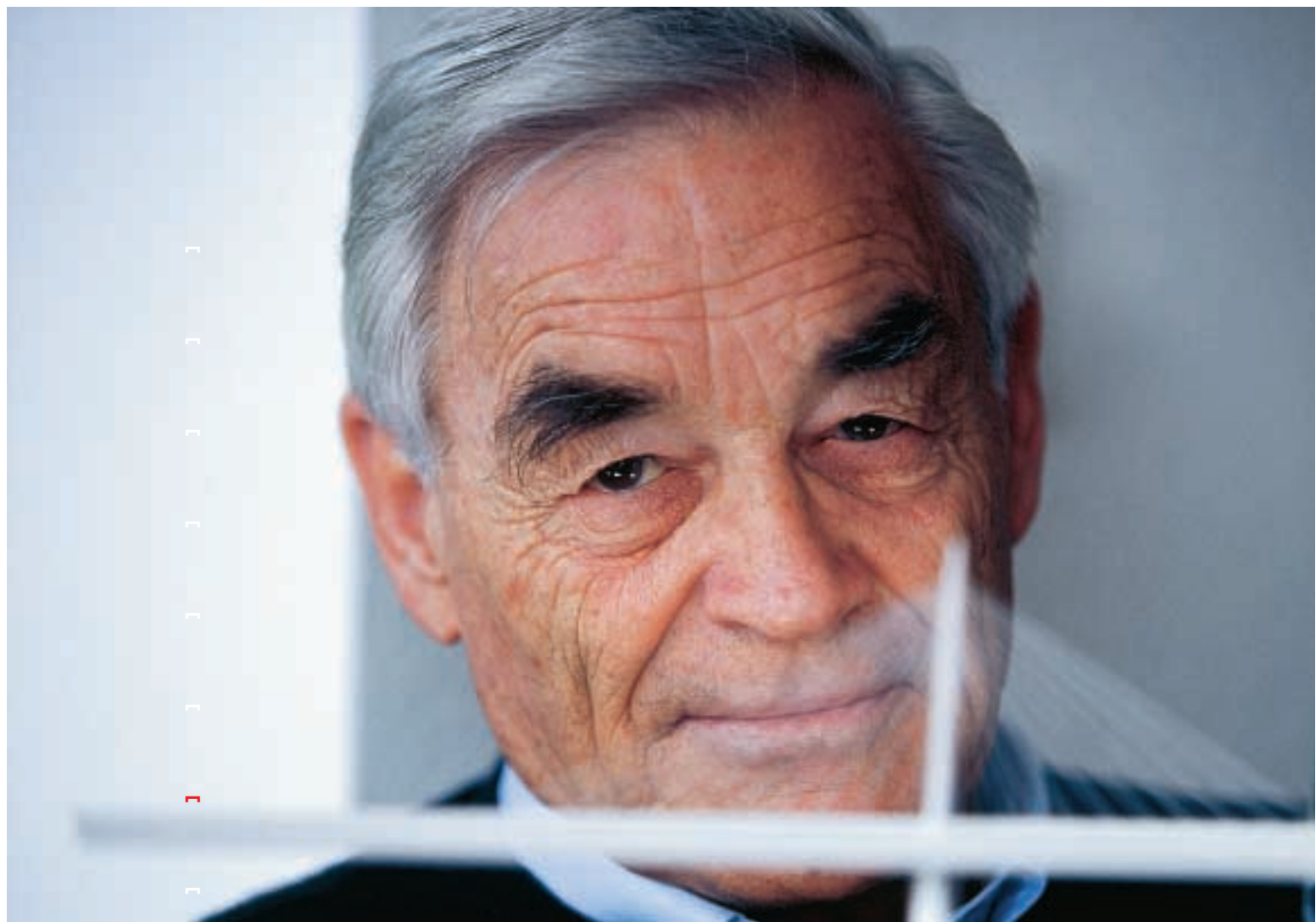
Denise Tunali est une bâtisseuse de ponts. Elle sait qu'elle ne peut pas rendre le monde meilleur. Mais elle ne baisse pas les bras pour autant et continue de se battre inlassablement. Car elle connaît le bonheur des petits pas. **Ruth Hafen**



INFLUENT

Orchestrer des actifs partout dans le monde. Trouver l'harmonie financière en toutes circonstances. www.credit-suisse.com

« Il n'y a pas de normes en



Christian Menn est considéré comme le plus grand constructeur de ponts de la Suisse contemporaine. Son ouvrage le plus prestigieux : le pont à haubans de 450 mètres de long récemment inauguré sur la Charles River à Boston. Interview : Daniel Huber, rédaction Bulletin

DANIEL HUBER Les ponts ont profondément marqué votre vie. Quand avez-vous construit votre premier pont ? **CHRISTIAN MENN** Je me souviens très bien de ma première tentative, je devais avoir quatre ou cinq ans à l'époque. J'avais une idée très précise de la manière dont je voulais construire ce pont, à l'aide de trois petites planches. Armé d'un marteau et de clous, je me suis mis au travail avec ardeur, mais le résultat ne fut pas concluant, et je ne comprenais pas pourquoi.

Au cours des cinquante dernières années, vous avez tout de même réussi à construire quelques ponts. Savez-vous exactement combien ? **■** Non, car la construction de ponts est un grand travail d'équipe, et il existe plusieurs formes de collaboration. J'ai sans doute apporté une contribution significative à la construction d'une centaine de ponts.

Y a-t-il des ponts que, rétrospectivement, vous auriez préféré ne

matière d'esthétique»

pas construire ? ➤ En tout cas, il y en a beaucoup que je construirais aujourd'hui d'une autre manière. Car à l'Ecole Polytechnique Fédérale (EPF), on ne nous enseignait pas à l'époque la construction de ponts proprement dite. Les études d'ingénieur en génie civil recouvrent de nombreux domaines. Pour la construction de ponts telle que je la conçois, nous avons trop peu de temps et d'expérience, et aucun étudiant ne pouvait espérer construire un jour de grands ponts.

La situation est-elle maintenant différente à l'EPF ? ➤ En matière de créativité, certainement pas. On se limite presque exclusivement aux aspects techniques. Résultat : de nombreux ingénieurs doivent plus tard faire appel à des architectes, qui essaient alors de leur « vendre » des concepts souvent irréalisables ou non rentables.

Qu'est-ce qui fait selon vous le succès d'un projet de pont ? ➤ Lorsqu'on construit un pont, il faut répondre obligatoirement à trois critères : la sécurité des structures, la fonctionnalité et la durabilité. La technique moderne permet de respecter sans problème ces impératifs en se basant sur les normes en vigueur. Mais en ce qui concerne la créativité, la rentabilité et l'esthétique, il n'existe pas de normes. C'est donc à l'ingénieur de trouver l'équilibre optimal. Si le plus beau pont était en même temps le plus économique, nous aurions la solution idéale, mais ce n'est pas possible. Il est aussi erroné de concevoir un pont comme un objet purement utilitaire que comme une œuvre d'art. Un beau pont peut coûter plus cher, mais le coût supplémentaire devra toujours se justifier par le lieu d'implantation de l'ouvrage, son importance et sa taille. Je distingue d'une part la technique de la construction de ponts, c'est-à-dire la conformité aux critères normalisés, et d'autre part l'art de la construction de ponts, qui est pour moi la réalisation d'un équilibre optimal entre coût et esthétique.

Quel est le coût supplémentaire de la beauté ? ➤ Selon moi, un pont de taille moyenne répondant à des critères esthétiques doit coûter au maximum 20% de plus qu'un pont standard. Sinon, il faut trouver une autre solution.

A combien s'est élevé le coût supplémentaire du pont du Sunniberg à Klosters ? ➤ A environ 15%, soit trois millions de francs. C'est beaucoup d'argent, j'en conviens. Mais d'un autre côté, le nouveau tronçon routier reliant Küblis à la voie de contournement de Klosters coûtera environ un milliard de francs à cause des

longs tunnels requis pour respecter le paysage. Comparé à cette somme, le supplément de trois millions dépensé pour donner plus d'élégance au seul ouvrage visible dans ce paysage n'est pas si élevé. Le pont a été en outre très bien accepté par la population de la vallée, suscitant de la bonne volonté à l'égard de l'office du génie civil, dont les projets routiers se heurtent souvent à des résistances.

Est-ce que tous les ponts que vous avez construits existent encore ? ➤ Autant que je sache, oui, même si un certain nombre d'entre eux ont dû être soumis à des travaux de réfection.

Pourquoi ? ➤ Lorsque j'ai commencé à construire des ponts à la fin des années 50, on ne connaissait pas encore le déneigement intensif par salage. On peut comparer l'utilisation massive de sel au milieu des années 60 à l'usage d'un médicament dont les effets secondaires sont inconnus. Le sel est le pire ennemi du béton armé, et la plupart des revêtements de l'époque étaient perméables à l'eau salée. Le même problème se posait d'ailleurs pour les voitures, qui étaient entièrement rouillées après trois ou quatre ans. Mais tandis que les constructeurs automobiles ont pu réagir assez rapidement en recouvrant les carrosseries de couches de protection toujours plus résistantes, il nous était impossible de reconstruire nos ponts à la suite de nos mauvaises expériences.

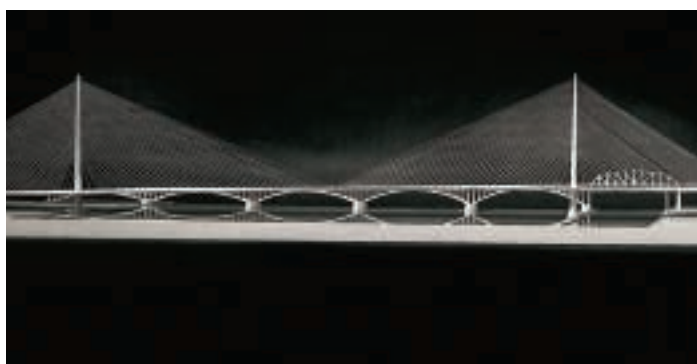
Le problème du sel est-il aujourd'hui résolu ? ➤ En principe, oui, mais j'ai souvent des discussions avec certains offices des constructions ou des collègues qui ne veulent pas regarder le problème en face. Même l'Office fédéral des routes ne se donne pas la peine d'élaborer une stratégie efficace pour

Christian Menn

Agé de 74 ans, Christian Menn, originaire de Coire, a fait ses études à l'EPF de Zurich. De 1957 à 1971, il a dirigé à Coire son propre bureau d'ingénieurs. Il a ensuite enseigné pendant vingt ans à l'EPF de Zurich. Bien qu'il soit officiellement à la retraite depuis près de dix ans, il est encore sollicité dans le monde entier pour participer à de nouveaux projets de ponts. Son travail se limite aujourd'hui à des avant-projets et à des solutions de construction. Christian Menn est marié et père de trois enfants.



Hoover Dam Bridge, près de Las Vegas : le projet de Christian Menn, un imposant pont en arc enjambant le fleuve Colorado à 300 mètres de hauteur, ne sera sans doute pas réalisé.



Peace Bridge, près des chutes du Niagara : le nouveau pont moderne que Christian Menn prévoit de construire à côté du pont métallique datant de 1926 a de grandes chances de voir le jour.

☐

☐

☐

☐

☐

remédier aux défauts existants. Quant aux chercheurs, ils préfèrent de toute façon se livrer à des mesures académiques. C'est ainsi qu'il y a encore des ponts importants équipés de revêtements insuffisants. Je considère cela comme une négligence grave.

Quelle est la longévité d'un pont moderne ? ☐ Dans l'état actuel des connaissances et de la technique, la charpente d'un pont bien conçu et bien construit devrait durer au moins cent ans.

Lequel de vos ponts préférez-vous ? ☐ Toujours le dernier, car je pense chaque fois avoir trouvé la solution optimale.

Dans ce cas, c'est le nouveau pont à haubans de Boston. Qu'est-ce qui vous a amené à réaliser ce projet ? ☐ Sur les plans historique et intellectuel, Boston est la ville la plus importante des Etats-Unis. Parallèlement à leur immense projet d'infrastructure prévoyant la construction d'un tunnel sous la ville, les habitants de Boston voulaient aussi un pont exceptionnel. Lorsque j'ai été impliqué plus ou moins par hasard dans ce projet, diverses propositions existaient déjà, mais aucune n'était satisfaisante. Les gens souhaitaient un vrai symbole pour leur ville et pour leur projet de 15 milliards de dollars. Quand j'ai présenté ma maquette aux autorités et aux citoyens, ceux-ci ont été à la fois soulagés et enthousiastes. C'était fin 1992, et il a fallu attendre encore cinq ans avant de commencer la construction.

Dans une interview, Stan Durlacher, l'un des chefs de projet responsables au sein du Département des transports, a jugé ridiculement bas le montant de vos honoraires (50 000 dollars). Vous êtes-vous vendu en dessous de votre valeur ? ☐ En principe oui, mais j'ai parfois reçu bien moins encore. Et pour tout vous dire, si l'on m'avait demandé il y a dix ans de concevoir la réalisation d'un grand pont dans une ville américaine aussi prestigieuse, il est probable que j'aurais même payé 50 000 dollars pour avoir cette chance. Les idées de conception ne comptent hélas pas beaucoup chez nous, peut-être parce qu'on y accorde déjà peu d'importance dans les grandes écoles d'ingénieurs.

Vous êtes un constructeur de ponts très apprécié dans le monde entier. Sur quels autres projets travaillez-vous en ce moment ? ☐ Je suis certes engagé dans divers projets, mais je ne sais pas s'ils aboutiront. Je soumettrai bientôt mon projet de pont sur le fleuve Niagara, entre les Etats-Unis et le Canada, à la hauteur

de Buffalo. Récemment, j'ai aussi étudié l'idée d'un pont urbain de type particulier à Columbia, dans l'Ohio. Mais un nouveau pont sur le Mississippi, près de Saint Louis, serait beaucoup plus intéressant. Il existe déjà un avant-projet, mais celui-ci ne me semble pas convaincant. J'ai donc pris pour une fois l'initiative, parce que je connais les ingénieurs-conseils. Par contre, je n'ai pas eu de succès avec ma proposition de pont sur le Colorado, à la hauteur du Hoover Dam, non loin de Las Vegas. Ce serait un très beau pont en arc, moderne, qui franchirait le fleuve à 300 mètres de hauteur, ce qui correspond à la tour Eiffel. J'assume également une mission de conseil pour un projet en Grèce et un pont sur le Rhin en Allemagne.

Qu'est devenu votre rêve de pont sur le détroit de Messine, qui reliait la péninsule italienne à la Sicile ? ➡ Cette idée est née il y a quelques années à l'issue d'un symposium organisé lors de l'inauguration d'un pont en France. L'un des exposés traitait des moyens de réaliser de très grandes portées. Car comme pour la hauteur des gratte-ciel, c'est à qui construira le pont ayant la plus grande portée. Le record est actuellement détenu par un pont suspendu au Japon, d'une portée de 1 996 mètres. Pour franchir le détroit de Messine, il faudrait une portée de plus de 3 000 mètres. Sans doute va-t-on procéder par extrapolation et poursuivre le principe d'un pont suspendu traditionnel, au lieu de faire un pas en avant et de réaliser une nouvelle idée, comme l'avait fait en son temps le célèbre ingénieur suisse Ammann pour le pont George Washington.

Qu'est-ce qui s'opposait à la réalisation de votre idée ? ➡ Le principal problème des très grandes portées est la sensibilité aux oscillations. Pour résoudre ce problème, j'avais une idée technique intéressante qui aurait conduit à une nouvelle forme de ponts suspendus. Mais il aurait fallu déterminer la dynamique de la structure porteuse dans le cadre d'un projet de recherche de très haut niveau. Malheureusement, je n'ai pas réussi à convaincre les jeunes professeurs de Zurich et de Lausanne de se mobiliser pour une grande vision.

Les ponts permettent souvent l'accès à des régions isolées et économiquement faibles. L'aide au développement fait-elle partie de votre mission ? ➡ Pas vraiment. Ce qui m'intéresse surtout, c'est d'utiliser ma créativité pour essayer de me rapprocher le plus possible de l'ouvrage idéal, tant sur le plan économique qu'esthétique. L'intégration d'un pont dans son environnement spatial et temporel revêt à cet égard une importance décisive.

LES GRANDS CONSTRUCTEURS DE PONTS SUISSES

Hans Ulrich Grubenmann (1709–1783)

Hans Ulrich Grubenmann, originaire de Teufen, était issu d'une famille de bâtisseurs connue. Après quelques années d'école, il apprit le métier de charpentier avec son père et ses frères aînés. Bientôt, il ne se limita plus au travail d'artisan et dirigea en tant qu'architecte les travaux de plusieurs églises et autres édifices représentatifs. On fit même appel à ses talents d'urbaniste lors de la reconstruction de Bischofszell, largement détruite par un incendie en 1743. Mais ce qui fit sa renommée bien au-delà des frontières, c'est la hardiesse de ses constructions de ponts en bois soutenues par à peine quelques piliers. Son pont sur le Rhin reliant Schaffhouse à Feuerthalen est considéré comme un chef-d'œuvre de l'architecture de l'époque. Même Goethe avait été très impressionné par ce pont, décrit en détail dans l'un de ses récits de voyage. Grubenmann construisit au total quatorze ponts de bois couverts, dont deux exemplaires, sur l'Urnäsch (Appenzel Rhodes-Extérieures), subsistent encore aujourd'hui.

Othmar Ammann (1879–1965)

C'est précisément à Feuerthalen, là où le pont de Grubenmann enjamait le Rhin avant qu'il ne soit détruit par les troupes françaises en 1799, que grandit Othmar Ammann. Lorsque le jeune Othmar eut dix ans, sa famille s'établit à Kilchberg, au bord du lac de Zurich. Après l'examen de maturité, Othmar Ammann fit des études d'ingénieur en génie civil à l'EPF de Zurich. En 1904, il se rendit aux Etats-Unis pour acquérir de l'expérience dans la construction de ponts et y trouva tout de suite un emploi. Ammann fit pour la première fois parler de lui en 1907, avec son rapport d'enquête sur l'effondrement d'un pont en construction sur le Saint-Laurent à Québec. A partir de 1912, il participa en tant qu'ingénieur en chef adjoint à la construction du Hell Gate Bridge de Gustav Lindenthal sur l'East River à New York. Ammann construisit son premier pont, le pont George Washington, en 1931, alors qu'il travaillait pour la Port of New York Authority. Pour l'architecte Le Corbusier, ce pont était le plus beau du monde. C'était aussi à l'époque le plus long pont suspendu du monde, avec une portée de 1 067 mètres. A peine quelques semaines plus tard fut inauguré un autre pont d'Ammann, celui de Bayonne. Entre 1931 et 1937, Ammann participa également comme ingénieur-conseil à la construction du Golden Gate Bridge à San Francisco. Après avoir pris sa retraite en 1939, il fonda son propre bureau d'ingénieurs et se consacra encore vingt-cinq ans à la construction de ponts. En 1965, un an avant sa mort, eut lieu l'inauguration de son dernier chef-d'œuvre, le Verrazano Narrows Bridge, qui devint à son tour le pont suspendu le plus long du monde, avec une portée de 1 298 mètres. (dhu)



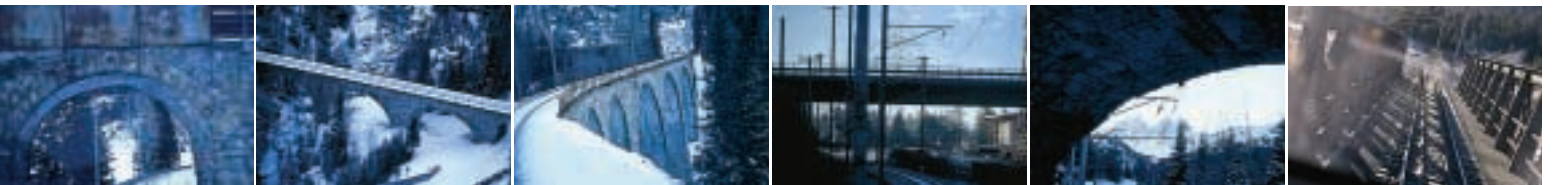
Le viaduc de Landwasser, près de Filisur, construit en 1902, s'élance dans un tunnel en décrivant une courbe audacieuse.



Le wagon rouge, à Coire, porte fièrement l'inscription : Bernina Express.

Par monts et par vaux

Le Bernina Express serpente le long des montagnes et des châteaux, franchit d'innombrables ponts et jette lui-même des ponts entre trois régions culturelles : la Suisse alémanique, l'Engadine rhéto-romane et la Valteline italienne. Pia Zanetti (illustrations), Andreas Schiendorfer (texte)



Coire–Pontresina–Poschiavo–Tirano. Départ 08h54, arrivée 13h 11. Soit 257 minutes pour 144 kilomètres, de 585 mètres d'altitude à 429 mètres. Et entre les deux, le col de la Bernina, culminant à 2253 mètres au-dessus de niveau de la mer. Un voyage culturel rendu possible grâce à 55 tunnels et 199 ponts. Chiffres records ? Le guide pratique du Bernina Express promet en tout cas un voyage exceptionnel, plein de moments forts. ➤ Déjà, le contrôleur annonce : « Prochain pont, Reichenau. » ➤ A Neuhausen, le Rhin déferle avec fracas sur les rochers, à Bâle il prend un brusque tournant. Où ce fleuve se jette-t-il donc dans la mer ? Ah oui, à Rotterdam. Mais où est la Lorelei, blonde sirène au chant mortifère ? (Après recherche) Sur le rocher de Sankt Goarshausen. Et

Pont sur le Rhin près de Reichenau.
Les Grisons, pays de ponts : les seuls chemins
de fer rhétiques passent sur 485 ponts.



ici, à Reichenau, confluent le Rhin postérieur, jailli de l'Adula, et le Rhin antérieur, émissaire du lac Toma dans le massif du Saint-Gothard. Le Domleschg, pays des châteaux forts, est déjà derrière nous. Une vingtaine de châteaux et de ruines témoignent de l'importance historique de la région. Thusis, Via Mala, et toujours le Rhin postérieur. Bridge over Troubled Water. De l'Albula aux gorges sauvages de Schyn. Surava. A-t-on déjà oublié l'intrépide journaliste Hans Werner Risch, alias Surava, critique des nationaux-socialistes et de leurs partisans helvétiques ? Le film d'Erich Schmid avait secoué le pays en 1995. De la difficulté de rendre justice aux principes d'humanité, durant la Seconde Guerre mondiale, aujourd'hui. Pourquoi parle-t-on toujours de l'église

Après ce pont, la voie de chemin de fer bifurque : le Bernina Express longe le Rhin postérieur en direction de l'Engadine, tandis que le Glacier Express suit le Rhin antérieur en direction du Valais. ➔



de Wassen? Tel un escalier en colimaçon, le train rhétique grimpe vers Preda (416 mètres de dénivellation sur 12,6 kilomètres seulement) en traversant cinq tunnels hélicoïdaux, deux tunnels classiques, deux galeries et neuf viaducs. En hiver, descente en luge vers Bergün, en été, randonnée instructive sur le chemin retraçant l'épopée du chemin de fer. Après le tunnel de l'Albula – le plus haut des Alpes –, voici l'Engadine. ➔ Le premier «sentier climatique» des Alpes, de Muottas Muragl à l'alpe Languard. La hausse des températures provoque le dégel des zones de permafrost, fait fondre les glaciers. Centimètre par centimètre. Erosion accrue, inondations, avalanches de boue, ponts détruits, désolation en 1987. Changement de locomotive à Pontresina. Courant

90 mètres au-dessus des eaux
sauvages de l'Albula : le viaduc de
Solis est le plus haut de la Rhétie.



continu au lieu du courant alternatif, voie étroite, mais pas de crémaillère. Une autre voie de passage : l'Inn, dont les eaux se jettent dans la mer Noire. Vers le sommet, l'inclinaison approche 70 pour mille. Suit alors la plus haute traversée ferroviaire des Alpes à ciel ouvert, avec vue sur le Morteratsch, le Lago Bianco sur le plateau. Direction le sud. Les pensées deviennent plus limpides, plus gaies, descente vers l'Adriatique. Ciao Poschiavo. Les dégâts des intempéries sont effacés, le village est plus pittoresque que jamais, avec son quartier espagnol. Hildesheimer y avait élu domicile. L'odeur du café torréfié embaume toute la vallée de Poschiavo. Contrebande sous contrôle de l'Etat, jusqu'en 1994. Cigarettes et café, par tonnes, puis radios et caméras. Exporta-

Le viaduc circulaire de Brusio, dernier tournant dans la descente vers la Valteline, présente plusieurs mètres de dénivellation et allie ainsi l'utilité et la beauté.



tion légale dans l'enclave, importation illégale dans la Valteline italienne. ➤ Tirano, depuis 1804 de nouveau en mains italiennes. Petite ville effacée, sous-estimée. Depuis toujours. Défaite cinglante de Niklaus von Mülinen, le 11 septembre 1620, Jürg Jenatsch et l'art de la négociation. ➤ Madonna di Tirano, excursions pédestres, joie de vivre méridionale. Les « pizzoccheri » de la Valteline sont délicieux. Pâtes à la farine de sarrasin accompagnées de pommes de terre. Vin du cépage Nebbiolo. Le voyageur s'acclimate. Un pont a été jeté. ➤

Pour gagner un voyage avec le Bernina Express, voir le bon de commande.

A la recherche du parfait

Le métier de conseiller clientèle est un exercice périlleux. Face à son client, un bon conseiller doit en effet communiquer son savoir sans en faire étalage et être crédible sans jamais devenir insistant.

Jacqueline Perregaux, rédaction Bulletin

La réussite ou l'échec d'une relation clientèle se joue souvent en l'espace de quelques secondes. La première rencontre est cruciale puisque c'est à cet instant précis qu'inconsciemment, on se fait une opinion générale de son interlocuteur. Corriger cette « première impression » a posteriori est pratiquement impossible. Personne n'ayant le don de cerner exactement la personnalité de quelqu'un en si peu de temps, l'image de soi que l'on donne à autrui par le biais de la voix, de la tenue vestimentaire ou du comportement a un impact déterminant. Une petite expérience réalisée dans le hall des guichets d'une banque le montre on ne peut plus clairement : lorsqu'ils ont le choix entre un conseiller portant un costume-cravate et un autre habillé d'un polo et d'un jeans, la très grande majorité des clients se dirigent instinctivement vers le spécimen cravaté ! Par ailleurs, il est intéressant de constater que les gens ont tendance à faire plus facilement confiance aux conseillères plutôt qu'à leurs homologues masculins, car ces dames passent pour plus dévouées et plus franches. Mais lorsqu'il a affaire à une femme, le client accordera en revanche plus d'attention aux compétences professionnelles de celle-ci.

Homme ou femme, le conseiller doit en tout cas avoir des manières et une présentation irréprochables. Quand on sait que 71% des clients achètent un produit parce que le vendeur leur est sympathique, qu'il les respecte et leur inspire confiance, on saisit l'importance de ce genre de « petits détails ». C'est vrai pour une boutique de mode, et il n'en va pas autrement pour une banque. Soucieux d'aider ses futurs conseillers à parfaire cette facette de leur métier, le Credit Suisse a développé un module baptisé « Fit for Events », visant à enseigner les règles d'or du savoir-vivre qui permettront de trouver le ton juste avec les clients en toutes circonstances.



Un bon début, certes, mais ce n'est pas tout. Comment le conseiller ou la conseillère réussiront-ils concrètement à « jeter des ponts » entre la banque et le client ? L'écoute est l'une des clés du succès. « Nous estimons que, dans l'exercice de sa profession, le conseiller doit écouter pendant les deux tiers du temps environ et parler pendant le tiers restant », explique Valentina Lez, responsable de la formation des conseillers clientèle chez Credit Suisse Private Banking. Un bon conseiller sait comment mettre son interlocuteur à l'aise en peu de mots. C'est un communicateur qui aime évoluer en société, accompagne par exemple son client à l'opéra ou l'invite le soir au restaurant. Selon Christian Vonesch, responsable pendant de longues années des conseillers de private banking et aujourd'hui à la tête de la Market Unit Zurich de Credit Suisse Private Banking

conseiller clientèle



Si l'on pouvait créer le conseiller clientèle idéal comme un couturier crée une robe, il serait un auditeur compréhensif et un brillant rhétoricien, tiré à quatre épingles et très bien éduqué. Infaillible dans son métier et imbattable sur le plan humain.

Serait-ce là le profil du «conseiller clientèle idéal»? «La perfection n'est pas de ce monde, dit Christian Vonesch. Nos conseillers doivent plutôt avoir des personnalités différentes pour pouvoir suivre tous les types de clients.» Le conseiller clientèle idéal ne devrait en principe jamais avoir à s'adapter à son client, mais se trouver tout naturellement sur la même longueur d'onde que lui. Un entretien est toujours très personnel. Il est donc indispensable que le client et son conseiller appréhendent en premier lieu leurs qualités humaines respectives. S'il est vrai qu'un bon conseiller doit absolument faire preuve de professionnalisme, le sens des relations humaines ne peut pas non plus lui faire défaut. Quand on demande aux meilleurs conseillers du Credit Suisse de citer les critères à remplir pour réussir dans ce domaine, ils évoquent souvent les «soft skills», ces aptitudes subjectives comme la sympathie, les bonnes manières ou encore la faculté de trouver le ton juste. Les compétences professionnelles et commerciales ne viennent qu'après.

«Intelligence émotionnelle», voilà la solution

Le conseiller clientèle idéal n'est ni un «puits» d'informations techniques ni un ami indulgent, mais bien un partenaire qui connaît les centres d'intérêt, les motivations et les sentiments de son client, et peut ainsi bâtir plus facilement une relation durable avec ce dernier. Les rapports interpersonnels créent des liens qui, contrairement aux produits, et a fortiori aux produits bancaires et d'assurance, ne sont pas interchangeables. Le conseiller clientèle peut acquérir le savoir-faire technique en participant à des séminaires ou à des formations continues, tandis que les «soft skills» dépendent souvent de sa personnalité et de son caractère.

Outre les connaissances spécifiques aux produits, l'organisation du travail et l'engagement de chacun, il convient de privilégier avant tout l'intelligence émotionnelle. Seul celui qui est apte à se mettre à la place de son client peut oser espérer le conseiller au mieux. Vu l'interchangeabilité des produits dans le monde entier, le «facteur humain» pèsera toujours plus lourd dans la balance. D'où l'importance de comprendre que les affaires se font entre deux êtres humains, et non entre une entreprise et son client. Dans 95% des cas, le client se décide en se fiant à son intuition. Savoir se mettre parfaitement dans la peau du client constitue donc un atout considérable. Comme l'a dit il y a bien longtemps un dirigeant de la Deutsche Bank: un sourire suffirait à faire bondir les bénéfices de 25%. Cela ne coûte rien et peut rapporter gros!

Switzerland, la sociabilité du conseiller clientèle jouera un rôle croissant à l'avenir. De plus en plus souvent, celui-ci devra être prêt à se tenir à la disposition de ses clients même le week-end pour discuter affaires, puis éventuellement se rendre avec eux à un spectacle.

Ecoute, analyse des besoins, invitation à un concert, tout cela ne sert à rien si les actes ne suivent pas. Voilà pourquoi l'engagement d'un conseiller compte aussi au nombre des qualités indispensables. Le client doit sentir que son conseiller s'investit pour lui et qu'il prend ses problèmes au sérieux. S'il est crédible, le conseiller saura inspirer confiance à son client. Il doit aussi pouvoir se mettre à sa place, s'intéresser à son quotidien et à son entourage et tenir compte de ses exigences.

«Roestigraben»: à chaque

En Suisse, l'expression «Roestigraben» fait allusion au fossé qui sépare Romands et Alémaniques. Christophe Büchi, correspondant de la «Neue Zürcher Zeitung» en Suisse romande, a visité la «Roestibrücke», le pont qui enjambe le «fossé de roestis», et y a fait une découverte.

Quiconque a un peu roulé sa bosse sait que là où il y a un pont, il y a généralement aussi un fossé. Et vice versa. Donc, s'il y a un «fossé de roestis», il doit y avoir aussi un «pont de roestis». Voyons cela de plus près.

Mais avant, une question : ce «Roestigraben» dont on nous rebat les oreilles, où diable se situe-t-il physiquement ? Difficile à dire ! Car la «frontière» entre la Suisse romande et la Suisse alémanique n'est pas une ligne ponctuée de poteaux, de barbelés et de postes-frontières, mais une limite virtuelle, imaginaire.

Prenons l'exemple du canton bilingue de Fribourg. Beaucoup de Suisses pensent que la rivière Sarine trace la frontière linguistique, et les Romands n'hésitent pas à utiliser le terme «outre-Sarine» pour désigner la Suisse alémanique. En réalité, les choses ne sont pas aussi simples. La Sarine prend sa source dans le Saanenland bernois et germanophone (le Gessenay). Elle traverse ensuite le Pays d'En-Haut vaudois et la Gruyère fribourgeoise, régions francophones si l'on excepte deux petites communes de la vallée du Jaun. A Fribourg, chef-lieu bilingue du canton, la situation est beaucoup plus embrouillée. Certes, on parlait jadis davantage l'allemand dans le quartier de l'Auge en Basse-Ville, sur la rive droite de la Sarine, que dans les quartiers de la rive gauche, mais il y a eu depuis lors interpénétration des deux idiomes. Ce n'est qu'au nord de la cité que la Sarine est aussi frontière linguistique, alors que dans la région de Morat, elle commence à serpenter à un point tel que la carte des langues a tout d'un patchwork multicolore.

La frontière linguistique ne se matérialise vraiment qu'au nord du chef-lieu cantonal, où elle suit les gorges de la Sarine. C'est donc là qu'il faut se rendre pour constater que le «fossé de roestis» est aussi enjambé par des «ponts de roestis».

Et en effet, on y trouve un «pont de roestis» d'une élégance remarquable : le viaduc de Grandfey. D'innombrables voyageurs le traversent quotidiennement, puisqu'il s'agit du pont de che-

min de fer de la ligne Berne–Fribourg–Lausanne. Pourtant, c'est tout juste si on le remarque. Au moment de passer dessus, les haut-parleurs ont déjà annoncé l'arrivée à Fribourg, de sorte que les voyageurs se préparent à descendre. Et si vous regardez alors par la fenêtre, ce n'est pas le pont que vous voyez, mais les gorges de la Sarine, profondes de 80 mètres avec, au loin, le pont de l'autoroute, qui ne saurait toutefois rivaliser d'élégance avec le viaduc.

C'est seulement en passant sur le pont de l'autoroute qu'on remarque la beauté de ce viaduc majestueux constitué de piles doubles. Cela vaut aussi la peine d'emprunter la passerelle pour piétons qui permet de plonger son regard dans le «Roestigraben». A condition toutefois de supporter le vacarme assourdissant des rapides passant juste au-dessus. Par contre, le promeneur évitera de se pencher par-dessus la balustrade, même si des graffitis («f... the police», «f... le fromage suisse») indiquent que les virtuoses de la bombe aérosol pratiquent leur art jusqu'ici, au risque de finir dans le «fossé de roestis».

Qu'est-ce qui a décidé les Fribourgeois à construire leur beau «pont de roestis» ? C'est une longue histoire qui mérite d'être racontée.

La Sarine est une curieuse petite rivière. Pour le débit, elle n'est qu'un misérable ruisseau. Ce qui lui manque en largeur, elle le possède en profondeur. En effet, elle a creusé au cours des âges un profond sillon dans le paysage, si bien que les environs de Fribourg, jadis, n'étaient pratiquement pas fréquentés. En 1157, le duc Berchtold IV de Zähringen fonda Fribourg dans une boucle de la Sarine, à la hauteur d'un gué où hommes et animaux pouvaient traverser presque à sec. C'est à cet endroit que fut construit un premier pont en bois ; ce qui, aujourd'hui encore, reste une des attractions de Fribourg. La ville ne tarda pas à compter trois ponts ayant fière allure. Mais la traversée de la Sarine resta malaisée jusqu'au XIX^e siècle, car il fallait d'abord descendre une côte bien raide menant à la Basse-Ville pour, à

fossé son pont

Christophe Büchi
a fait du viaduc
de Grandfey, près
de Fribourg, un
véritable «pont de
roestis».

peine la rivière traversée, emprunter une montée tout aussi rude sur l'autre rive.

En 1834, un pont suspendu construit d'après les plans de l'ingénieur français Joseph Chaley fut enfin jeté sur la Sarine, derrière la cathédrale de Fribourg. Il mesurait 246 mètres de long, un record mondial qui rendit Fribourg célèbre dans toute l'Europe. Un deuxième pont suspendu allait bientôt être construit sur le vallon du Gottéron (Galternbach), mais il balançait tellement que les gens préféraient en général l'admirer plutôt que de l'utiliser.

Au milieu du XIX^e siècle débute la grande époque de la construction des chemins de fer. Comme il est impensable de faire passer la ligne ferroviaire en pleine ville, on décide d'enjamber la Sarine un peu plus au nord. Le viaduc de Grandfey est construit en 1852. Il s'agit d'une construction métallique révolutionnaire comprenant six piles de 80 mètres de haut.

Mais les trains deviennent de plus en plus lourds et rapides. En 1891, un pont de chemin de fer conçu par Gustave Eiffel, père de la tour éponyme, s'effondre au passage d'un convoi. La catastrophe coûte la vie à 73 personnes. Au viaduc de Grandfey, des fissures inquiétantes décident les ingénieurs à limiter la vitesse à 40 km/h. Durant la Première Guerre mondiale, les CFF entament l'électrification du réseau et posent un revêtement en béton sur le pont de Grandfey sans que le trafic doive être interrompu. Le pont a certes perdu de son charme, mais il dispose désormais d'une passerelle pour piétons. Les deux ponts suspendus de la ville ont, eux aussi, fait place depuis belle lurette à des constructions modernes en béton. Pourtant, Fribourg est toujours restée une ville de ponts. Ce qui prouve que le «Roestigraben» a aussi du bon.

A propos, lorsqu'on traverse le viaduc de Grandfey, on remarque que le monde ne change pas beaucoup d'un côté à l'autre de la Sarine. Les hommes sont les mêmes, le paysage est identique. Rien ne diffère, sauf la langue bien sûr. Un constat qui vaut bien une petite balade.



Christophe Büchi vit à Prilly. Correspondant de la «NZZ» en Suisse romande, il publie en 2000 un ouvrage qui fait d'ores et déjà autorité : «Roestigraben : das Verhältnis zwischen deutscher und französischer Schweiz (Geschichte und Perspektiven)», paru en français sous le titre «Mariage de raison – Romands et Alémaniques : une histoire suisse». Christophe Büchi a reçu plusieurs distinctions, dont le Prix Jean Dumur 1986 au Salon du Livre de Genève et le Prix de Lucerne 2000 de la ville du même nom.



Un compte pour l'euro

Depuis le 1^{er} janvier 2002, l'euro se décline en espèces sonnantes et trébuchantes dans les douze Etats de l'Union monétaire. Après l'«europhorie», la nouvelle monnaie fait désormais partie du quotidien, y compris en Suisse, et le Credit Suisse tient compte de la nouvelle situation avec son Compte privé euro. Ce compte offre de nombreux avantages : les opérations de paiement ne sont pas soumises aux fluctuations de change, la tenue de compte est gratuite et la rémunération intéressante à partir de 2 000 euros ; les avoirs sont librement disponibles jusqu'à concurrence de 500 000 euros par an ; de plus, la carte ec/Maestro pour le Compte privé euro permet le retrait d'espèces et le règlement d'achats sans argent liquide dans le monde entier, et même sans pertes de change dans les pays de l'Union monétaire. Informations sur le Compte privé euro : www.credit-suisse.ch/eurokonto. (rh)

ESPRIX 2002 Forum pour l'Excellence

Le forum ESPRIX sur le thème «Managing Motivation» aura lieu le 27 février 2002 au Centre de la Culture et des Congrès de Lucerne, en présence d'un millier de cadres d'entreprise de toute la Suisse. Au centre des débats figurent des questions comme : «Qu'est-ce qui incite à l'exploit?», ou encore : «Quels facteurs sous-tendent la motivation?» Les principaux intervenants : Rolf Dörig, CEO Credit Suisse Corporate & Retail Banking, Josef Felder, CEO Unique Airport, Peter Gross, professeur de sociologie à l'Université de Saint-Gall, et Evelyne Binsack, guide de montagne et pilote d'hélicoptère. L'après-midi aura lieu la remise du «Prix Suisse de la Qualité en Business Excellence». Esprix est une initiative de l'Association suisse pour la Promotion de la Qualité (ASPQ) et du Credit Suisse. Informations sur le forum ESPRIX : www.esprix.ch. (rh)



Une nouvelle génération de private banking



Le lancement du site Web www.cspb.com.sg par CSPB Singapour donne une nouvelle dimension au marché asiatique de la gestion privée. Répartis dans le monde entier, les clients de CSPB Singapour

peuvent maintenant choisir sous quelle forme effectuer leurs opérations de private banking. Au lieu de s'appuyer uniquement sur leur conseiller clientèle, ils ont la possibilité d'avoir accès de partout et à tout moment à la plate-forme Internet pour consulter leurs comptes et leurs portefeuilles, procéder à des analyses et réaliser en ligne des transactions boursières. En dehors des heures de bureau, les clients peuvent s'adresser par téléphone, par fax ou par e-mail au centre de services. Les professionnels du centre parlent plusieurs langues et disposent de toutes les connaissances requises pour réaliser des transactions, apporter une assistance Internet et répondre aux demandes des clients. (jp)

Une prévoyance sur mesure pour les entreprises

Winterthur Life & Pensions a mis en place dans son secteur prévoyance deuxième pilier, depuis le 1^{er} janvier 2002, une nouvelle structure reflétant sa coopération avec les différents canaux de commercialisation bancaires. Le rapprochement entre les responsables clientèle de Credit Suisse Corporate & Retail Banking et les conseillers d'entreprises de la Winterthur permet une rapidité et un professionnalisme accrus dans le conseil destiné aux entreprises clientes du Credit Suisse. Grâce à la nouvelle procédure de transmission, ces clients bénéficieront désormais sous un même toit de toute la gamme des compétences professionnelles en bancassurance. (rh)



DANS LE BULLETIN ONLINE
(EN ALLEMAND)

Formule 1 De nouveaux bolides dont on attend beaucoup

Les premiers essais avec la nouvelle Sauber C21 sont terminés. Il va sans dire que les résultats sont gardés secrets. La C21, qui fera ses débuts le 3 mars au Grand Prix d'Australie, dispose d'un moteur plus puissant, d'une transmission allégée, d'une aérodynamique améliorée et d'un nouveau logiciel de pilotage. Heidfeld et Massa parviendront-ils à s'imposer avec la C21? Coup d'œil sur la saison à venir avec l'équipe Sauber.



medi-24/Medvantis L'assurance qui vous conseille

Avec medi-24/Medvantis, Winterthur Insurance propose aux assurés suisses un service de conseils de santé englobant des programmes de prévention et d'assistance, en particulier pour les malades chroniques. Le Bulletin Online a demandé à un représentant de Winterthur Insurance pourquoi les assurances s'intéressent tant au conseil médical.

Autres thèmes du Bulletin Online :

- **La mobilité brouille les frontières cantonales :** quels cantons suisses connaîtront une évolution démographique favorable, quels sont ceux qui y perdront? Les faits bruts, les réactions du gouvernement et les perspectives d'avenir.
- **Entretien vidéo :** Walter Mitchell, spécialiste de l'Amérique latine au Credit Suisse, explique la crise argentine.
- **Expo.02 :** chaque mois, notre reporter virtuel rend compte des événements de Cyberhelvetia.

www.credit-suisse.ch/bulletin



L'apprenti sorcier du langage

Invité à venir lire à Schaffhouse des extraits de ses œuvres, Paul Parin, père de l'ethnopsychanalyse, a tapé sa réponse à la machine à écrire, comme le mentionne avec étonnement l'organisateur de la rencontre. Après avoir lu quelques pages, Parin précise: «J'écris mes livres à la main.» Est-ce là le secret du charme de son écriture? Quelque temps plus tard, mon collègue Stephan évoque le livre qu'il rêve d'écrire un jour prochain sur une tribu d'Equateur d'où sa femme est originaire et dont la tradition orale est en train de disparaître. Il veut absolument en garder le témoignage. Bonne idée. Au fait, de quelle tribu s'agit-il? Complètement oublié. Je lui envoie un mail «Shuar ou Zapara?». «Zapara. Incroyable que tu t'en souviennes!», me répond-il aussitôt. Je poursuis sur ma lancée. Sait-il que l'héritage oral et les formes d'expression culturelles des Zapara figurent sur la liste de l'Unesco «Chefs-d'œuvre du patrimoine oral et immatériel de l'humanité»? L'étendue de mon savoir m'impressionne moi-même (merci Google!). En même temps, le dernier livre de Parin me rappelle mes études. Je faisais à l'époque des recherches sur Tombouctou qui me permirent de découvrir le royaume africain des Songhaï. Aujourd'hui, je concevrais différemment mon mémoire de licence, je n'énumérerais plus mécaniquement de simples faits tapés à la machine. Je mettrais à profit les nouvelles possibilités de recherches et de structuration. Pas pour impressionner le professeur ou avoir une bonne note, mais pour la qualité du contenu. Tandis que Tabea, la musicienne, me présente deux CD de musique Songhaï, Cyril m'ordonne: «Rendez-vous à 18 heures devant le terrain de sport, vêtements à acheter.» Je lui envoie un bref SMS: «Impossible de venir. @propos à finir». Il faudrait vraiment que je me mette au langage SMS, comme me l'ont conseillé mes enfants... Mais cela ne résout pas mon problème: comment trouver une chute? Ni Internet ni le PC ne me sont d'un grand secours. C'est l'inspiration qui me fait défaut. L'étincelle créatrice naît dans la tête, dit-on. Pourquoi Parin, qui a 86 ans, ne passe-t-il pas à l'ordinateur? Tout simplement parce qu'il ne peut pas en demander trop à sa gouvernante!

Andreas Schiendorfer

andreas.schiendorfer@csfs.com



Liliane Maury Pasquier est une femme optimiste. Plutôt que de s'attarder sur les soucis, elle préfère rechercher des solutions.

« La stratégie du hérisson nuit à la Suisse »

Liliane Maury Pasquier, présidente du Conseil national, comprend les inquiétudes de la population. La première citoyenne de Suisse commente le Baromètre des préoccupations du Credit Suisse, une enquête effectuée en octobre 2001 auprès d'un échantillon représentatif de la population suisse en âge de voter.

Interview : Martina Bosshard,
rédaction Bulletin Online

MARTINA BOSSHARD Le haut du classement du Baromètre des préoccupations correspond-il, à votre avis, aux grands problèmes de la Suisse ?

LILIANE MAURY PASQUIER Si la population ressent ces thèmes comme problématiques, ils le sont automa-

tiquement. Je comprends les inquiétudes, bien que mes priorités ne soient pas les mêmes.

M.B. Quel serait votre classement personnel ?

L.M.P. Mon principal souci est l'intégration de la Suisse.

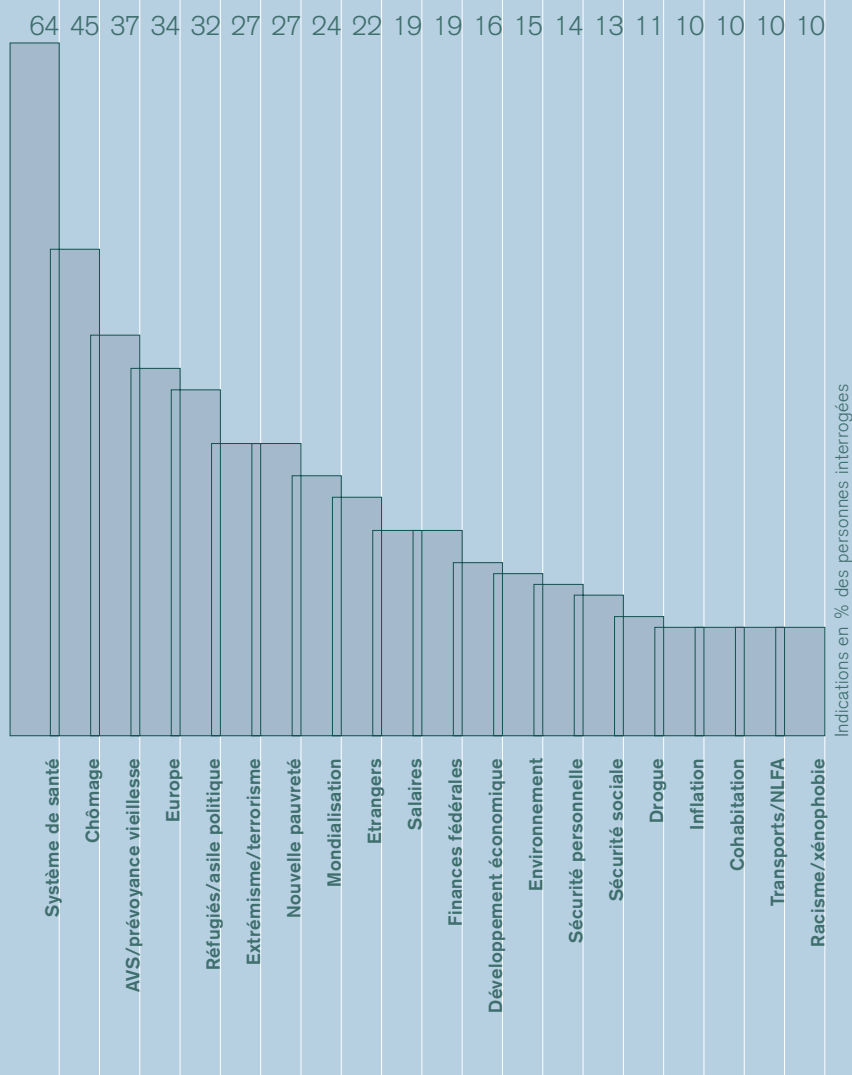
Notre pays doit consolider son ancrage international, et donc européen. Ce qui me tient aussi à cœur, c'est que la Suisse conduise enfin une politique familiale active. Cela aiderait l'économie en permettant de mieux tirer parti du potentiel des femmes sur le marché du travail. Une autre de mes priorités est l'écologie. Il nous faut agir avant qu'il soit trop tard, et surtout ne pas fermer les yeux sur la dégradation de l'environnement. En tant que femme politique, je voudrais contribuer à sensibiliser le public aux questions environnementales.

M.B. Pour 64% des Suisses, le système de santé est le problème numéro un. Il l'était déjà l'an passé, mais il a encore progressé (de 5 points) dans le classement. Qu'en pensez-vous ?

L.M.P. A vrai dire, il est paradoxal que ce sujet figure en tête des problèmes de la Suisse, alors que nous avons un des meilleurs systèmes de santé du monde. La qualité ne laisse rien à désirer, et grâce à l'assurance-maladie obligatoire, toute personne domiciliée en Suisse a accès aux services médicaux. A mon avis, le problème réside dans les coûts et leur répartition. L'existence de 26 systèmes de santé différents complique en outre les initiatives de réduction des coûts. L'Etat a besoin de compétences accrues pour coordonner et contrôler le secteur de la santé. Je continue à penser que les primes des caisses-maladie devraient être fonc-

Voici les préoccupations de l'année 2001

Comme en 2000, le secteur de la santé est un casse-tête pour la population. Mais une priorité nouvelle est accordée au «terrorisme/extrémisme» et à la «nouvelle pauvreté».



C'est ici que le bât blesse en Suisse

Santé, chômage et prévoyance vieillesse viennent en tête du classement. Mais la mondialisation aussi est davantage présente à l'esprit des Suisses.

	2001	2000	1999	1998	1997	1996
Système de santé	64	59	48	46	52	46
Chômage	45	34	57	74	81	75
AVS/prévoyance vieillesse	37	49	45	45	39	36
Europe	34	45	43	40	39	34
Réfugiés/asile politique	32	41	56	47	30	25
Extrémisme/terrorisme	27	-	-	-	-	-
Nouvelle pauvreté	27	18	18	17	19	21
Mondialisation	24	11	13	10	9	8
Etrangers	22	-	-	-	-	-
Salaires	19	13	13	12	14	13
Finances fédérales	19	22	26	17	22	19
Développement économique	16	8	11	15	20	19
Environnement	15	25	18	19	19	20
Sécurité personnelle	14	15	18	15	13	13
Sécurité sociale	13	15	17	15	15	18
Drogue	11	15	16	22	28	30
Inflation	10	10	5	8	10	12
Cohabitation	10	-	-	-	-	-
Transports/NLFA	10	-	-	-	-	-
Racisme/xénophobie	10	15	22	24	21	22

tion du revenu. Ce sont justement les familles qui en profiteraient. En ce qui concerne les solutions possibles, les opinions politiques divergent énormément. La santé risque de rester la première des préoccupations l'an prochain également.

M.B. La prévoyance vieillesse a été longtemps en deuxième position. Cette année elle n'est plus qu'au troisième rang. La situation s'est-elle détendue dans ce domaine ?

L.M.P. Les coûts du système et le déficit attendu ont reçu beaucoup d'attention pendant la révision de l'AVS. Et bien sûr, la peur apparaît dès qu'il est question de déficit. Mais les perspectives de déficit s'atténuent quand la situation économique est favorable. Les assurances sociales sont très étroitement liées à la croissance de l'économie. Quand tout va bien, comme au début de ce millénaire, la pression est moins forte ; le thème de l'AVS retrouve son actualité lorsque la situation se dégrade.

M.B. Un élément nouveau est la remontée du chômage, qui se place au deuxième rang, 45% des sondés estimant qu'il y a lieu de s'inquiéter. Pourtant, la Suisse a un des taux de chômage les plus bas du monde. Pourquoi cette crainte ?

L.M.P. Que le taux soit bas ou haut, c'est la progression du chômage qui est inquiétante. D'autant que les problèmes de Swissair ont renforcé les craintes ces derniers mois. Les licenciements massifs font peur. Sans parler de l'aspect fortement symbolique de la débâcle de Swissair. La compagnie aérienne nationale était l'emblème du monde moderne. Et son échec a inévitablement éveillé un sentiment d'insécurité dans la population. La crainte du chômage est particulièrement forte dans notre pays parce que les Suisses attachent une importance fondamentale au travail. Ils assimilent souvent le chômage à une exclusion de la société. Ce qui est moins le cas dans les pays comptant 10 ou 20% de sans-emploi, où les gens ont appris à vivre avec cette réalité.

M.B. Le terrorisme et l'extrémisme font leur entrée dans le classement à la sixième place. La mondialisation aussi est de plus en plus citée. Les thèmes de politique mondiale prendraient-ils plus d'importance en Suisse ?

L.M.P. Oui, les frontières nationales sont plus perméables. Nous avons les mêmes problèmes que les autres pays et devons donc trouver des solutions communes. Il va de soi que les

événements du 11 septembre ont marqué les Suisses. Si la première puissance du monde, réputée invincible, a pu être touchée, le même danger plane sur la Suisse. J'espère que l'intérêt pour les thèmes internationaux conduira à une ouverture accrue, car la stratégie du hérisson ne peut que nuire à notre pays.

M.B. 47% des répondants tablent cette année sur une détérioration de la situation économique. Partagez-vous cette crainte ?

L.M.P. Non, je suis optimiste de nature. Notre économie est à mes yeux très dynamique, dotée d'un grand potentiel de croissance. Il est important de croire à l'économie de son pays pour que celle-ci évolue positivement. L'économie, c'est aussi beaucoup de psychologie. Le pessimisme actuel des gens est certainement lié aux événements de l'automne dernier.

M.B. Les résultats ne diffèrent que très peu d'une région linguistique à l'autre. C'est surtout entre villes et campagnes, couches sociales et groupes d'âge que se manifestent des disparités. Le rapprochement des régions linguistiques est-il une tendance générale ?

L.M.P. On a constaté lors des dernières votations fédérales que le fossé s'était réduit entre les régions linguistiques. Malgré tout, je pense que les opinions divergent encore sur des sujets comme la politique extérieure et l'environnement. Je serais la

première à me réjouir s'il y avait un rapprochement durable, si les Suisses avaient davantage le sentiment d'appartenir au même pays.

M.B. Vous assumez en 2002 la fonction politique suprême. Vous êtes-vous fixé des objectifs particuliers ?

L.M.P. En tant que présidente du Conseil national, je dois surtout exercer des missions de représentation et d'organisation. Mais je jouerai certainement un rôle actif dans la campagne pour l'adhésion à l'ONU. Et cela sans scrupules, puisque la grande majorité du Parlement appuie la campagne. L'adhésion à l'ONU est importante pour l'avenir de notre pays.

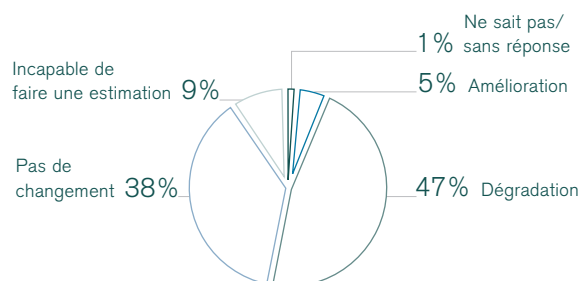
Liliane Maury Pasquier a un profil inhabituel pour une présidente du Conseil national : cette socialiste est mère de quatre enfants, déjà grand-mère à 45 ans et sage-femme de profession. En 2002, toutefois, pas question pour elle d'exercer son métier, le travail au Conseil national l'absorbe entièrement. Elle ne reprendra ses activités de sage-femme qu'en 2003. Celles-ci sont très importantes pour elle, car les contacts sociaux l'aident dans son travail politique. La Genevoise réussit le grand écart entre famille, métier et politique grâce au fait que son mari et elle-même se partagent les tâches ménagères. Au bout de vingt ans, elle est toujours aussi passionnée de politique qu'au début de sa carrière.

www.credit-suisse.ch/bulletin
(en allemand)

Les faits marquants du Baromètre des préoccupations et l'intégralité de l'étude se trouvent dans le Bulletin Online.

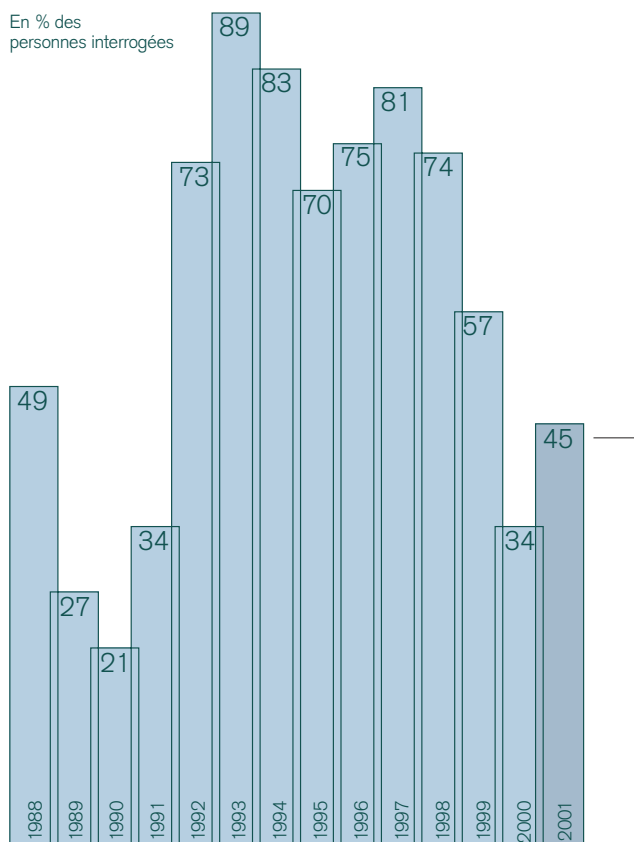
Le développement économique

Pour la majorité des répondants, les perspectives de l'économie paraissent très sombres en 2002. Seuls 5% des Helvètes croient à une amélioration de la situation.



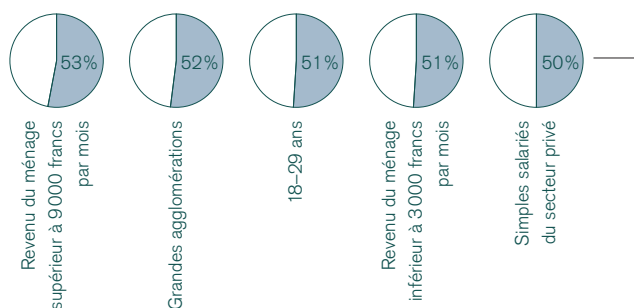
La crainte du chômage

Le chômage hante de nouveau les nuits helvétiques. Les attentats terroristes aux Etats-Unis, la débâcle de Swissair et les licenciements dans les secteurs du tourisme et des communications déstabilisent la population.



La peur malgré un revenu élevé

Le chômage est un souci majeur pour les ménages ayant un revenu supérieur à 9 000 francs par mois. Les catégories également concernées sont les citadins, les jeunes et les groupes économiquement défavorisés.

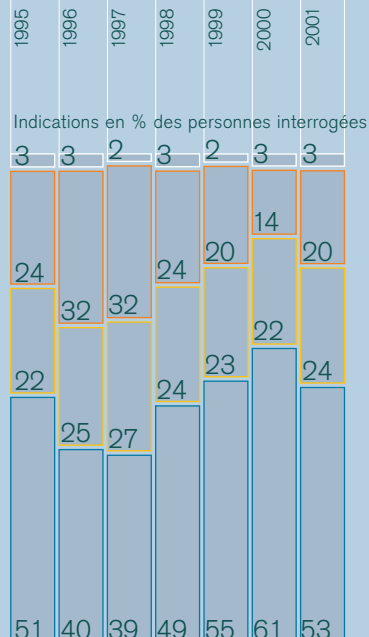


■ Ne sait pas/sans réponse
■ Aucune confiance
■ Sans opinion
■ Confiance

Confiance dans...

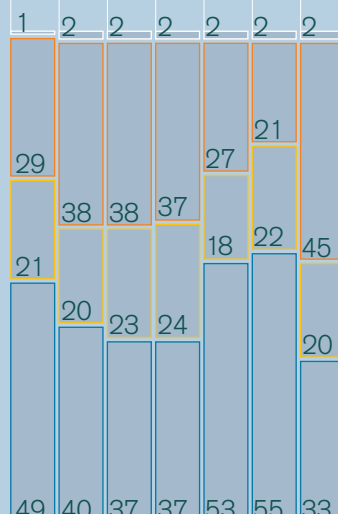
... le Conseil fédéral

Le Conseil fédéral est bien placé, devant le Conseil national et celui des Etats. Mais la police reste au plus haut dans la cote de popularité de la population.



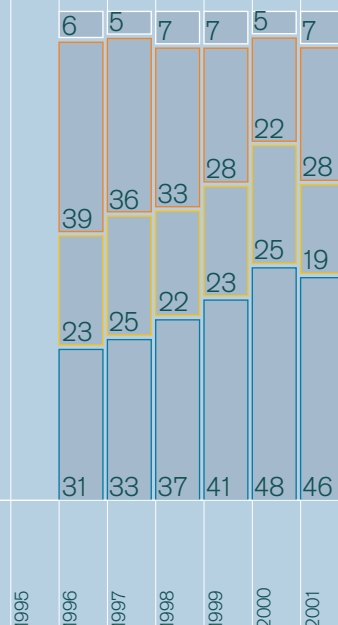
... les banques

En 2001, les banques ont vu s'envoler une bonne partie de leur capital de confiance. Sans doute parce que beaucoup de Suisses leur ont attribué la responsabilité du blocage au sol des avions de Swissair en octobre 2001. Le résultat est encore plus mauvais que celui de 1997/1998, en plein milieu du débat sur l'Holocauste.



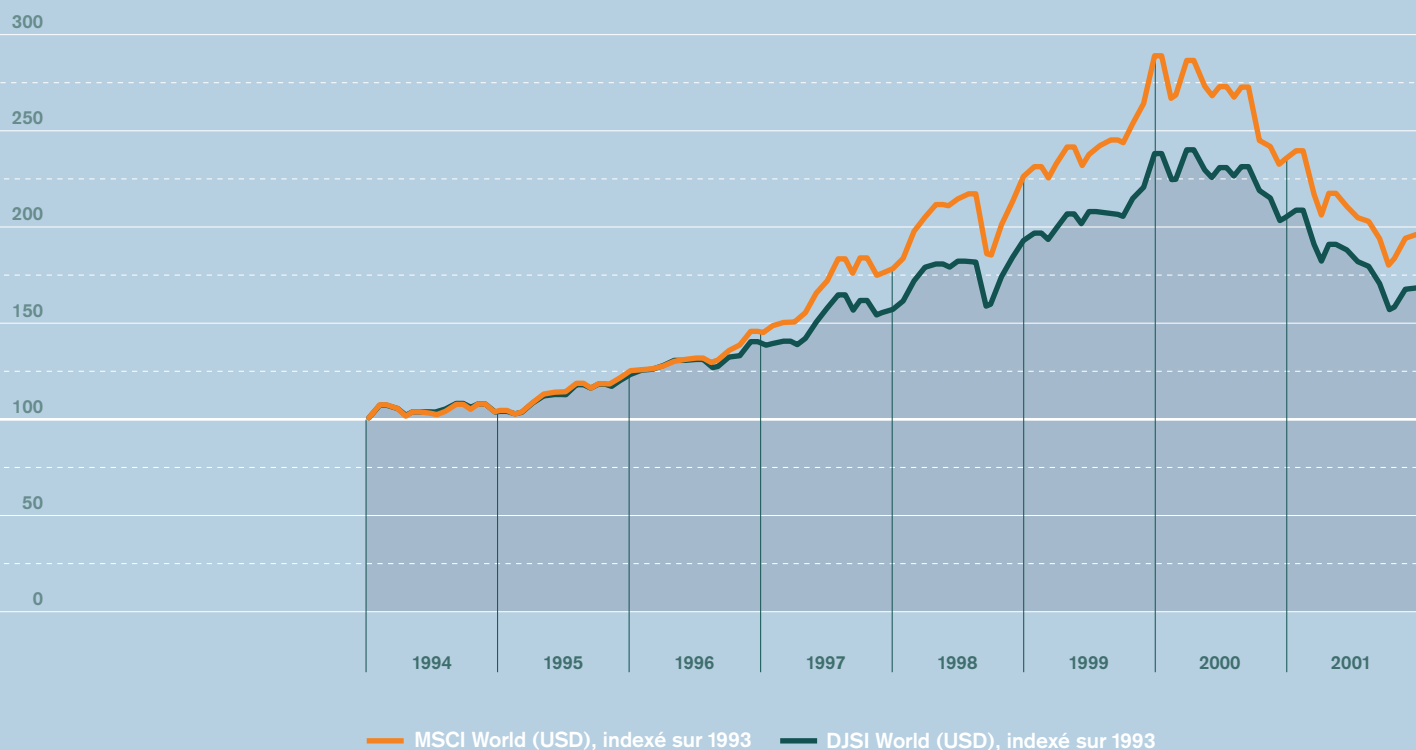
... l'ONU

La confiance dans l'ONU s'est régulièrement accrue entre 1996 et 2000. Mais elle marque le pas cette année. L'Union européenne fait moins bien, seuls 30% des Suisses lui accordant leur confiance.



Les valeurs «durables» s'en tirent bien

L'indice DJ Sustainability mesure la performance des «sustainability leaders», c'est-à-dire des entreprises qui, dans leur secteur, sont les championnes du développement durable. Les courbes des indices DJ Sustainability et MSCI World montrent clairement que le succès des «sustainability leaders» est loin d'être négligeable. Source: Datastream, SAM Group



La durabilité est payante

Les entreprises qui se réclament du développement durable sont tendanciellement plus novatrices et gèrent mieux les risques que leurs concurrents. Mais surtout, elles sont intéressantes pour les investisseurs.

Christine Frey, Equity Research, Credit Suisse Financial Services, et
Bernd Schanzenbächer, Management environnemental, Credit Suisse Group

A côté des facteurs financiers classiques, les critères éthiques et écologiques revêtent de plus en plus d'importance pour les investisseurs ; ceux-ci privilégient dès lors

les entreprises respectant le principe de la «durabilité», terme emprunté à la sylviculture. Un garde forestier exploite sa forêt selon ce principe en n'abattant pas plus

d'arbres qu'il ne peut en repousser. Certes, une coupe sombre lui permettrait d'augmenter son profit à court terme, mais une forêt surexploitée n'aurait plus grand-



«A côté des facteurs financiers classiques, les critères éthiques et écologiques revêtent de plus en plus d'importance»

Christine Frey,
Equity Research CSFS

chose à offrir aux générations suivantes. Respecter le principe de la durabilité signifie par conséquent répondre aux besoins actuels sans pénaliser les futures générations. Bref, il s'agit d'un mode d'exploitation inscrit dans la durée. Agir en se souciant de la durabilité, c'est avoir une vision à long terme. La durabilité ne se limite toutefois pas à des questions éthiques ou écologiques, mais englobe aussi des considérations sociales et économiques. Les entreprises socialement responsables ne se contentent donc pas de ménager les ressources naturelles, elles se distinguent aussi par le respect témoigné au personnel et au public. Ce n'est qu'en assumant toutes leurs responsabilités qu'elles peuvent assurer leurs chances de croissance sur le long terme, augmenter la valeur actionnariale et, avantage non négligeable, accroître la valeur partenariale (stakeholder value). Ainsi, les entreprises qui se sont hissées à la pointe de la nouvelle dynamique liée à la durabilité grâce à leur comportement innovant et socialement responsable ont souvent fait

mieux que leurs concurrents, ces dernières années, en termes de performance.

La durabilité a un avenir

Il y a encore quelques années, investir dans des entreprises se réclamant du développement durable était réservé à un petit cercle d'initiés. Le choix des titres demandait une grande expérience et de vastes connaissances, et les perspectives de croissance de la nouvelle stratégie restaient à prouver. Depuis, les grands investisseurs institutionnels ont reconnu le potentiel de ces placements. C'est ainsi que l'AVS, en mai 2001, a affecté 500 millions de francs aux investissements durables, ce

qui représentait alors un tiers de son portefeuille international. En Angleterre et en Allemagne, de nouvelles réglementations obligent même les caisses de pension et l'industrie des fonds de placement à divulguer leurs stratégies de placement au regard des critères sociaux et écologiques.

Des solutions similaires sont envisagées dans toute l'Union européenne. La pression des «actionnaires potentiels» et du public amènera toujours plus d'entreprises à agir en fonction de critères sociaux et écologiques. En Grande-Bretagne, le «Financial Times» estime à quelque 3,3 milliards de livres les capitaux investis dans des fonds

respectant les principes du développement durable, contre 791 millions de livres il y a cinq ans – une croissance soutenue qui devrait encore s'accélérer ces prochaines années. Le concept de durabilité fait aussi son chemin dans l'esprit des investisseurs privés. Toujours plus nombreux sont ceux qui veulent être certains que leurs placements ne servent pas à soutenir des entreprises écologiquement et éthiquement douteuses. Pourtant, l'expertise permettant de s'engager avec succès dans la durabilité manquait jusqu'ici à la plupart des investisseurs.

Un Stock Screener enrichi

Le Credit Suisse Group facilite désormais l'accès aux investissements durables à ses clients. En effet, le Stock Screener (anciennement Stock Tracker) s'est enrichi depuis peu d'analyses de durabilité. Le Stock Screener est un système gratuit de sélection d'actions au niveau international, qui applique des critères d'évaluation techniques et fondamentaux. Intégré au secteur clientèle de Credit Suisse Private



«Agir en se souciant de la durabilité, c'est avoir une vision à long terme»

Bernd Schanzenbächer,
Management environnemental CSG

LE STOCK SCREENER POUR UNE ANALYSE EFFICACE DES ACTIONS

Des listes d'actions du monde entier peuvent être aisément sélectionnées selon le style de placement souhaité. En plus des critères choisis – rapport cours-bénéfice, momentum ou rapport prix-valeur au bilan –, le Stock Screener donne accès à la banque de données du service de recherche du Credit Suisse et, dorénavant, aux rapports de durabilité de SAM Group. Le lien avec Market Watch renvoie également à des analyses graphiques, aux données actualisées du marché et aux dernières nouvelles relatives au titre sélectionné. Quant au Trade Link, il permet d'acheter ou de vendre directement la valeur voulue, à condition d'avoir souscrit à Direct Net (informations auprès du conseiller en placement).

La fonction personnalisée MyScreen permet d'afficher d'un simple clic des aperçus de marché complexes qui ont été établis et enregistrés une fois pour toutes. L'investisseur à court d'idées peut aussi faire appel à des Experts' Screens prédéfinis et les enregistrer sous MyScreen après les avoir adaptés à ses besoins personnels.



Le Stock Screener tel qu'il se présente à l'écran. Les informations sur la durabilité sont accessibles d'un simple clic de souris.

LES AVANTAGES DU STOCK SCREENER EN QUELQUES MOTS

- Prise en compte des critères éthiques et écologiques en plus des facteurs financiers classiques.
- Nouveau : mise à disposition de « sustainability ratings » et de rapports de durabilité établis par un partenaire externe, SAM Group.
- Gain de temps pour le client grâce à l'enregistrement d'écrans et à l'accès aux Experts' Screens prédéfinis.
- Accès aux documents du service de recherche de Credit Suisse Private Banking, aux nouvelles et aux informations commerciales détaillées sur chaque titre.
- Lien direct avec Direct Net pour un négoce plus rapide et plus simple.

Banking, il se trouve à l'adresse www.cspb.com sous Online Service Tools. Les clients obtiennent l'accès à cette plate-forme financière par l'intermédiaire de leur conseiller en placement.

Pour chaque titre, les critères existants sont accompagnés d'une notation (rating) écologique, économique et sociale ainsi que d'un rapport de durabilité détaillé. Les analyses et estimations utilisées pour la notation proviennent d'une société indépendante, SAM Sustainable Asset Management. Les fonctionnalités élargies du Stock Screener permettent de trouver un équilibre entre les critères de durabilité et les autres critères considérés. Les analyses et les estimations peuvent en outre être téléchargées. Les investisseurs sont donc en mesure de prendre leurs décisions en fonction de leurs souhaits et de leurs exigences.

L'investisseur socialement responsable qui préfère confier à un spécialiste le choix des titres selon des critères économiques, écologiques et sociaux, trouve auprès de la banque un partenaire idéal. Il peut aussi demander à son gestionnaire de portefeuille de n'investir que dans des valeurs mobilières correspondant à ses exigences éthiques.

Christine Frey,
téléphone 01 334 56 43
christine.frey@cspb.com
Bernd Schanzenbäcker,
téléphone 01 333 80 33
bernd.schanzenbaecker@csg.ch

Peut-être déjà millionnaire sans le savoir



Le dernier numéro du Bulletin était consacré au thème de la richesse. A la fin de l'article intitulé «Who wants to be a millionaire?», nous demandions aux lecteurs de nous faire parvenir d'autres idées fausses ou leurs opinions sur ce thème. Les réactions ont été multiples, allant de la simple remarque à la réflexion de fond. En voici un florilège :

Raymond Spengler, de Wallisellen, nous communique que l'Hôtel de ville Rouge de Berlin porte l'inscription : «Reichtum ist des Glückes Plunder» (la richesse est le superflu du bonheur), tandis que Heinz Ritter, de Zurich, livre aux lecteurs le proverbe «Dem Reichen ist alles reich» (tout est riche chez les riches).

Le Bulletin est également lu avec attention en Allemagne, comme le montrent deux messages e-mail. Volker Freystadt, de Wörthsee, nous apprend que 40% en moyenne des dépenses d'un ménage moyen doivent couvrir le coût du capital et que le produit des intérêts bancaires a augmenté en Allemagne 3,5 fois plus que

l'activité économique sur les trente-deux dernières années. Manfred Glombik, de Hildesheim, souligne les richesses propres à d'autres milieux culturels. «La richesse à la mode papoue se présente sous la forme d'un collier consistant en dents de sangliers et en coquillages cauri. Avantage : l'interlocuteur peut évaluer immédiatement la richesse du propriétaire.»

Mais des voix critiques se sont aussi élevées : «Les maximes que vous présentez comme des idées fausses sont parfois d'une grande sagesse, estime par exemple Martin Pfyffer, de Soleure. Et au lieu d'approfondir leurs sens, vous les considérez d'un point de vue rationnel, superficiel et matérialiste.» Kurt Rohrbach, de Schönenberg, évoque notamment la pauvreté du tiers-monde : «Les stratèges pensent que la mondialisation réduit la pauvreté de ces pays. Or c'est le contraire qui est vrai. (...) Les investisseurs occidentaux ont toujours vu rapatrier l'argent gagné, sinon ils ne tenteraient même pas l'investissement.

La mondialisation a pour effet de faire «déprimer» la classe moyenne, et le fossé entre riches et pauvres s'élargit toujours plus.»

«Le Bulletin n° 6 n'est pas seulement intéressant, il est également instructif, constate Eugen Graf, de Meilen. Notamment les informations sur les millionnaires. Le nom de Nobel pourrait également en faire partie, le prix du même nom étant probablement l'exemple le plus connu d'une bonne utilisation de la fortune.»

Quant à Ernst Wolfer, de Wädenswil, il met en lumière un aspect surprenant : «La rente AVS pour moi-même et ma femme s'élève à 3090 francs par mois, soit 37 080 francs par an. Le capital sous-jacent se calcule avec un taux de conversion de

7,2%. 100% du capital correspondrait à 515 000 francs. Autrement dit, un demi-million est disponible pour nous à «Berne». A cela s'ajoute la rente du deuxième pilier, la prévoyance professionnelle (LPP). Celle-ci peut être supérieure à l'AVS pour les cadres moyens. (...) Ainsi, maintes personnes sont peut-être millionnaires sans le savoir.» (schi)

Courrier des lecteurs

D'autres réactions de lecteurs figurent dans le Bulletin Online, notamment sur l'article «Pour une union en bonne et due forme», de Manuel Rybach, à propos de l'adhésion de la Suisse à l'ONU : www.credit-suisse.ch/bulletin.

Large écho dans les médias

A la demande du Bulletin, l'Institut de recherches GfS a conduit une enquête représentative intitulée «La richesse, pas seulement une question d'argent», dont les résultats, passionnants, ont été récapitulés dans le dernier Bulletin. L'écho médiatique a été impressionnant, l'accent ayant surtout porté sur le thème des salaires minimaux.

A la «une» des journaux helvétiques :

Tages-Anzeiger Un oui clair pour des salaires minimaux

Walliser Bote Majorité écrasante pour des salaires minimaux légaux

Thurgauer Zeitung Presque tout le monde veut des salaires minimaux garantis

24 heures Des salaires minimaux fixés par l'Etat?

20 Minuten Les managers ne valent pas ce qu'ils gagnent

Neue Zürcher Zeitung Enquête sur la richesse

St. Galler Tagblatt La majorité en faveur de salaires minimaux

Landanzeiger, Oberentfelden Enquête représentative du Credit Suisse sur le thème de la richesse

Le Temps Les Suisses pour des salaires minimaux fixés par l'Etat

Entre Palais fédéral et Paradeplatz

«Zwischen Bundeshaus und Paradeplatz», ouvrage de quelque 850 pages publié par Joseph Jung, historien en chef du Credit Suisse Group, traite de l'activité des banques du Credit Suisse Group durant la Seconde Guerre mondiale. Le Bulletin a invité six experts indépendants à en faire la critique.



La Paradeplatz à Zurich dans les années 40. A droite sur la photo, le bâtiment du Crédit Suisse.

A la loupe : les banques en temps de crise

Jonathan Steinberg
Professeur d'Histoire
européenne moderne,
Université de Pennsylvanie

Depuis 1995, année où la Suisse s'est retrouvée sous les projecteurs des médias internationaux, une véritable «industrie historique» s'est développée dans le petit pays alpin afin de faire

la lumière sur les aspects les plus sombres de la neutralité helvétique au cours de la Seconde Guerre mondiale. (...)

Parmi tous les écrits consacrés à la question, «Zwischen Bundeshaus und Paradeplatz» (Entre Palais fédéral et Paradeplatz) constitue sans conteste un jalon décisif, en marquant

le début d'une étape nouvelle qui consiste pour la Suisse à faire face à son passé. (...) L'ouvrage est le premier du genre à offrir une vue d'ensemble très complète d'une période cruciale de l'histoire financière suisse, et il invite le lecteur à se plonger dans l'univers de trois établissements financiers (Crédit Suisse, Banque Populaire Suisse et Banque Leu). Il se penche en outre sur une série de thèmes (commerce de l'or, aryanisa-



L'historiographie officielle revue et corrigée

tion, etc.) également abordés dans le cadre de projets similaires réalisés auprès de la Deutsche Bank et de la Dresdner Bank. Une étude donc qui passe au crible l'attitude des banques durant cette période de crise.

Le résultat est très réussi : présentation attrayante, texte étayé par des études de cas (clients mal traités, arianisation, œuvres d'art spoliées), (...) précieuses informations de fond, rappel chronologique des événements significatifs, index alphabétique, excellents graphiques et tableaux statistiques... L'ouvrage a tout pour plaire !

L'histoire, toutefois, est loin d'être plaisante, même si elle est relatée avec beaucoup (peut-être trop) de sobriété. Ainsi, à propos des transactions sur l'or, l'auteur écrit : « Bien que des réflexions d'ordre éthique et moral eussent été de mise, il est impossible d'en trouver trace. » Difficile d'y voir de l'indignation ! Étonnante également la prudence dans la mention de noms de particuliers. Les sociétés et les clients juifs ne sont pas désignés nommément et les noms de dirigeants de la banque sont rares. Au vu de la richesse de l'ouvrage, il serait toutefois injuste d'en faire grief à l'auteur.

Au final, on peut donc affirmer que le Credit Suisse Group assume sa part de responsabilité dans l'Histoire et qu'il peut être fier des résultats livrés par les recherches de son équipe.

Jean-Christian Lambelet

**Professeur d'Economie,
directeur Institut Créa,
Université de Lausanne**

Dans un ouvrage d'une grande richesse, le chapitre sur le contrôle de la fortune des réfugiés par l'Etat constitue un apport particulièrement neuf, solide et intéressant. (...) Le Conseil fédéral décida, en date du 18 mai 1943, de confier à la Banque Populaire Suisse (BPS) un mandat général et exclusif de gestion [des avoirs des réfugiés]. (...)

Les archives liées à ce mandat se trouvent aujourd'hui dans celles du Credit Suisse Group et elles sont quasiment complètes. Elles sont aussi fort volumineuses, dans la mesure où plus de 16 000 réfugiés étaient concernés. Leur exploitation et leur évaluation n'ont donc pas été une mince affaire, et le chapitre qui en a résulté représente un effort scientifique considérable, parfaitement professionnel et irréprochable à tous points de vue. Il en ressort que la BPS a géré les avoirs des réfugiés dans l'intérêt de ces derniers, de manière efficace et entièrement correcte, malgré quelques inévitables frictions et autres anicroches ; que, du point de vue de la banque, le mandat n'a pas été profitable et que celle-ci a au contraire perdu de l'argent dans une tâche dont l'exécution a demandé beaucoup de main-d'œuvre, de temps et

d'efforts ; que les réfugiés ont dûment recouvré le solde de leurs avoirs ; que les avoirs non réclamés ont été versés à la Confédération ; et enfin, qu'il n'y a pas trace d'enrichissement illégitime. (...)

Cette étude constitue donc un « bloc » dans un édifice en cours de construction et qui permettra un jour, lorsqu'il sera achevé, de se faire une idée plus exacte, mieux équilibrée et plus solidement fondée de l'histoire de la Suisse pendant la guerre. (...)

Une récente étude des Archives d'Etat genevoises, qui elle aussi s'appuie sur

des archives complètes, a montré que le taux d'admission des candidats à l'asile a été de 86% dans la région de Genève, (...) et que ce taux dépassait 90% dans le cas des réfugiés de religion ou d'origine juive. Préalablement, une recherche de l'auteur de cet article avait fait état de taux d'admission exactement identiques pour l'ensemble de la Suisse.

Tous ces travaux et d'autres encore en cours devaient donc contribuer à réhabiliter le rôle de la Suisse pendant la guerre et à corriger l'image tendancieuse qu'on a cherché à accréditer récemment, particulièrement du côté de l'historiographie officielle.



La place financière suisse enfin sous un jour nouveau

Walther Hofer

**Professeur émérite
d'Histoire mondiale moderne,
Université de Berne**

L'Histoire est la forme intellectuelle par le biais de laquelle une civilisation rend des comptes sur son passé... voilà en substance ce qu'a déclaré l'historien hollandais Jan Huizinga. Pour Joseph Jung, tout acte de réflexion comprend même une part d'aveu face à la responsabilité dans l'Histoire, et celle-ci ne peut-être assumée que si

l'on connaît parfaitement l'histoire de sa propre entreprise. (...) Jung a raison d'affirmer que « lorsque le caractère scientifique constitue le principal critère de qualité, peu importe que la recherche soit pratiquée par des instances officielles ou par une entreprise. » A vrai dire, les chercheurs dits indépendants ne sont pas à l'abri d'influences extra-scientifiques. Il suffit d'ailleurs de jeter un coup d'œil à l'histoire contemporaine pour s'en convaincre.



Historiographie d'une extrême sobriété

Jörg Baumberger

**Professeur titulaire
d'Economie politique,
Université de Saint-Gall**

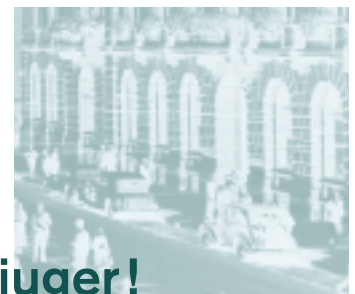
Le présent ouvrage constitue une étude de poids, dans les deux sens du terme : par son volume certes, mais également et surtout parce qu'il comble des lacunes dans les recherches effectuées à ce jour. C'est par exemple le cas des chapitres traitant des flux de capitaux des réfugiés, des relations commerciales des diverses banques CS avec l'Allemagne ou encore des relations financières entre la Suisse et les Etats-Unis. Il convient en outre de souligner l'approche interdisciplinaire de l'ouvrage, fruit de la collaboration entre historiens, économistes, juristes et autres spécialistes des questions bancaires. Saluons enfin les efforts rigoureux visant à placer l'histoire du Groupe dans un contexte national et international plus large. (...)

L'étude de Hans Mast conclut que l'importance de la place financière suisse durant la Seconde Guerre mondiale a été largement sur-estimée. L'auteur démontre qu'avant 1945, cette place financière était une structure de taille relativement modeste en comparaison internationale. Il réfute l'affirmation sans cesse avancée, selon laquelle le rôle financier de la Suisse était d'une importance telle que le Reich allemand avait à tout prix voulu préserver le pays. Ces conclusions concordent d'ailleurs avec les résultats présentés par l'auteur de cet article et Herbert Reginbogin dans un ouvrage intitulé « Hitler, der Westen und die Schweiz » (Editions NZZ, 2001).

Les années 1930 ont été marquées par la démondialisation et, chez d'importants partenaires commerciaux de la Suisse, par une politique économique internationale aux accents de guerre économique. Si les banques helvétiques étaient à l'époque des acteurs de second plan sur la scène mondiale, elles étaient, à l'échelle de la Suisse, largement tournées vers l'extérieur. La désintégration, dont les signes avant-coureurs se multiplient avant même la prise de pouvoir nationale-socialiste, ébranle les institutions financières suisses dès le début des années 30. Les crédits internationaux, naguère encore si prometteurs, se transforment inopinément en épées de Damoclès. Les dépôts étrangers et les mandats de gestion placent les banques du futur Credit Suisse Group devant des décisions financières et humaines auxquelles leur expérience ne les avait pas préparées. Les activités ne relevant pas purement des transactions nationales sont autant de mines prêtes à exploser dans cette guerre mondiale totale. Tandis que les relations commerciales avec l'étranger sont quasiment toutes interrompues les unes après les autres au prix d'énormes pertes, et que la

Suisse – nation non belligérante dépendante de ses relations économiques multilatérales – et son réseau financier sont pris dans les tirs croisés de la guerre économique, les banques du groupe à naître cherchent à éviter les écueils qui se dressent devant elles et à s'armer au mieux pour faire face à des scénarios de guerre et d'après-guerre plus qu'incertains. Le présent recueil fait le point sur la manière dont les établissements d'alors ont tenté chacun de leur côté, en fonction du temps à leur disposition et des circonstances qui prévalaient, de maîtriser les difficultés d'une période troublée. Il constitue probablement la radiographie la plus précise et la plus exhaustive jamais faite

des opérations d'un groupe financier international dans un contexte de guerre, de crimes et de dissolution du droit. Résultat sans précédent d'un projet historiographique de grande envergure mené par une entreprise, cet ouvrage constitue un apport inestimable du point de vue scientifique. Le travail est d'une très grande méticulosité, d'une sobriété poussée à l'extrême, et se refuse catégoriquement à toute forme de jugement ; il propose un véritable état des lieux des activités réalisées dans la sphère du Credit Suisse Group. Une fois la vague actuelle d'historiographies officielles retombée, cette étude fournira une matière très riche à une nouvelle génération d'historiens financiers, qui réécriront leur propre synthèse des événements.



Aux autres de juger !

Eric L. Dreifuss

**Dr phil. et lic. en droit,
avocat, Zurich**

A l'occasion de l'Assemblée générale du Credit Suisse Group en 1997, le président du Conseil d'administration alors en fonction avait fait une promesse : « Nous ne sommes pas responsables des actes ou omissions de nos prédécesseurs, mais

devons par contre répondre de notre gestion actuelle de l'Histoire. Nous sommes prêts à nous pencher sur notre passé et à présenter ouvertement les résultats ainsi dégagés. » Cette promesse a-t-elle été tenue ?

Côté forme, oui : la présente publication est à la fois complète et détaillée. Côté fond aussi, je pense que le pari est gagné, comme l'at-

testent les critiques parues dans la presse (la «NZZ» parle de «solides travaux de recherches», et pour le «Tages-Anzeiger» il ne s'agit pas d'une «étude de complaisance»).

Ni narration, ni interprétation comme les historiens la pratiquent parfois, l'ouvrage est un rapport à part entière. A la question de savoir s'il ne devrait pas offrir davantage de thèses et d'éléments de jugement, je répondrais par la négative. Certes, ce recueil est historique; mais il est également autobiographique: exhaustif sur les faits, il est effectivement réservé dans ses verdicts. Mais justement, n'est-il pas judicieux de présenter simplement les faits et de laisser le soin de porter un jugement sur soi à ceux qui ont davantage de recul et sont par conséquent mieux placés pour juger? D'autant que les études de cas sont suffisamment éloquentes, comme l'implication dans des cas d'aryanisation. Quant à la question de la gestion des fonds en déshérence après la guerre, l'ouvrage reconnaît qu'elle avait été abordée avec (trop) peu de sensibilité.

Était-il donc nécessaire et pertinent d'écrire ce livre? Consacré à l'histoire de la banque, il contribue à une meilleure compréhension de l'identité actuelle du Credit Suisse Group. L'histoire d'une entreprise fait partie intégrante de son identité institutionnelle. Or la «corporate identity» est étroitement associée à des notions de valeur et cherche à instaurer la

confiance. La publication d'un rapport sur sa propre histoire à une époque mouvementée répond précisément à cette volonté d'établir un climat de confiance.

Ce travail est l'œuvre de toute une équipe, composée d'historiens, de juristes et d'économistes, et l'on constate avec plaisir que cette collaboration a permis de dé-

boucher sur un rapport très complet, avec une dimension interdisciplinaire qui avait fait défaut dans certaines études de la commission d'historiens «Commission indépendante d'experts Suisse – Seconde Guerre mondiale»!

Ma critique? Dommage que l'ouvrage n'ait pas été rédigé plus tôt... beaucoup plus tôt!

lecteur découvre cependant des faits nouveaux, qui étoffent et approfondissent ces rapports, contribuant ainsi à éclairer d'autres facettes de l'histoire suisse durant la Seconde Guerre mondiale. Mentionnons en particulier les études partielles sur les valeurs patrimoniales des réfugiés en Suisse ainsi que sur le rôle de la Suisse en tant que plaque tournante d'œuvres d'art spoliées.

Le volumineux recueil, rédigé sous la direction de l'historien Joseph Jung et fruit de la collaboration de nombreux auteurs, s'inscrit dans un cadre plus large: il complète deux autres ouvrages publiés en 2000, qui traitent de l'histoire du Crédit Suisse et de la Winterthur Assurances.

Cet ambitieux programme de recherche est une grande première pour la place financière helvétique: grâce à leur approche interdisciplinaire, les trois tomes comblent en effet certaines lacunes et apportent au lecteur une multitude de réponses.



Un programme de recherche fait œuvre de pionnier

Urs Altermatt

Professeur d'Histoire contemporaine générale et suisse, Université de Fribourg, Suisse

Le grand public, toujours en quête de certitudes, attend des historiens que ceux-ci lui fournissent des réponses définitives, notamment sur les questions controversées; par nature, les études historiques ne sont toutefois jamais définitives et doivent sans cesse être adaptées. Ce constat s'applique d'ailleurs également aux rapports de la Commission Bergier, qui ont sans conteste marqué une césure dans l'historiographie sur la Suisse durant la Seconde Guerre mondiale. Il est donc réjouissant de voir des banques, des sociétés, des associations ou des églises se pencher sur leur passé, en particulier sur la période 1933–1945.

Dans un recueil de 850 pages, le Credit Suisse

Group présente diverses études fondées notamment sur les archives de l'entreprise dans l'optique d'examiner l'histoire des banques affiliées et les activités commerciales de ces dernières durant la guerre. Il va sans dire que de nombreuses conclusions se retrouvent dans les rapports de la Commission Bergier. Le



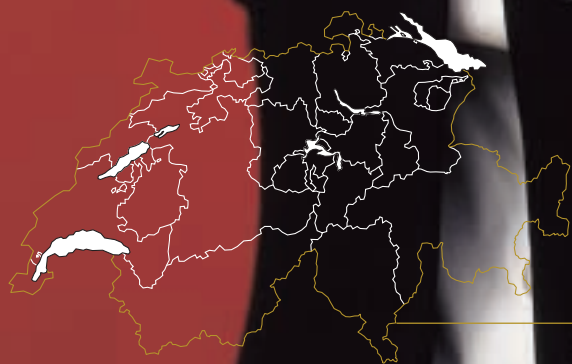
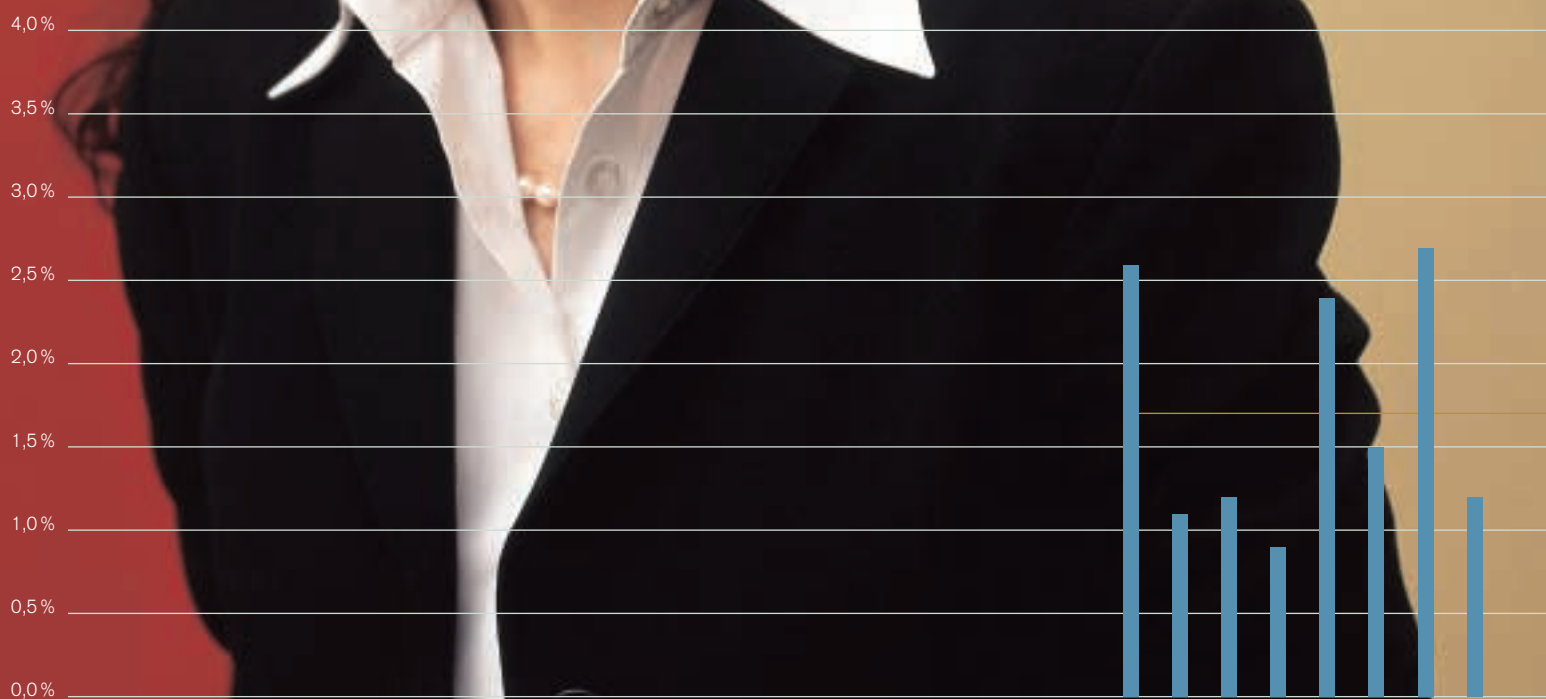
«Zwischen Bundeshaus und Paradeplatz. Die Banken der Credit Suisse Group im Zweiten Weltkrieg. Studien und Materialien». Publié par Joseph Jung; études d'Alois Bischofberger, de Matthias Frehner, de Thomas Maissen et de Hans J. Mast. Editions Neue Zürcher Zeitung, Zurich 2001. 855 pages, 48 francs.

www.credit-suisse.ch/bulletin
(en allemand)

Ces critiques, ici légèrement abrégées, de même qu'un résumé de l'ouvrage «Zwischen Bundeshaus und Paradeplatz» sont disponibles en version intégrale et originale dans le Bulletin Online.

« L'évolution de la population et du revenu des ménages fournit de précieux indices sur la prospérité future des cantons », indique Sara Carnazzi Weber, Economic Research & Consulting.

ZH BE LU UR SZ OW NW GL

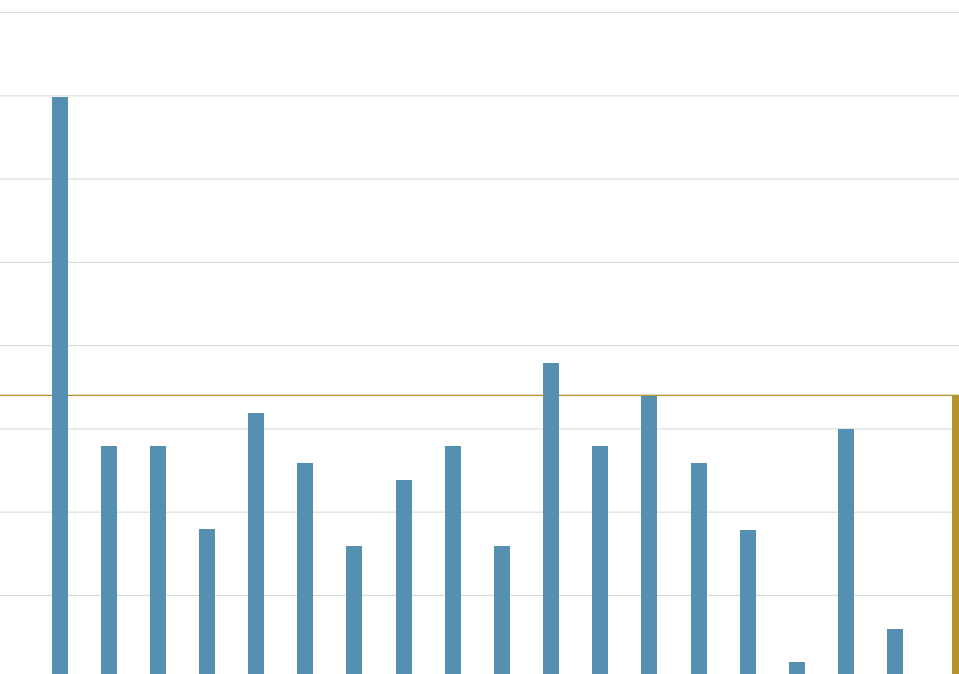


Les cantons sous la loupe

Comment les cantons vont-ils évoluer au cours des prochaines années ? Une étude du Credit Suisse sur la population et les revenus montre le scénario le plus probable.

Sara Carnazzi Weber, Economic Research & Consulting

ZG FR SO BS BL SH AR AI SG GR AG TG TI VD VS NE GE JU CH



Cinq cantons au-dessus de la moyenne

Le revenu des ménages connaîtra pour la période 1999–2004 des évolutions très dissemblables selon les cantons. Le graphique donne le taux de croissance annuel moyen de chaque canton en pourcentage. Si ce paramètre ne dit pas tout de l'état d'un canton, il a néanmoins une valeur prédictive très importante.

Les politiques discutent actuellement d'une nouvelle péréquation financière, qui devrait réduire les disparités entre les cantons et assurer une répartition plus équitable des charges excessives. Il s'agit d'une équation complexe, faisant intervenir des aspects géo-topographiques et socio-démographiques, et soulevant aussi la question des charges propres aux communautés urbaines. Une étude récente sur l'évolution du revenu des ménages (voir encadré page 46) fait apparaître des différences marquées entre les cantons. On constate que celles-ci se sont encore accentuées et que les cantons périphériques, de caractère plutôt rural, tels que Glaris, Uri, le Jura ou Appenzell Rhodes-Extérieures, continuent de perdre du terrain, alors que d'autres – Zoug, Zurich, Schwyz, mais aussi Nidwald, Bâle-Campagne et l'Argovie – accentuent leur avance, profitant du fait que les villes sont plus que jamais les moteurs du développement économique et qu'elles abritent, avec leurs agglomérations, près des deux tiers de la population du pays.

Quant aux centres urbains, en particulier Zurich et Bâle, ce ne sont plus des lieux d'habitation aussi recherchés qu'autrefois, et une mobilité croissante leur fait

QU'ENTEND-ON PAR REVENU DES MÉNAGES ?

Le revenu des ménages comprend le revenu des salariés et des indépendants ainsi que celui de la fortune et des loyers des ménages privés. En comptabilité nationale, le revenu des ménages renseigne sur la répartition de la majeure partie de la valeur ajoutée (le PIB) générée par un pays. Il est un élément du revenu national, qui comprend encore les bénéfices des entreprises non distribués, les impôts directs des sociétés de capitaux ainsi que les revenus de la fortune et de l'activité rémunérée de l'Etat et des assurances sociales.

Le revenu des ménages représente 87% en moyenne du revenu national, mais avec de fortes disparités entre des cantons comme Obwald ou Appenzell Rhodes-Extérieures, où ce pourcentage est encore beaucoup plus élevé, et Bâle-Ville, Zoug et Zurich, où les bénéfices non distribués et les impôts directs des sociétés de capitaux représentent une partie relativement importante du revenu national.

perdre des points au profit des agglomérations. Les communes et les cantons bien équipés et fiscalement avantageux situés sur le pourtour encore verdoyant des centres sont incontestablement les grands gagnants de cette évolution.

Les effets de la mobilité

On note entre la création de la valeur ajoutée, exprimée par le produit intérieur brut (PIB), et sa répartition, exprimée par le revenu, une déconnexion géographique croissante, s'expliquant par l'augmentation continue de la mobilité. Aussi l'évolution de la création de valeur ajoutée et celle des revenus sont-elles des paramètres obligés de l'évaluation du potentiel de croissance d'une région. La structure et l'augmentation de la population ont sur les perspectives d'évolution du revenu régional des ménages une incidence déterminante, tenant au fait que le revenu généré dans une région dépend principalement de la structure des âges, du niveau des salaires et du taux d'activité des habitants. Les différences observées entre les cantons traduisent l'attrait que ceux-ci exercent du point de vue de la localisation, mais rendent aussi compte de phénomènes tels que l'expansion des agglomérations ou la dépopulation des zones périphériques.

Les cantons ayant une démographie dynamique sont également ceux dont le revenu des ménages devrait évoluer favorablement. Mais il est un autre critère tout aussi déterminant : la structure de la population. On sait en effet que la base des revenus d'un canton, ou substrat salarial, dépend de la proportion des groupes d'âge à haut ou faible revenu, et que le salaire moyen et le taux d'activité

augmentent avec l'âge, quelles que soient les différences régionales, faisant des 25–65 ans des habitants particulièrement intéressants.

Zoug, un canton en pleine forme

Les graphiques page 47 montrent l'évolution estimée de la population et du substrat salarial des cantons de Zoug et d'Uri, ainsi que de la Suisse en général, entre 1999 et 2004. Si Zoug et Uri incarnent des types d'évolution très différents, l'étude proprement dite, dont les résultats sont disponibles sur Internet, analyse l'ensemble des cantons. Zoug, qui bénéficie d'une structure démographique favorable, continuera d'avoir ces prochaines années l'une des démographies les plus dynamiques du pays, alors que Uri verra sa population décliner. La diminution des 30–39 ans sera particulièrement pénalisante pour le canton, mais grâce à l'augmentation des 40 ans et plus, le recul du substrat salarial sera finalement moins marqué que celui de la population.

Pour prévoir la tendance à moyen terme de la croissance du revenu cantonal des ménages, l'étude analyse l'évolu-

UNE POPULATION DE PLUS EN PLUS VIEILLE

La Suisse est, avec le Japon et la Suède, le pays où l'espérance de vie est la plus longue : 82,6 ans pour les femmes, 76,7 ans pour les hommes. Parallèlement, le taux de fécondité continue de baisser. Il se situe actuellement entre 1,24 enfant par femme pour Bâle-Ville et 1,86 enfant par femme pour Appenzell Rhodes-Intérieures, alors qu'il devrait être de 2,1 pour maintenir l'effectif des générations. L'accroissement de la population dépend donc plus que jamais de l'immigration. D'ici à 2030, la population suisse aura augmenté d'environ 0,3% par an. Les cantons de Glaris, d'Uri, de Bâle-Ville, d'Appenzell Rhodes-Extérieures, des Grisons, de Schaffhouse, du Jura, de Neuchâtel, de Berne et d'Appenzell Rhodes-Intérieures verront leur population diminuer. La proportion des plus de 65 ans passera à 24,3% (+8,9 points de pourcentage), alors que celle des moins de 20 ans tombera à 19,3% (–3,8 points de pourcentage). Le rapport de dépendance des personnes âgées augmentera de 25,0 à 43,2%, et il n'y aura plus, par conséquent, que 2,3 actifs pour 1 retraité au lieu de 4 actuellement. Les cantons d'Appenzell Rhodes-Extérieures, d'Uri et de Glaris devront faire face à une situation particulièrement problématique.

tion du substrat salarial, l'attractivité de la localisation ainsi que la situation économique générale. Pour mesurer l'attractivité de la localisation, le Credit Suisse a développé un indicateur prenant en compte la charge fiscale des personnes physiques et morales ainsi que le niveau de formation de la population et la qualité des voies de communication. Le graphique page 45 indique les résultats pour l'ensemble des cantons. Des taux de croissance relativement faibles sont à craindre pour les cantons de Berne, d'Uri, d'Appenzell Rhodes-Extérieures, des Grisons, de Neuchâtel et du Jura, où la structure de la population et son évolution, de même qu'une qualité de localisation inférieure à la moyenne, freinent l'augmentation du revenu des ménages. Font également partie de ce groupe Bâle-Ville, dont la qualité de localisation se situe néanmoins dans une bonne moyenne suisse, et le Valais, pourtant servi par une évolution démographique relativement favorable.

Les différences dans le développement économique des cantons, sur lequel l'évolution prévue du revenu des ménages fournit certaines indications, mettent à l'épreuve le fédéralisme helvétique et la forte concurrence fiscale qui en découle entre les cantons. Si cette concurrence a du bon, les disparités quant à l'évolution probable des cantons créent entre ceux-ci une inégalité concurrentielle de fait à laquelle la nouvelle péréquation financière devrait s'efforcer de porter remède.

Les espaces économiques régionaux

Le Credit Suisse publie périodiquement des études où sont analysées la structure et les perspectives des espaces économiques régionaux. A l'étude sur le Tessin, présentée dans le Bulletin 3/2001, sont venues s'ajouter celles sur Genève, Bâle et le canton d'Argovie ainsi que sur les régions Thourne/Oberland bernois, Bienne/Seeland et Soleure/Oberaargau. Ces études sont disponibles auprès de Credit Suisse Economic Research & Consulting,

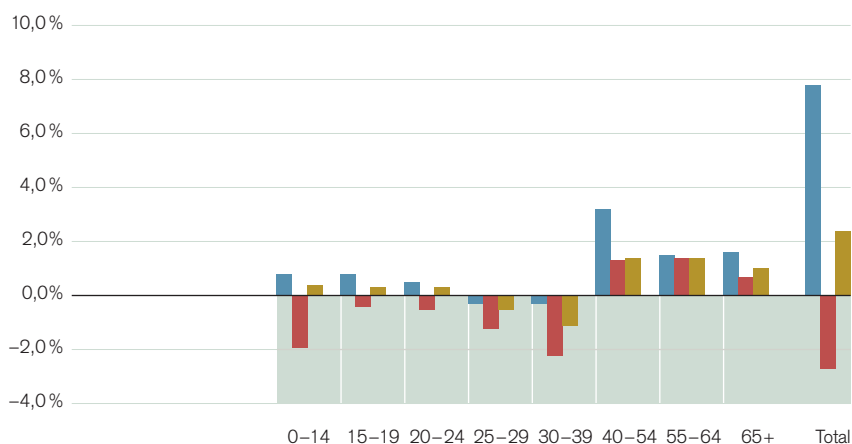
case postale 100, 8070 Zurich, ou sur Internet, www.credit-suisse.ch/fr/economicresearch, adresse où peut également être commandée la publication Economic Briefing N° 27 «Population et revenu – une comparaison entre les cantons suisses».

Sara Carnazzi Weber, téléphone 01 333 58 82
sara.carnazzi@credit-suisse.ch

Zoug plus dynamique que Uri

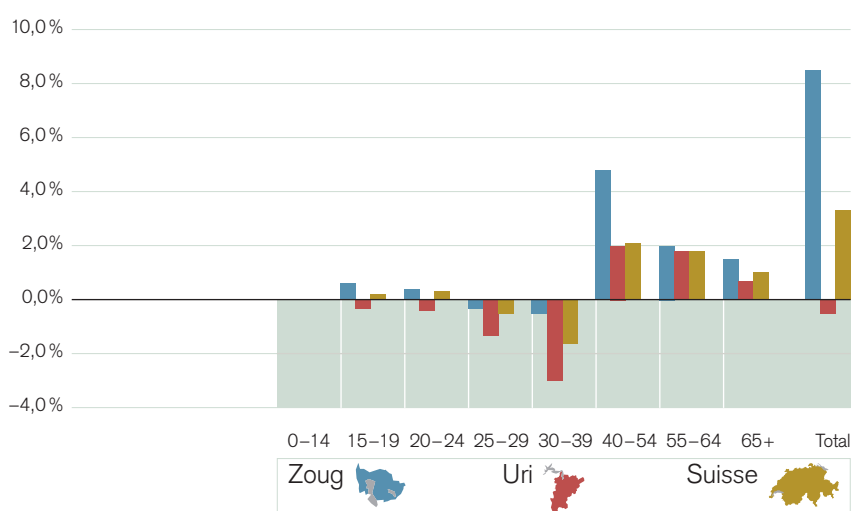
Quelle est la contribution des divers groupes de population à la croissance entre 1999 et 2004 pour Zoug, Uri et l'ensemble de la Suisse ? Dans tous les groupes de population, le canton de Zoug présente une évolution plus saine que celui d'Uri.

Sources : Office fédéral de la statistique, Credit Suisse Economic Research & Consulting



Grandes différences concernant le substrat salarial

Quelle est la contribution des divers groupes de population, par leur substrat salarial, à la croissance des années 1999–2004 pour Zoug, Uri et l'ensemble de la Suisse ? La contribution négative des 30–39 ans apparaît particulièrement pénalisante pour le canton d'Uri. Sources : Office fédéral de la statistique, Credit Suisse Economic Research & Consulting



www.credit-suisse.ch/bulletin
 (en allemand)

Le Bulletin Online propose sur ce thème différents entretiens et des informations complémentaires.

«La lutte contre la pauvreté dans le monde ne peut être efficace que si les nations industrialisées s'ouvrent davantage au commerce avec les pays en développement», déclarent Manuel Rybach et Christian Rüttschi (à droite).



Financement du développement: quo vadis?

Lors de la prochaine Conférence des Nations Unies, qui se tiendra au Mexique en mars 2002, des hommes politiques, des dirigeants d'entreprise et des organisations non gouvernementales chercheront des solutions au problème du financement du développement.

Manuel Rybach et Christian Rüttschi, Economic Research & Consulting

Depuis les événements du 11 septembre, le climat économique mondial s'est durci, touchant de plein fouet les pays émergents et les pays en développement. Affaiblis en effet par les crises financières des années 90 et confrontés à une situation économique difficile – notamment en Amérique latine –, ces Etats ont du mal à réunir les fonds nécessaires pour surmonter leurs problèmes de développement. Cela d'autant plus que l'aide publique au développement affectée à ces

pays est en diminution, d'où la nécessité de recourir de plus en plus à des sources de financement non étatiques.

Les flux de capitaux privés ont acquis depuis quelques années une place prépondérante dans le financement du développement. Les investissements directs étrangers (IDE), en particulier, constituent une forme de financement toujours plus importante, surtout dans les économies émergentes (voir graphique page 49). Même si seulement 20% des 1 271 mil-

liards de dollars d'IDE réalisés dans le monde sont allés en 2000 à des pays non industrialisés. En 1997, les pays en développement avaient reçu près de 40% du total des IDE.

Etant donné la faiblesse de leur secteur financier et leur bas niveau d'épargne, les pays émergents et les pays en développement sont tributaires des investissements directs étrangers, car ceux-ci créent des emplois, renforcent leur position concurrentielle et s'accompagnent le plus sou-

vent d'un transfert de savoir-faire et de technologie. Les IDE ont donc une incidence positive sur l'économie des Etats bénéficiaires. Moins volatils que les investissements de portefeuille, ils contribuent également à réduire le risque de crise financière. Pour améliorer le cadre général d'activité et augmenter ainsi leur attrait aux yeux des investisseurs étrangers, nombre de pays pauvres utilisent en outre de plus en plus les fonds de l'aide au développement.

Le plan d'action de la Conférence

La relation complémentaire entre capitaux publics et capitaux privés sera également évoquée dans le cadre de la Conférence des Nations Unies sur le financement du développement. D'éminents représentants de gouvernements, d'organisations internationales, du secteur privé et d'organisations non gouvernementales (ONG) se réuniront en mars à Monterrey, au Mexique, en vue d'adopter un vaste plan d'action pour le financement du développement. Ils discuteront des moyens d'assurer le financement de l'objectif international de développement, qui est de réduire de moitié la proportion de la population mondiale vivant dans une pauvreté extrême d'ici à 2015. La nouveauté de cette Conférence est la participation active de la Banque mondiale, du Fonds monétaire international (FMI) et de l'Organisation mondiale du commerce (OMC) à un processus dirigé par l'ONU.

La Conférence examinera notamment une série de questions soulevées dans le rapport d'un groupe d'experts présidé par l'ancien président mexicain Ernesto Zedillo. Six thèmes seront à l'ordre du jour :

- la mobilisation de ressources financières intérieures
- la mobilisation de ressources financières privées d'origine étrangère
- le commerce international, moteur de la croissance et du développement
- l'augmentation des dépenses en matière de coopération internationale pour le développement
- le problème de l'endettement

■ les aspects du système financier international

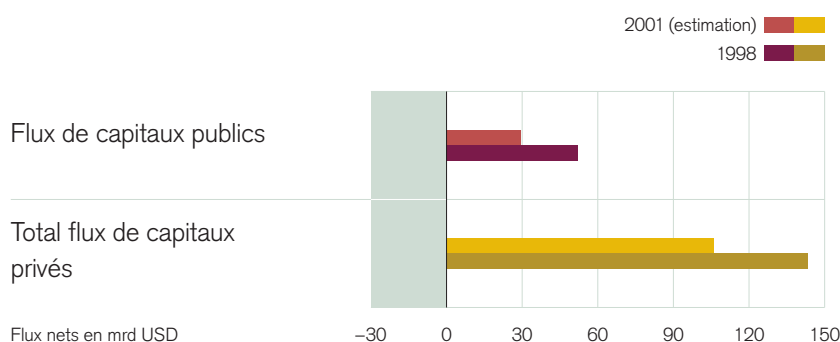
Ne serait-ce que par la portée générale des questions de développement, la Conférence sera une manifestation d'envergure. Mais elle constituera également le cadre d'une réflexion sur des propositions risquant d'entraver le fonctionnement des marchés financiers. Il s'agira par exemple de trouver des sources « novatrices » de financement du développement, ce qui suppose notamment la création de nouveaux impôts internationaux. Nul doute que la fameuse taxe Tobin, qui jouit à nouveau d'une grande popularité auprès des ONG, sera à l'ordre

du jour à Monterrey. Cependant, en raison de son principe, qui nuit à l'efficacité des marchés des changes, et de sa faisabilité limitée, cette taxe n'est pas un moyen efficace pour servir les objectifs de la politique de développement (voir encadré page 50).

A l'approche de la Conférence, il apparaît déjà que de nombreuses ONG vont réclamer la création d'une organisation internationale de la fiscalité. Le but d'une telle institution ou de nouveaux forums similaires serait d'établir des normes minimums et d'intensifier l'échange d'informations en matière de fiscalité, ce qui aurait pour effet d'enrayer l'évasion fiscale

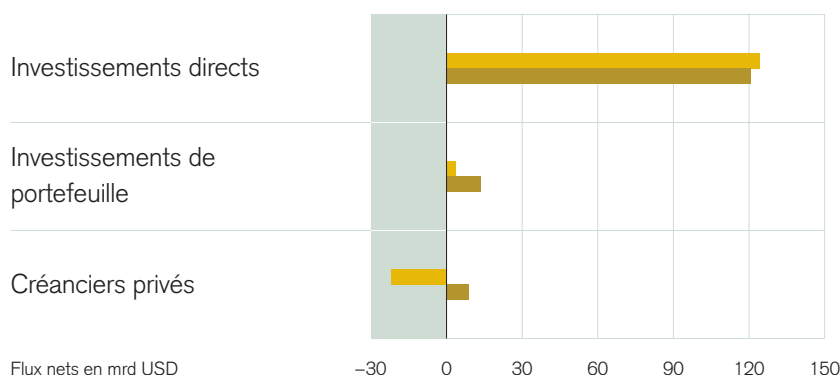
Les formes de financement des marchés émergents

Dans le financement des économies émergentes, les flux de capitaux privés dépassent de loin ceux d'origine publique.



Les investissements directs étrangers prédominent

Les investissements directs étrangers arrivent nettement en tête des flux de capitaux privés, avec plus de 120 milliards de dollars. Leur montant est plus de trente fois supérieur à celui des investissements de portefeuille.



Source : Institute of International Finance

LA TAXE TOBIN – UN INSTRUMENT INADÉQUAT

L'imposition des transactions « spéculatives » sur les marchés des devises a été proposée pour la première fois en 1972 par l'économiste américain James Tobin, Prix Nobel d'économie en 1981, afin de limiter les fluctuations des taux de change. Pendant longtemps, l'idée n'a pas eu beaucoup d'écho, jusqu'à ce qu'elle soit relancée dans les années 90 par des organisations tiers-mondistes et antimondialistes. En automne 2001, le Premier ministre français Lionel Jospin a repris cette idée pour la soumettre à une discussion au sein des instances de l'Union européenne, où la proposition a cependant suscité peu d'enthousiasme.

Le principe de la taxe Tobin est simple: en imposant les opérations de change à court terme plus lourdement que celles à long terme – entre 0,01 et 0,5%, selon les propositions –, on diminuerait l'attrait des placements à court terme dans les zones monétaires étrangères et éviterait ainsi les crises monétaires internationales. Le fait qu'un taux d'imposition élevé risque d'entraver l'efficacité des marchés des changes ne semble guère déranger les partisans de la taxe Tobin. Le regain de popularité que connaît cette idée s'explique sans doute aussi par le produit attendu d'un tel impôt.

Jusqu'à ce jour, aucun pays du monde n'a instauré la taxe Tobin. Car le désavantage compétitif qui en résulterait serait trop important: les devises pouvant être négociées partout dans le monde, les opérateurs recourraient à des solutions fiscalement plus avantageuses, notamment par le biais de nombreux centres offshore. Pour être efficace, cette taxe devrait donc être introduite en même temps et aux mêmes conditions dans le plus grand nombre possible de pays. Mais il est très peu probable que tous les grands pays industrialisés parviennent à se mettre d'accord sur une telle procédure.

Le principal argument contre la taxe Tobin est qu'elle n'atteindrait pas son objectif premier, à savoir la stabilisation des marchés des changes, et ne serait donc pas en mesure d'empêcher des crises monétaires comme celle qu'a connue l'Asie en 1997/1998. Dans les situations de crise, les gains potentiels liés à la dévaluation sont si importants que le prélèvement d'un impôt de l'ordre de grandeur prévu n'aurait quasiment aucun effet. Autrement dit, seul le second objectif visé, l'augmentation des recettes publiques, pourrait être réalisé.

Pour ce qui est de l'utilisation des recettes de la taxe, James Tobin a lui-même suggéré que celles-ci soient versées aux institutions de Bretton Woods (Banque mondiale, FMI). Il s'est distancié à maintes reprises des antimondialistes, qui entendent selon lui financer leurs projets de développement grâce aux recettes obtenues. La proposition de Tobin ne devrait pas recueillir l'adhésion des défenseurs actuels de la taxe. L'organisation ATTAC (Association pour une taxation des transactions financières pour l'aide aux citoyens), qui joue un rôle très actif dans ce débat, est en effet d'avis que la décision sur l'utilisation des recettes devrait incomber à une autorité internationale ou régionale – avec la participation de syndicats et d'ONG.

des pays émergents et des pays en développement. Mais étant donné la mauvaise gestion et la politique fiscale inappropriée de nombre de ces pays, on peut se demander s'il est juste d'attribuer la responsabilité du problème aux seuls centres offshore et places financières qui attirent la matière imposable étrangère.

Un défi pour les pays industrialisés

La lutte contre la pauvreté et le sous-développement dans le monde ne peut être efficace que si toutes les parties en présence unissent leurs efforts. Les pays en développement ne sont pas les seuls à devoir prendre des mesures d'urgence. Les pays industrialisés ont eux aussi leur rôle à jouer. La première chose à exiger d'eux est qu'ils ouvrent leurs marchés aux exportations des pays en développement, surtout dans les domaines de l'agriculture et du textile. Car les 300 milliards de dollars que dépensent chaque année les pays de l'OCDE pour subventionner leur agriculture correspondent à peu près au produit intérieur brut (PIB) de tous les pays africains. Ensuite, un plus grand nombre d'Etats devraient bénéficier du traitement privilégié prévu par l'« Initiative en faveur des pays pauvres très endettés », qui a pour but d'alléger la dette de ces pays. Enfin, les nations industrialisées seraient bien inspirées de tenir leurs promesses et de consacrer 0,7% de leur PIB à l'aide au développement, la proportion actuelle dépassant à peine 0,2%. Aujourd'hui, 80% de la population de la Terre ne dispose que de 20% du revenu mondial. On estime que 1,3 milliard de personnes doivent vivre avec moins d'un dollar par jour. De telles inégalités constituent une menace pour la stabilité politique. C'est pourquoi il est dans notre intérêt que les pays les plus pauvres de la planète cessent d'être marginalisés et exclus du développement économique et de la croissance des autres pays.

Manuel Rybach, téléphone 01 334 39 40
manuel.rybach@credit-suisse.ch

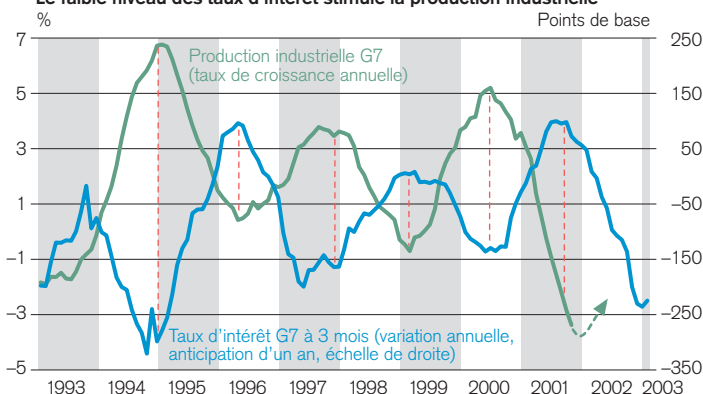
Nos prévisions conjoncturelles

LE GRAPHIQUE ACTUEL

Des baisses de taux bénéfiques

Les signes d'une reprise de l'économie mondiale se multiplient depuis quelques semaines. En 2001, la Fed a abaissé ses taux directeurs de 475 points de base au total, suivie de près par les banques centrales suisse et européenne soucieuses d'injecter des liquidités dans l'économie. En principe, le taux de croissance de la production industrielle mondiale atteint le creux de la vague environ un an après que les taux d'intérêt à court terme sont parvenus à leur sommet. Mais les événements du 11 septembre ont cette fois retardé la reprise. On constate pourtant un net regain de confiance des producteurs américains. L'optimisme revient aussi chez les consommateurs, malgré la hausse du chômage. La consommation des ménages risque toutefois d'être insuffisante au premier trimestre pour relancer véritablement l'économie américaine.

Le faible niveau des taux d'intérêt stimule la production industrielle



REPÈRES DE L'ÉCONOMIE SUISSE

Les bienfaits de la consommation

La croissance économique a subi un net ralentissement au troisième trimestre 2001, avec une hausse de seulement 0,1% (en rythme annuel) par rapport au trimestre précédent. La consommation des ménages reste le principal moteur de la croissance en Suisse. En novembre, les ventes de détail ont enregistré une augmentation réelle de 4,6% par rapport à novembre 2000, et ce malgré la montée du chômage. Des revenus réels élevés et une faible inflation favorisent la consommation. En dépit d'une légère progression de l'indice suisse des directeurs d'achat (PMI) en décembre (+3,6%), la reprise ne devrait toutefois pas intervenir avant le milieu de l'année.

	8.01	9.01	10.01	11.01	12.01
Inflation	1,1	0,7	0,6	0,3	0,3
Marchandises	-0,4	-1,3	-1,3	-1,5	-1,5
Services	2,2	2,2	2,2	1,7	1,7
Suisse	1,9	1,9	2	1,6	1,8
Etranger	-1,3	-2,9	-3,3	-3,5	-3,8
C.A. du commerce de détail (réel)	3,6	1,7	4,8	4,6	
Solde de la balance comm. (mrd CHF)	-0,28	0,43	0,41	0,98	
Exportations de biens (mrd CHF)	9,5	10,3	12,1	11,47	
Importations de biens (mrd CHF)	9,8	9,9	11,7	10,48	
Taux de chômage	1,7	1,7	1,9	2,1	2,4
Suisse alémanique	1,3	1,4	1,5	1,8	2
Suisse romande et Tessin	2,6	2,7	2,9	3,1	3,5

CROISSANCE DU PIB

L'économie mondiale au creux de la vague

Les interventions massives des principales banques centrales, les mesures de politique fiscale et la baisse des prix du pétrole créent un terrain favorable à une reprise de la conjoncture mondiale, qui débutera aux Etats-Unis. En Europe, le manque de dynamisme de la consommation des ménages devrait freiner la relance. Si l'on en croit les récents chiffres de croissance du PIB, la progression réelle de l'économie allemande n'a été que de 0,6% en 2001. L'Allemagne réalise ainsi son plus mauvais score depuis 1993 et se retrouve une fois de plus lanterne rouge de l'UE.

	Moyenne 1990/1999	2000	Prévision 2001	Prévision 2002
Suisse	0,9	3,0	1,6	1,4
Allemagne	3,0	2,9	0,6	0,7
France	1,7	3,3	2,1	1,5
Italie	1,3	2,9	1,8	1,2
Grande-Bretagne	1,9	3,0	1,9	2,1
Etats-Unis	3,1	4,1	1,0	1,2
Japon	1,7	1,7	-0,8	-0,2

INFLATION

Tendance baissière confirmée

Etant donné la faiblesse conjoncturelle, la baisse des prix du pétrole et un effet de base positif, le ralentissement de l'inflation aux Etats-Unis et dans la zone euro devrait se poursuivre ces prochains mois. Tendance que semble confirmer la chute des prix à la production, qui sont un bon indicateur avancé. Mais l'inflation pourrait reprendre vers la fin de l'année avec l'atténuation de l'effet de base et le retour de la croissance. En attendant, dans ce contexte favorable de faible inflation, le niveau des taux directeurs restera probablement bas lui aussi pendant quelque temps.

	Moyenne 1990/1999	2000	Prévision 2001	Prévision 2002
Suisse	2,3	1,6	1,0	1,1
Allemagne	2,5	2,0	2,4	1,4
France	1,9	1,6	1,8	1,4
Italie	4,0	2,6	2,7	1,8
Grande-Bretagne	3,9	2,1	2,2	2,3
Etats-Unis	3,0	3,4	2,8	2,1
Japon	1,2	-0,6	-0,6	-0,5

TAUX DE CHÔMAGE

Nouvelle hausse attendue

Conséquence de l'affaiblissement de la croissance et d'une vague massive de licenciements, la montée du taux de chômage est bien plus forte aux Etats-Unis qu'en Europe. Le chômage constituant un indicateur retardé, il est à craindre que la situation sur le marché du travail ne continue de s'aggraver, ce qui freinerait la reprise de la consommation des ménages. Au Japon, la récession et les réformes nécessaires entraîneront également une nouvelle hausse du chômage.

	Moyenne 1990/1999	2000	Prévision 2001	Prévision 2002
Suisse	3,4	2,0	1,9	2,4
Allemagne	9,5	7,7	7,9	8,3
France	11,2	9,7	8,8	9,2
Italie	10,9	10,6	9,6	9,6
Grande-Bretagne	7,0	3,6	3,2	3,5
Etats-Unis	5,7	4,0	4,8	6,0
Japon	3,1	4,7	5,5	5,8

Source tous graphiques : Credit Suisse Economic Research & Consulting

« En Amérique latine, la stabilité politique passe par la stabilité économique », affirme Walter Mitchell, Economic Research & Consulting.



L'Amérique latine résiste à l'«effet tango»

L'Argentine est à terre, économiquement et politiquement. Les pays voisins ont néanmoins réussi jusqu'ici à échapper aux retombées de la débâcle économique. En 2001, les marchés d'actions d'Amérique latine ont même fait mieux que les Bourses américaines. **Walter Mitchell, Economic Research & Consulting**

L'été dernier, le gestionnaire d'un fonds de placement investi dans les marchés émergents qualifiait de « plus lente dérive de l'histoire » la crise qui se dessinait en Argentine. Des doutes sur la solvabilité du gouvernement argentin avaient été émis pour la première fois en 1999. En mars 2001, l'énorme fardeau de la dette provoquait une ruée sur les dépôts d'épargne auprès des banques du pays. La crise bancaire devait encore s'aggraver durant l'été et l'automne. Et lorsque le gouvernement décida en décembre de geler partiellement les dépôts bancaires, la crise

prit une dimension politique. Les troubles et les pillages de la période des fêtes contraignirent le gouvernement du président Fernando De la Rúa à démissionner. A peine en place, le nouveau gouvernement annonçait qu'il allait dévaluer le peso et suspendre le service de la dette extérieure, qui atteignait alors 141 milliards de dollars.

En 2001, les marchés mondiaux redoutaient que l'état de cessation de paiement de l'Argentine ou la dévaluation du peso s'étendent comme une onde de choc aux autres marchés financiers latino-

américains. Car il est connu qu'une telle propagation, ou « contagion », se traduit à chaque fois par des mouvements de vente hors du commun sur les marchés d'actions et d'obligations étrangers. Déclenchées par la crise russe en 1998, les ventes massives sur les marchés émergents sont encore dans toutes les mémoires. Mais malgré ces craintes, la débâcle argentine ne s'est pas répercutée sur les titres latino-américains, au contraire : les marchés d'actions d'Amérique latine ont même fait mieux l'an dernier que les Bourses américaines. Exception faite

des titres argentins, les euro-obligations latino-américaines ont compté en 2001 parmi les valeurs les plus rentables sur les marchés obligataires des pays émergents.

Marchés financiers sous pression

Le Brésil est le principal partenaire commercial de l'Argentine. Compte tenu des craintes largement répandues que la crise argentine affecte aussi le Brésil, les marchés financiers locaux sont pour la plupart restés sous pression durant toute l'année. Jusqu'en octobre, le réal brésilien avait perdu 40% de sa valeur. Et chaque fois que les ventes augmentaient sur les emprunts argentins, les cours des euro-obligations brésiliennes perdaient du terrain. Après une spectaculaire opération de décrochage à la mi-octobre, le réal et les marchés obligataires brésiliens progressaient toutefois de 15 et 20% respectivement.

Si les marchés financiers n'ont pas subi le contrecoup de la faillite de l'Argentine et du chaos politique en découlant, les conséquences politiques de cette crise sur l'ensemble de la zone économique restent difficiles à évaluer. Les élections de l'automne prochain au Brésil pourraient sonner l'heure de vérité en Amérique latine. La course à la présidence paraît plus ouverte que jamais, et divers candidats populistes sont en lice. Le changement de cap politique du nouveau gouvernement, c'est-à-dire l'abandon de l'orthodoxie économique de Fernando Henrique Cardoso, pourrait avoir un impact dans toute l'Amérique latine.

Un monde bipolaire

L'Amérique latine est devenue à certains égards un monde bipolaire. D'une part, les premiers de classe – Mexique, Chili et, dans une moindre mesure, Colombie – ont réalisé une excellente performance économique au cours des dernières années. Ces pays semblent jouir d'une meilleure stabilité économique que leurs voisins latino-américains. Les trois Etats ont ainsi connu en 2001 une croissance plus rapide que les Etats-Unis ou l'Union

européenne (UE). Et selon les prévisions de Credit Suisse First Boston, la croissance réelle du produit intérieur brut (PIB) de ces pays devrait, en 2002 et 2003, dépasser une nouvelle fois celle des Etats-Unis et de l'UE.

D'autre part, l'Argentine, le Brésil, l'Equateur, le Pérou et le Venezuela peinent toujours sur le chemin de la stabilité économique et politique. Ces économies sont confrontées à de fortes fluctuations conjoncturelles, le dernier exemple en date étant celui de l'Argentine. Tant

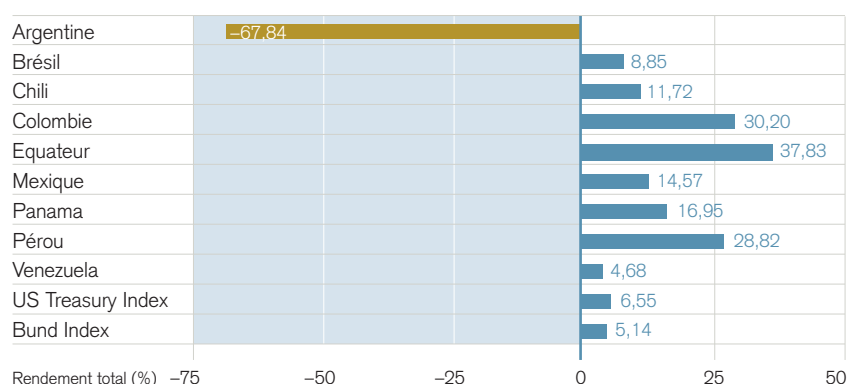
que la stabilité économique n'est pas assurée, la stabilité politique ne peut guère s'améliorer. Une crise économique peut faire tomber un gouvernement: ici aussi l'Argentine en est la meilleure preuve. Pourtant, les autres pays ont réussi jusqu'à présent à échapper à l'«effet tango».

Les marchés financiers d'Amérique latine ont évolué très favorablement, alors même que la situation empirait en Argentine. Le graphique en bas de page compare les trois indices boursiers MSCI EMF Amérique latine, Dow Jones et

L'Argentine est un cas à part

Contrairement aux emprunts d'Etat argentins, les obligations en dollars émises par la plupart des pays d'Amérique latine ont affiché des rendements étonnamment élevés en 2001.

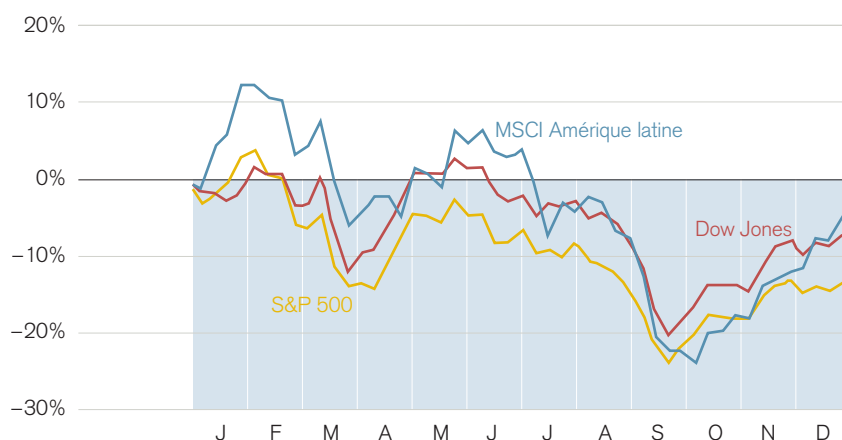
Source: Bloomberg



L'Amérique latine s'en sort bien dans l'ensemble

En 2001, les marchés d'actions latino-américains ont été épargnés par la crise argentine.

Source: Bloomberg



LES AVANTAGES DU RÉGIME DES CHANGES FLOTTANTS

Le potentiel économique d'un pays varie constamment. Des changes flottants permettent de prendre immédiatement en compte ces changements. Si, dans l'hypothèse de taux de change fixes, les conditions d'activité se modifient au point de justifier une baisse des taux de change (en cas de récession ou de forte progression du chômage), les marchés se mettent à spéculer sur une dévaluation et vendent la monnaie concernée. Si ces ventes perdurent, les réserves en devises s'épuisent, entraînant du même coup des problèmes de balance des paiements. C'est précisément ce qui s'est passé en Argentine : lorsque le pays s'est déconnecté des marchés de capitaux internationaux, les opérateurs ont commencé à spéculer sur une dévaluation du peso.

Standard & Poors (S&P). Pour les marchés d'actions latino-américains, le rendement sur base dollar s'est établi à -4,31%, contre -7,10% pour le Dow Jones et -13,04% pour le S&P. L'indice mexicain Bolsa a affiché un rendement de 18,46% sur base dollar, pointant au septième rang des meilleures performances boursières de 2001.

En Amérique latine (Argentine mise à part), les euro-obligations ont fait encore mieux que les actions. Plusieurs emprunts publics latino-américains libellés en dollars figurent au nombre des meilleurs titres des marchés émergents. La plupart des pays ont enregistré des rendements à deux chiffres. Étonnamment, les détenteurs d'obligations ont été récompensés d'avoir conservé leurs titres latino-américains face au plus grave cas d'insolvabilité qu'ait jamais connu l'histoire des marchés obligataires dans les pays émergents.

Alors qu'ils auraient pu être touchés de front par la situation en Argentine, les cours des obligations brésiliennes ont même fortement progressé en fin d'année. Les emprunts brésiliens en dollars ont réalisé au quatrième trimestre 2001 un rendement de 16,9% sur trois mois et de 87% sur un an. Globalement, les marchés

obligataires des pays émergents (hormis l'Argentine) se sont très bien comportés l'an dernier. Le marché a profité à la fois des baisses de taux décidées par la banque centrale américaine, des généreux crédits du FMI consentis au Brésil et à la Turquie et des prix élevés du pétrole, qui se sont traduits par une forte hausse de revenus pour les exportateurs d'énergie. Outre l'évolution sur les marchés internationaux, la politique économique judicieuse menée par plusieurs pays a sans doute eu des effets positifs sur les titres des Etats concernés. Et en pareil cas, les investisseurs reprennent confiance dans la solvabilité d'un pays, même en période de crise.

Suppression des changes fixes

Les pays d'Amérique latine ont dû, l'un après l'autre, passer du régime des changes fixes à celui des changes flottants. En 1994/1995, l'«effet tequila», a obligé le Mexique à dévaluer le peso et à le laisser flotter. Avec une moyenne annuelle de 4,7%, la croissance du PIB mexicain se situe depuis 1995 à un niveau nettement supérieur à la moyenne de la croissance économique mondiale. Le Brésil a été forcé de dévaluer le réal en 1999, et la croissance économique a progressé de 4,5% en chiffres réels l'année suivante. Après presque onze ans de parité, le peso argentin a été décroché du dollar. Les autorités fixent normalement les taux de change pour lutter contre l'inflation. Mais ce faisant, elles augmentent

aussi le risque de problèmes de balance des paiements. Les taux de change flottants permettent aux banques centrales de garder leurs réserves en devises, y compris en période de récession ou de crise.

Dans le domaine de la politique budgétaire aussi, certains gouvernements d'Amérique latine, notamment au Brésil, en Colombie, au Mexique et au Pérou, ont resserré les boulons et sont parvenus ainsi à réduire les déficits budgétaires.

En réduisant son déficit, un Etat doit moins s'endetter. Cela permet en outre d'abaisser les taux d'intérêt et d'augmenter le flux de capitaux vers le secteur privé. Les déficits des balances courantes diminuent également. Bon nombre de pays présentent une meilleure balance commerciale parce que leurs gouvernements soutiennent les exportations et que les monnaies dévaluées renforcent la compétitivité.

La stabilité politique a un prix

Une politique favorable aux marchés est indispensable pour une croissance économique durable, celle-ci favorisant à son tour la stabilité économique. Mais des mesures économiques telles qu'une politique fiscale et monétaire restrictive ont un prix que les gouvernements doivent être prêts à payer s'ils veulent atteindre la stabilité à moyen terme. Au Venezuela, une grève générale organisée en décembre contre une série de lois promulguées par le président Hugo Chavez a fait monter la tension. La guerre civile menace aussi de s'aggraver en Colombie. De nouveaux dérapages pourraient se produire si les tensions politiques s'intensifiaient dans certains pays et qu'un président populiste soit élu au Brésil et abandonne la politique économique actuelle. D'autres crises politiques ou d'autres cas d'insolvabilité pourraient alors menacer les flux de capitaux, si importants pour l'avenir économique de l'Amérique latine.

Walter Mitchell, téléphone 01 334 56 67
walter.mitchell@cspb.com

www.credit-suisse.ch/bulletin
(en allemand)

Walter Mitchell, spécialiste de l'Amérique latine, vous en dit plus dans un entretien vidéo avec le Bulletin Online.

«Le Japon se trouve au bord du gouffre»

Entretien avec Burkhard Varnholt,
Head of Financial Products

DANIEL HUBER Franchement, qu'aurait-on pu mieux faire l'an dernier ?

BURKHARD VARNHOLT Il aurait certainement été judicieux de recommander plus tôt une réduction sensible de la part des actions pour privilégier davantage les obligations. Mais, après coup, la critique est toujours aisée...

D.H. Pouvons-nous tirer certains enseignements de la crise des derniers mois ?

B.V. Oui : les cycles ne cessent de raccourcir. Dans les années 80 et 90, mieux valait s'armer de patience, d'autant que les bénéfices des entreprises étaient en constante progression et que les taux directeurs baissaient. Il n'était donc pas nécessaire de pratiquer une gestion particulièrement active des placements.

D.H. Cette époque serait-elle bel et bien révolue ?

B.V. Nous ne pouvons en tout cas espérer prochainement un revirement de situation en notre faveur. Sur les marchés financiers, nous devons nous accommoder de cycles courts qu'il conviendra de gérer activement.

D.H. Quel a été l'impact de cette situation sur les marchés ?

B.V. Durant le quatrième trimestre 2001, nous avons assisté à une formidable embellie tant sur les marchés des actions que sur ceux des obligations. Pendant ce temps, les taux d'intérêt ont grimpé trop fortement, alors que la conjoncture n'était pas particulièrement vigoureuse. Il fallait profiter de cette tendance haussière, tout en sachant qu'elle ne serait que de courte durée.

D.H. La gestion des placements exige donc davantage de rapidité, de souplesse et de

travail. Les banques ont-elles désormais plus de mal à trouver leur compte ?

B.V. Très certainement. Autrefois, il suffisait de laisser le temps travailler pour soi. Aujourd'hui, les marchés connaissent plutôt une évolution horizontale, comme dans les années 70.

D.H. Quelles sont les conséquences pour le petit investisseur privé ? N'est-il pas un peu dépassé par les événements ?

B.V. Pour les non-initiés, il est en effet difficile de garder une vue d'ensemble. Voilà pourquoi nous avons lancé le «Global Investor Program», grâce auquel il devient possible de tirer parti des tendances se succédant à un rythme soutenu en recourant au savoir-faire et à la rapidité d'action de professionnels.

D.H. De quoi s'agit-il ?

B.V. La banque définit la stratégie de placement et confie ensuite la gestion active des différents sous-portefeuilles, ou «Managed Accounts», à des spécialistes.

D.H. A combien se monte la somme initiale nécessaire ?

B.V. Il faut compter 10 000 francs, euros ou dollars l'unité. Avec une somme relativement modeste, il est donc possible de profiter des avantages d'une gestion de fortune institutionnelle.

D.H. Après l'effondrement économique de l'Argentine, où attendez-vous la prochaine crise ?

B.V. Le Japon est particulièrement exposé. Tout laisse penser que ce pays se trouve au bord du gouffre.

D.H. La dépréciation du yen ne dope-t-elle pas les exportations et, partant, l'économie ?



B.V. Cela ne suffit pas. La baisse du yen n'est qu'un «symptôme». La réforme structurelle si cruellement nécessaire n'a pas encore eu lieu. J'ai récemment dîné avec des économistes nippons, à qui l'on a demandé quelle était la différence entre l'Argentine et leur pays. L'un d'eux a répondu : deux ans.

D.H. Pourquoi les marchés des actions n'ont-ils pas réagi à la crise qui se dessine ?

B.V. Parce qu'il y a encore et toujours des investisseurs d'un optimisme béat. Et parce que, contrairement à l'Argentine, la grande majorité des emprunts d'Etat sont détenus par des Japonais, qui continueront d'accorder leur confiance à l'Etat jusqu'à ce que le système capote. Moody's vient de revoir à la baisse la note des emprunts d'Etat japonais pour la troisième fois en deux mois sans que les marchés obligataires ne réagissent. Les investisseurs privés nippons ne parviennent tout simplement pas à réaliser ce qui leur arrive.

D.H. Existe-t-il encore des marchés porteurs ?

B.V. Pour l'instant, les marchés dits émergents sont les plus attrayants. Ils disposent d'entreprises restructurées et de meilleure qualité qu'il y a trois ans. Mais ils ne sont pas encore considérés comme tels, et leurs titres sont toujours négociés aujourd'hui en dessous de leur valeur réelle.



« Les investisseurs se montrent pour le moment peu sensibles aux mauvaises nouvelles », affirme Uwe Neumann, Equities Europe.

Volatilité des actions technologiques

La nette hausse des actions technologiques enregistrée fin 2001 a suscité des espoirs. Ceux-ci sont-ils justifiés ? **Uwe Neumann, Equities Europe**

Le redressement des valeurs technologiques observé à la fin de l'année 2001 soulève plusieurs questions. S'agit-il d'un mouvement induit par l'important volume de liquidités, ou table-t-on sur une bonne performance des actions ? Cette hausse de cours refléterait-elle l'attente d'une reprise de l'activité industrielle ? L'explication réside sans doute dans la combinaison de ces trois facteurs.

Les investisseurs se montrent pour le moment peu sensibles aux mauvaises nouvelles et mettent en avant le besoin de rattrapage du secteur. Mais même si les partisans d'une approche purement psychologique des mouvements de cours

sont de plus en plus nombreux – surtout depuis les événements du 11 septembre dernier –, les cours ont toujours suivi à long terme l'évolution des bénéfices des entreprises. Le secteur technologie, médias et télécommunications (TMT) en a fait la douloureuse expérience au cours des deux dernières années.

Par conséquent, ceux qui s'attendent à une progression durable des cours des actions TMT en 2002 ne doivent pas s'appuyer uniquement sur l'argument de l'excédent de liquidités, mais considérer plutôt le contexte économique général et l'évolution spécifique du secteur avant de prendre leurs décisions de placement.

Après les attentats terroristes aux Etats-Unis, les pays du G7 se sont efforcés de donner une orientation commune à leurs politiques économiques afin de stimuler les investissements et la consommation. La plupart des économistes prévoient que la conjoncture continuera certes à fléchir au premier trimestre 2002, mais qu'elle pourrait se redresser plus vigoureusement que prévu au second semestre sous l'effet des baisses de taux et des « mesures de sauvetage » en matière de politique budgétaire. La hausse des valeurs technologiques au quatrième trimestre 2001 se fondait déjà sur l'anticipation d'une forte reprise conjoncturelle et ne prenait

pas en compte les risques de récession, ce qui explique peut-être le démarrage quelque peu hésitant de 2002.

Cela dit, les mécanismes observés par le passé sur les marchés boursiers laissent présager une année propice aux actions. L'amélioration des conditions d'activité des entreprises favorise les bénéfices. Les placements à revenu fixe perdent de leur intérêt du fait de la baisse des taux. Les valeurs technologiques, quant à elles, sont très importantes puisque leur proportion dans les indices boursiers internationaux est supérieure à 30%. Pour ce qui est de la sélection sectorielle, il est utile de considérer les perspectives des différents secteurs pour 2002.

Base solide pour les télécoms

Les prestataires de télécommunications jouent un rôle central dans l'évolution du secteur TMT, dont les perspectives de croissance sont relativement tributaires de la conjoncture. Depuis le milieu de l'année dernière, la rentabilité des opérations de téléphonie fixe et mobile est de nouveau en progression. Et on peut s'attendre cette année à une reprise des revenus, notamment dans les entreprises européennes. Le problème de l'endettement a perdu un peu de son acuité après les augmentations de capital – impopulaires mais efficaces – opérées par British Telecom, KPN ou Sonera. Cette année, les investisseurs devraient tourner leurs regards vers les anciens monopolistes tels que Telefonica ou Deutsche Telekom. Les opérateurs de téléphonie mobile comme Vodafone, Orange ou MMO2 ont également de bonnes perspectives.

L'amélioration de la situation des prestataires de télécommunications devrait normalement profiter aux constructeurs du secteur. Cette conclusion n'est qu'en partie exacte, car les activités terminaux et les activités réseaux n'évoluent pas en parallèle. Tandis que les prestataires de télécommunications budgétisent des investissements nettement inférieurs sur leurs réseaux fixes, ils voient augmenter

les dépenses d'infrastructure sur leurs réseaux mobiles. Mais les activités de téléphonie mobile subissent le contrecoup d'une pénétration accrue du marché et sont confrontées à une tendance qui transforme les produits en articles de consommation courante. Les entreprises ont réagi à cette nouvelle donne, et on peut s'attendre à ce que les restructurations et les réductions de coûts aient des effets positifs sur l'évolution des bénéfices. Cependant, les taux de croissance organique sont inférieurs à ceux des années précédentes. Et si l'on considère le rapport cours-bénéfice, le niveau d'évaluation des actions est relativement élevé. C'est donc dans ce secteur que le risque de baisse des cours sera le plus grand en 2002. Les favoris : Motorola, Nokia et Ericsson.

Dans les semi-conducteurs, les perspectives sont incertaines même si les actions de ce secteur ont connu la plus forte reprise. Dans le meilleur des cas, la demande ne se redressera que modérément. Du côté de l'offre, les entreprises n'ont que provisoirement résolu leur problème de surcapacités en s'imposant des restrictions de production. Les résultats du déstockage devront être considérés en tenant compte des influences saisonnières. Les plus récents indicateurs laissent certes prévoir une stabilisation du secteur, mais rien de plus. Au vu de cette situation, il est conseillé de privilégier des entreprises leaders comme Samsung Electronics ou TSMC, qui sont capables de soutenir une lutte des prix pendant une assez longue période et de se démarquer de la concurrence par leur offre de produits et la qualité de leurs clients.

C'est dans le secteur du matériel électronique que la reprise conjoncturelle a le

plus grand impact. Lorsque les « quantités » augmentent, les bénéfices suivent généralement le mouvement. La hausse de la demande d'appareils photo numériques et de consoles de jeux constitue une tendance particulière.

Les fournisseurs de services informatiques enregistrent environ 40% de leur volume de commandes auprès des prestataires financiers et de télécommunications. Mais chez ces deux groupes de clients, les budgets de dépenses informatiques devraient être maigres en 2002. Dans l'ensemble, le secteur peut être considéré comme en décalage par rapport au cycle. Les corrections de bénéfices intervenues jusqu'à présent ne suffisent probablement pas. Malgré cette situation difficile, des entreprises comme SAP et Microsoft réussiront sans doute à renforcer leur base clientèle et à afficher à long terme des taux de croissance à deux chiffres.

La qualité avant tout

Conclusion : le secteur technologique a été confronté l'année dernière à un important processus d'adaptation. Les réductions massives de coûts et les restructurations, qui se sont révélées nécessaires presque partout, vont créer en 2002 des effets de base favorables aux bénéfices des entreprises.

Tout portefeuille d'actions équilibré doit comprendre des valeurs technologiques. Mais dans une période de transition entre risques de récession et espoirs de reprise, la qualité et la juste répartition des placements revêtent plus que jamais une importance primordiale.

Uwe Neumann, téléphone 01 334 56 45

uwe.neumann@cspb.com



Uwe Neumann, Equities Europe

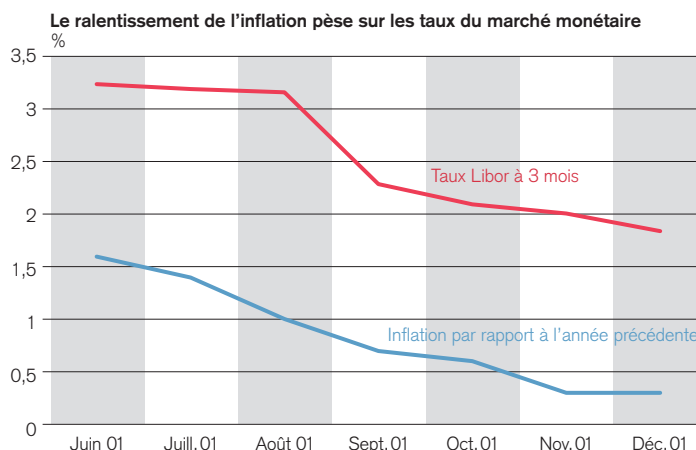
« Tout portefeuille équilibré doit comporter des valeurs technologiques. Mais la qualité est primordiale »

Nos prévisions pour les marchés financiers

LE GRAPHIQUE ACTUEL DES TAUX D'INTÉRÊT

Plancher record sur le marché monétaire

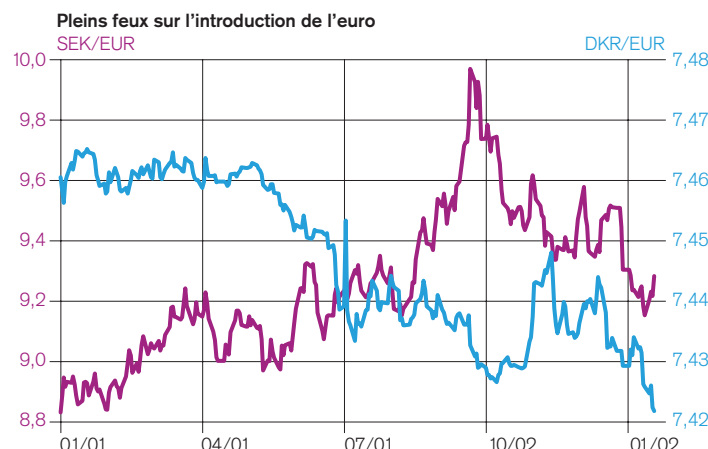
Le ralentissement économique et les taux exceptionnellement bas de l'inflation en fin d'année (0,3%) ont amené la Banque nationale suisse (BNS) à abaisser pour la quatrième fois consécutive son taux directeur à 1,75%. Cette baisse a entraîné un léger fléchissement des rendements sur le marché des capitaux. Début 2002, le rendement des emprunts de la Confédération à dix ans atteignait 3¼%. Au cours de ce premier trimestre, le ralentissement de l'inflation devrait toucher à sa fin, tandis que le taux de chômage progressera encore. Une stagnation des taux à court terme jusqu'au deuxième trimestre est donc probable.



LE GRAPHIQUE ACTUEL DES DEVISES

Suède et Danemark face à l'euro

La Suède et le Danemark ont suivi de près la mise en circulation de l'euro au début de cette année. Au vu du bon accueil réservé à la monnaie unique au sein de l'Union monétaire, les populations nordiques semblent avoir révisé leur jugement sur l'euro. La couronne suédoise n'a cessé de se déprécier l'an dernier par rapport à la nouvelle monnaie. Le retrait des investisseurs du marché suédois des actions et la possibilité maintenant offerte aux caisses de pension d'effectuer des placements à l'étranger en ont été en partie la cause. Depuis le début de l'année, la perspective d'un référendum sur l'entrée de la Suède dans la zone euro au printemps 2003 soutient la couronne. Mais l'incertitude quant à la date et à l'issue de ce référendum devrait entraîner une importante volatilité. La couronne danoise en revanche fait preuve d'une grande stabilité.



MARCHÉ MONÉTAIRE

Renversement de tendance

En 2001, les grandes banques centrales ont toutes pratiqué une politique monétaire plus ou moins expansionniste pour atténuer les effets du ralentissement économique. La Fed a ainsi abaissé ses taux directeurs de près de 5 points de pourcentage, contre 1,5 seulement pour la Banque centrale européenne. Mais il est probable que la Fed réagira tout aussi vivement dans le cas d'une reprise de l'économie.

	Fin 01	28.1.02	Prévision 3 mois	12 mois
Suisse	1,84	1,72	1,8-1,9	2,5-2,8
Etats-Unis	1,88	1,87	1,8-2,1	2,5-2,8
UE 12	3,30	3,38	3,1-3,3	3,7-4,0
Grande-Bretagne	4,11	4,04	4,0-4,1	4,8-5,1
Japon	0,10	0,09	0,1-0,1	0,1-0,1

MARCHÉ OBLIGATAIRE

Une pause de courte durée

Les marchés financiers internationaux avaient anticipé dès l'automne dernier une reprise conjoncturelle pour 2002. En janvier, la brusque envolée des rendements obligataires devrait retomber dans un premier temps. Les prévisions presque unanimement optimistes laissent place à une analyse plus réaliste de la situation économique.

	Fin 01	28.1.02	Prévision 3 mois	12 mois
Suisse	3,47	3,57	3,2-3,4	3,3-3,6
Etats-Unis	5,05	5,07	5,0-5,2	5,5-5,8
Allemagne	5,00	4,97	4,8-5,1	5,0-5,3
Grande-Bretagne	5,05	5,01	4,9-5,2	5,1-5,4
Japon	1,37	1,45	1,4-1,5	1,5-1,6

TAUX DE CHANGE

Franc suisse toujours vigoureux

En septembre, le franc suisse s'est fortement apprécié par rapport à l'euro. Malgré un léger repli, il subit régulièrement des pressions à la hausse. Les secteurs de l'exportation et du tourisme sont les premiers à pâtir de la fermeté du franc. Le ralentissement de l'inflation dans la zone euro et la montée de l'inflation en Suisse devraient cependant réduire l'écart de taux réel au détriment de la Suisse.

	Fin 01	28.1.02	Prévision 3 mois	12 mois
CHF/USD	1.66	1.71	1.64-1.66	1.69-1.71
CHF/EUR	1.48	1.47	1.46-1.48	1.47-1.49
CHF/GBP	2.42	2.41	2.36-2.39	2.35-2.42
CHF/JPY	1.26	1.28	1.26-1.28	1.23-1.25

Source tous graphiques : Credit Suisse Economic Research & Consulting



Deux choses me rendent insomniaque.

Premièrement: l'état de mes finances.

Deuxièmement: les femmes qui ronflent.

Le premier problème, je l'ai résolu
grâce à ma carte American Express.
A présent, je peux savoir à tout moment
combien j'ai dépensé, via Internet.

Quant au deuxième problème, j'y pense,
mais c'est pas encore gagné...

L'accès au compte par Internet. **What's your reason?**



Cards

0800 808 909
www.americanexpress.ch

Tango souffrance – tango

Quand le tango argentin vous tient, il ne vous lâche plus. Alors qu'on le donnait pour mort en Argentine dans les années 60 et 70, il connaît aujourd'hui un véritable renouveau dans le monde entier. Daniel Huber, rédaction Bulletin



passion

« Si la vie était simple, le tango n'existerait pas », déclare d'un air solennel le bassiste du trio argentin en annonçant le premier morceau de la soirée. Et déjà, le son mélancolique du bandonéon s'élève, modulant des soupirs qui parlent de pays lointains, d'amour, de jalousie et de souffrance. Le club de tango « Silbando », dans le quartier industriel de Zurich, fait salle comble ce samedi soir. Une demi-heure après l'ouverture, on n'entre déjà plus que sur réservation.

Le tango fascine. Cependant, selon l'écrivain argentin Jorge Luis Borges, il ne s'agit pas d'une manifestation civilisée : « Le tango est un paradoxe, un mélange de sentimentalité et de méchanceté ; de douceur cruelle et de douce cruauté. » Les élégants couples de danseurs du « Silbando » sont empreints de cette contradiction. Les uns se tiennent à distance, les autres sont étroitement enlacés. Seuls les « tangueras » et « tangueros » avertis parviennent à tenir le rythme dans cette foule et à exécuter ici et là, avec virtuosité, l'une des innombrables figures du tango argentin.

Ces soirées de danse, tout comme les salles de tango elles-mêmes, s'appellent des milongas. Que ce soit à Buenos Aires, New York, Rome, Tokyo ou Saint-Gall, on trouve maintenant des milongas dans le monde entier. Et le public est immédiatement sous le charme. Toutes origines et classes sociales confondues, les habitués des milongas sont réunis par la passion commune du tango.

« Le désespoir fait danse »

A la milonga du « Silbando », le grand moment approche. Car les musiciens ne sont pas les seuls invités de la soirée : on attend Gustavo Naveira. Cet Argentin fait honneur à sa réputation de meilleur danseur de tango au monde. Sa partenaire et lui-même exécutent sur la piste un vrai festival de combinaisons de pas parfaitement synchronisées. Si ce n'est le rythme de base, ce tango-là n'a rien de commun avec le tango anglais, ridiculement saccadé, tel qu'on le pratique dans les

concours internationaux de danse de salon. Malgré la complexité des pas, les danseurs glissent avec douceur, enlacés dans une passion voluptueuse – l'harmonie totale. Ils sont dans un état proche de la transe. Seul un tonnerre d'applaudissements parvient à faire naître un demi-sourire sur le visage de Naveira. A la question d'une apprentie « tanguera », qui lui demande où il trouve encore la force de danser ainsi après toutes ces années, l'Argentin répond : « Avec le tango, c'est le désespoir que l'on danse. » Un pathos qui rappelle la célèbre citation du musicien Enrique Santos Discepolo : « Le tango est une pensée triste qui se danse. »

Pour les débutants, néanmoins, le tango est d'abord un dur apprentissage. « Les premières tentatives maladroites du pas de base sont encore bien loin de la passion tant vantée », explique Daniel Ferro. Lui et son épouse Lorena, originaire d'Argentine, enseignent le tango à Zurich et se produisent sur scène. Également dirigeants de la fondation ift-Tango, les époux Ferro sont les gérants du club « Silbando ».

Ferro a découvert le tango argentin il y a treize ans, quand son professeur de danse de salon, Rolf Schneider, l'a convaincu d'assister à un cours. Schneider fait partie des pionniers du mouvement du tango en Suisse. En 1983, l'« Akademischer Sportverband » (association sportive universitaire) de Zurich avait proposé à Rolf Schneider de créer un cours de tango argentin. Cela avait éveillé son intérêt et sa volonté. « J'ai suivi les danseurs de tango pendant un an à travers l'Europe pour apprendre à leurs côtés », raconte-t-il. Un an plus tard, il donnait son premier cours.

Zurich est maintenant devenu un haut lieu du tango et compte une demi-douzaine de clubs, où les inconditionnels peuvent s'adonner à leur passion sept jours sur sept. D'autres villes suisses, notamment Bâle, Berne, Saint-Gall, Lausanne, Genève ou Locarno, ont également leurs clubs de tango (voir www.tango.ch ou www.tangotanzen.ch).

Trop compliqué pour être « in »

Pour Daniel Ferro, toutefois, on ne peut pas vraiment parler d'un boom. « Et heureusement, déclare-t-il, car un boom signifierait un brusque engouement, qui disparaîtrait aussi vite qu'il est apparu. Nous, nous progressons depuis quinze ans déjà, lentement mais sûrement. » Ainsi, la grande manifestation « Tango Zürich », qui s'est tenue sur plusieurs semaines durant l'été 1999, n'a pas eu beaucoup d'incidence sur l'activité de l'école. « Contrairement à la salsa, par exemple, le tango est trop compliqué pour que les gens s'y risquent en passant, simplement parce que c'est à la mode », affirme Ferro. Ce professionnel du tango détruit également bien des illusions concernant Buenos Aires : « Très peu de Suisses savent yodler. De même, très peu d'Argentins dansent le tango. A Buenos Aires, pas plus de 1 000 à 1 500 personnes le pratiquent régulièrement. Rapportée à la population globale, la proportion est moins importante qu'à Zurich. » Par ailleurs, les milongas sont le plus souvent des manifestations réservées aux retraités et aux touristes.

Dans les années 60 et 70, plus personne pratiquement ne dansait le tango en Argentine, même si on continuait à l'écouter. Il n'y avait plus de professeurs. Ce n'est qu'au début des années 80 que cette danse a connu un renouveau, notamment sous l'impulsion des touristes, qui voulaient faire l'expérience du tango dans sa version originale. « Ce sont nos grands-pères qui nous ont réappris le tango, explique Lorena Ferro. Nos parents ne savaient plus le danser. » Cette Argentine a commencé le tango en 1989, à l'âge de 15 ans. Six ans plus tard, elle a rencontré son futur époux lors d'un stage avec Gustavo Naveira. « C'est la première femme avec qui j'ai dansé en Argentine », se souvient Ferro. Depuis, ils sont partenaires à la scène comme à la ville.

Daniel Ferro ne peut pas vraiment expliquer ce qui continue à le fasciner dans le tango. « C'est une somme d'éléments qui me touchent personnellement.

Vivre pour le tango :
Daniel et Lorena Ferro
sont partenaires depuis
sept ans à la scène
comme à la ville.



Cela relève notamment d'une atmosphère, d'une ambiance ou du caractère créatif de cette danse.» Il est intéressant d'observer certains traits communs chez les adeptes du tango: «Quelque chose d'indéfinissable, de déraciné dans leur existence. Souvent, ils ont un parent étranger ou ont longtemps vécu à l'étranger dans leur enfance», précise Ferro.

Pour le tango, il faut souffrir un peu

Pour Verena Vaucher, qui danse depuis neuf ans et a notamment fondé l'école «Tango del Alma» à Saint-Gall, le tango requiert également une dose de souffrance, ou tout du moins une certaine expérience de la vie. «Les jeunes élèves sont parfois pleins de talent et de passion pour la danse, mais il leur manque quelque chose.» Du reste, la plupart des danseuses et des danseurs sur la piste du «Silbando» ont manifestement plus de 30 ans.

On peut s'étonner du succès du tango auprès de nombreuses femmes européennes, qui se définiraient pourtant comme absolument émancipées. En effet, le tango est la danse machiste par excellence. C'est l'homme qui mène quasiment tout le temps. L'harmonie des mouvements n'est possible que si la femme se soumet complètement. Verena Vaucher a peut-être une explication: «Le tango est comme une île où la femme peut faire l'expérience, en toute sécurité, de l'ancienne répartition des rôles entre les sexes.» Elle a également remarqué que les «tangueros» européens avaient plus de mal à tenir leur rôle de meneurs et laissaient parfois des libertés à leurs partenaires, ce qui serait impensable pour un Argentin.

Cours d'initiation au tango

Le Bulletin offre à ses lecteurs un cours d'initiation de deux heures pour leur permettre de faire leurs premiers pas de tango. Voir bon de commande.

PAS DE TANGO SANS BANDONÉON

Peu de musiques sont imprégnées du son d'un instrument comme le tango de celui du bandonéon. Le tango sans bandonéon,

ce serait comme le flamenco sans guitare. En même temps, le tango est indissociable de Buenos Aires. Il évoque les visages mélancoliques d'une époque passée, dans un pays lointain. Toutefois, les racines du bandonéon sont plus européennes qu'argentine. Aucun des bandonéons ayant jamais joué un tango sur le Rio de la Plata n'a été fabriqué en Argentine. Tous viennent d'Allemagne – principalement de Carlsfeld, dans l'Erzgebirge.

Le bandonéon doit son nom à Heinrich Band, professeur de musique et marchand d'instruments allemand, qui n'a pourtant jamais prétendu être lui-même l'inventeur de l'instrument. Cet honneur revient probablement à Carl Friedrich Zimmermann, fondateur, au milieu du XVIII^e siècle, d'une fabrique d'instruments à vent à Carlsfeld.

Les sons d'un bandonéon sont produits en actionnant des boutons des deux côtés de l'instrument. Et à l'origine, il était possible de faire varier la répartition et l'ordre des notes sur commande. L'un de ces systèmes avait été imaginé par Heinrich Band. C'est ainsi que cette version reçut le nom de bandonéon, contraction de «Band» et d'«accordéon».

Heinrich Band avait un sens aigu des affaires, si bien que ce nom finit par s'imposer à toutes les versions de l'instrument. Band vendait non seulement les bandonéons arborant son nom, mais fournissait également des partitions et proposait des cours.

Grâce au clavier formé de boutons, le bandonéon était même à la portée des personnes ne sachant pas lire la musique. C'est pourquoi il devint populaire au XIX^e siècle sous l'appellation de «piano des pauvres». Au lieu de partitions, on notait les mélodies grâce à divers systèmes de symboles et de chiffres, qu'on appelait des «cordes à linge». Le bandonéon a connu son heure de gloire dans les années 20 et 30. Il y avait alors en Allemagne plus de 800 associations de bandonéon.

Tout comme les chants du tango, l'arrivée du premier bandonéon à Buenos Aires, vers 1870, a quelque chose de mystérieux et de légendaire. Après une nuit de beuverie, des matelots allemands auraient laissé un bandonéon en gage dans un bistrot du port. Le même soir, un guitariste se serait essayé au nouvel instrument. Cette histoire est plausible, car les Argentins jouaient du bandonéon d'une façon très différente des Allemands. Le jeu des Sud-Américains était presque anarchique et projetait énergiquement les sons de cet instrument européen dans la musique du nouveau monde. Le bandonéon a ainsi créé sa propre atmosphère musicale, où même les défauts d'ordre technique de l'instrument, comme le halètement du soufflet ou le claquement des pièces de bois, étaient mis à profit.

Jusque dans les années 50, le tango se limitait surtout aux chansons à l'eau de rose ou à la musique de danse. C'est le bandonéoniste Astor Piazzolla et son «Tango Nuevo» qui lui ont donné ses lettres de noblesse, le tango devenant une musique non à danser, mais à écouter, mêlée de jazz et de musique classique. Beaucoup d'Argentins en ont voulu à Piazzolla et à son Tango Nuevo qui, selon eux, trahissaient le tango de leur jeunesse. Pourtant, c'est un peu grâce à Piazzolla que le tango vit encore aujourd'hui.



En tout cas. Nous sommes là.

WINTERTHUR et CREDIT SUISSE – une équipe gagnante en bancassurance.

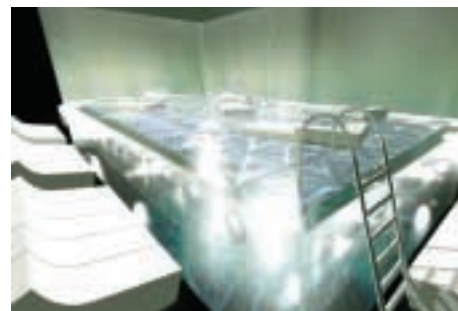
Vous pouvez nous joindre en tous cas toute l'année, 24 heures sur 24, au numéro 0800 809 809 ou sur www.winterthur.com/ch.
Votre conseiller se tient également à votre disposition pour vous donner de plus amples informations.

winterthur



Expo.02 approche à grands pas. Le chef de chantier Christine Elbe n'a plus que trois mois pour terminer la construction de la piscine virtuelle de «Cyberhelvetia» sur l'arteplage de Bienne.

A Cyberhelvetia,
les gens se
rencontrent autour
d'une piscine en
verre. Et en
communiquant ils
produisent des sons,
des lumières et des
bulles électroniques.



Plongez dans le virtuel !

Au commencement étaient les octets. Et toutes choses étaient faites par eux..., comme « Cy », la ville construite sur Internet il y a un an et qui compte déjà plus de 10 000 habitants. Avec Expo.02, le projet Cyberhelvetia deviendra bientôt réalité, sous la forme d'un établissement de bains alliant bois, verre, son et lumière.

Andreas Thomann, rédaction Bulletin Online

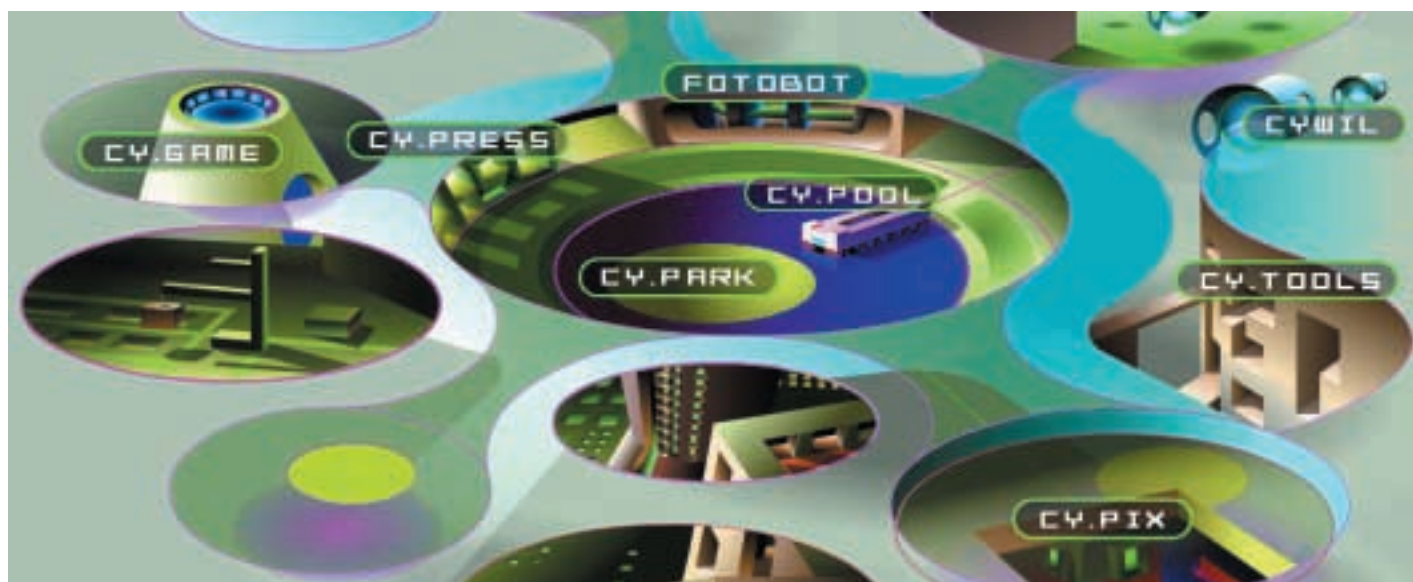
Un vent glacial renforce encore l'impression de vide par cette matinée brumeuse de janvier. Au beau milieu de l'arteplage de Bienne, où afflueront dans quelques mois les nombreux visiteurs de l'exposition, se trouve un trou béant. C'est ici, sur cette surface de 20 mètres sur 40, que doit s'élever Cyberhelvetia, le pavillon du Credit Suisse. Les fondations en bois sont recouvertes de plaques d'eau gelées, et un instrument de mesure semble avoir été abandonné sur place. Cinq ouvriers déchargent avec une grue les pre-

mières plaques de bois arrivées par camion. Des pulls en laine polaire, des gants chauds et la fumée de cigarette les protègent du froid. « Il n'y a aucune raison de paniquer. Tout sera prêt à temps pour l'ouverture de l'exposition », nous rassure Christine Elbe, chef du chantier et coresponsable du projet, en esquissant un sourire malgré la température en dessous de zéro. Elle s'est couvert la tête d'un bonnet péruvien qui lui retombe sur les oreilles, et par-dessus lequel elle porte un casque de sécurité. Les contraintes de

temps, la jeune architecte connaît bien. Elle en a déjà fait l'expérience lors d'Expo2000 à Hanovre, où elle était également responsable d'un projet : « Les délais de construction étaient encore plus serrés. » Le vide environnant semble inspirer Christine Elbe. En moins de dix minutes, elle nous dresse un portrait très expressif de Cyberhelvetia sur l'arteplage de Bienne.

« Le nom de Cyberhelvetia suscite de grandes attentes, bien sûr. Et que voit le visiteur en premier ? Un banal établissement de bains construit en

bois et peint en blanc. Nous avons délibérément opté pour un pavillon de bains fermé, comme on n'en trouve qu'en Suisse. Le visiteur est donc légèrement irrité par le manque de dépaysement lorsqu'il entre dans le bâtiment. Il monte ensuite un petit escalier et arrive dans un long couloir baigné de lumière. Ce n'est qu'au bout de ce couloir qu'il découvrira le cœur de l'exposition : une grande pièce aux bruits tamisés, inondée d'une lumière bleue. Le cadre et les accessoires rappellent l'ambiance d'une piscine. Il y a un grand



Entre virtualité et réalité – Depuis un an, les internautes peuvent se rendre dans la ville virtuelle de Cy pour y rencontrer des InCyders ou y habiter (en haut). A partir du 15 mai, Cyberhelvetia deviendra une réalité pour les visiteurs d'Expo.02 (à droite). Son pavillon se présentera sous la forme d'un établissement de bains où flotteront rêve et imaginaire.



bassin, des matelas gonflables, des lunettes de soleil et des chaises longues pour se relaxer. La différence, c'est que cette piscine est en verre et qu'elle est éclairée par des jets de lumière colorés, que les lunettes de soleil sont de mini-écrans qui transposent les baigneurs dans un autre monde, et que les matelas gonflables sont bourrés de matériel électronique et télécommandés par les gens au bord de la piscine.»

Déménager sans effort

Cyberhelvetia ne se cantonne pas à l'arteplage de Bienne... La «Suisse virtuelle» existe depuis plus d'un an. C'est une salle informatique bien

protégée du Credit Suisse qui abrite son centre névralgique. Cyberhelvetia se prolonge aussi sur tous les écrans des quelque 10 000 InCyders, les habitants de la ville de Cy. Depuis plus d'un mois, «Periodista», le clone virtuel de votre serviteur, est lui aussi devenu un InCyder. Et il ne peut dire que du bien de ce nouveau monde. Pour emménager à Cy, pas besoin d'être Monsieur Muscles ni de se casser la tête avec la pape-rasserie habituelle. Les problèmes sont plutôt d'ordre intellectuel et métaphysique. Cela commence par le pseudonyme. Quel nom doit-on se donner? Celui de sa ville fétiche? De son plat préféré?

Ou un diminutif original digne d'un internaute? Finalement, le choix se porte sur le nom plutôt banal de «Periodista», journaliste en espagnol. Ce pseudonyme reflète bien la mission que s'est fixée notre nouvel InCyder, celle d'explorer ce monde virtuel et de découvrir ce qui y a attiré ses habitants et comment ils y vivent.

Il ne reste plus que deux étapes vitales avant de faire définitivement partie de la communauté de Cy: premièrement, choisir un Avatar, dans le catalogue qui compte une centaine de modèles, et lui attribuer une devise personnelle (ce monstre électro-nique est en quelque sorte le

représentant de l'InCyder dans le cyberspace); deuxièmement, se trouver un logement. Une main invisible a déjà logé Periodista dans un immeuble où il aura 35 voisins, mais celui-ci préfère choisir son quartier lui-même. Il commence donc par faire défiler les Cyglos, ces paysages colorés composés de grilles rectangulaires, de cercles déformés, de châteaux de cartes vacillants et de colonnes inclinées. Tantôt les structures se rapprochent pour donner l'image d'une ville insolite, tantôt elles s'éloignent en laissant une place vide. Où qu'il aille, Periodista découvre de drôles d'habitations, comme des entonnoirs collés

bout à bout. Ce sont les Condos, l'équivalent virtuel des HLM.

Épuisé par son voyage, le nouveau venu s'installe dans un Condo baptisé « Sorgen-freiLounge ». Des colocataires comme « Jazzsound » (devise : « Sans la musique, la vie serait une erreur ») lui font espérer des échanges intéressants. Il ne lui reste plus qu'à aménager son « Privé », à le décorer de photos et à engager un Murph, une sorte de majordome auquel il devra aussi donner une devise. Ouf, c'est fait ! Et maintenant ? « Ding ! », le premier message vient d'arriver dans la boîte aux lettres virtuelle. L'InCyder « Bellevue » lui souhaite la bienvenue... à sa façon : « De nombreuses orch.idées te saluent du pays des merveilles et bye bye belle. » Il y aurait donc une vie sur cette planète ? ! Mais oui, d'autres messages viennent le confirmer. A peine arrivé, Periodista s'est déjà fait cinq amis, dont certains se posent des questions existentielles. « Il y a ici comme une secte, écrit « tramp ». Ceux qui en font partie affirment qu'il y a une vie en dehors de Cy. » Comme si nous allions avaler cette histoire à dormir debout, selon laquelle il y aurait un être humain derrière chaque écran.

Retour sur les bords du lac de Bienne... Les feras que l'on peut y déguster sont bien réelles, en chair et en arêtes. Le restaurant Beaurivage offre une vue imprenable – quoique légèrement surréaliste – sur l'artéplage. Le soleil a fini par percer le brouillard matinal. Il éclaire le ponton et les trois

tours argentées qui, par leurs formes futuristes, semblent défier les lois de la statique. Ce cadre magique exalte encore l'enthousiasme de Christine Elbe, qui décrit dans les moindres détails la vie complexe à l'intérieur de l'établissement de bains. Lorsque les mots ne suffisent plus, elle griffonne ses idées sur un bout de papier. Il est question de bulles électroniques produites par les voix humaines et qui glissent sur l'eau, d'animaux rampants venus du lac qui sont projetés sur la main au moyen d'un faisceau de lumière, de monstres masseurs qui se déplacent sur la surface en verre et déclenchent des vagues de massages dès qu'ils percutent un matelas gonflable.

Bien plus qu'une boîte grise

Tout devra être installé, câblé et programmé le 15 avril prochain, un mois jour pour jour avant l'ouverture d'Expo.02. « Nous profiterons de ces semaines de battement pour tester l'installation », explique Christine Elbe. Et d'ajouter toutefois que le baptême du feu n'aura lieu qu'avec l'arrivée des premiers visiteurs. « Cyberhelvetia n'est pas une vision d'avenir ni un spectacle high-tech. Ce sont les gens qui la font vivre. Ce sont eux qui établissent le contact avec le monde virtuel. Ils sont au centre. L'expérience consiste à leur montrer que le virtuel est bien plus qu'une vulgaire boîte grise. Le virtuel, c'est aussi de petites anecdotes que je raconte à un interlocuteur irréel, des couleurs magnifiques que je produis

moi-même ou encore un mouvement mécanique que je déclenche par simple contact. »

Les gêneurs sur liste noire

Pouvoir façonner son propre univers onirique, tel est le leitmotiv qui revient aussi dans la ville Internet de Cy. Les InCyders qui se sont égarés dans le cyberspace peuvent certes avoir recours aux services professionnels des Care Takers. Mais les interventions de ces derniers sont aussi discrètes que possible. Il n'y a pas beaucoup de règles à respecter à Cy. Et lorsqu'un concitoyen vous tape sur le système, il vous suffit de le mettre sur votre liste noire pour être tranquille. Les « chats » ne sont pas dirigés par un animateur. Et dans CyPress, le journal local, tout le monde peut apporter sa contribution. Les InCyders sont donc les seuls maîtres de ce nouveau monde. Comme l'a déclaré l'InCyder « postoplastic » dans son appel à la nation : « C'est aux InCyders de faire en sorte que se forme ici une communauté passionnante et, par conséquent, que règne la bonne entente. »

Cette communauté est belle et bien vivante, puisqu'elle compte déjà plus de 10 000 InCyders enregistrés. Si certains semblent avoir sombré dans un long sommeil

CONCOURS :

Participez au tirage au sort du Bulletin et gagnez 5×2 passeports journaliers pour Expo.02. Détails sur le bon de commande ci-joint ou sur www.credit-suisse.ch/bulletin

électronique, un noyau dur s'est constitué qui préside aux affaires de la ville. Ce petit groupe publie des articles – généralement très humoristiques – dans CyPress, organise des « lunchs-chats » et lance des campagnes pour attirer le plus de gens possible à Cy.

Mais qu'est-ce qui peut bien retenir les InCyders dans cette ville sans télévision, canalisations ou hôpitaux ? Les forums de discussion nous fournissent la réponse : « Les gens de Cy sont très différents les uns des autres, comme dans la vie réelle. Cela va du cynique taciturne à l'incorrigible optimiste, de l'obsédé sexuel au pacifiste modéré », écrit « schlappohr ». « Chacun peut se montrer sous le jour qui lui plaît, sans aucune contrainte sociale », ajoute « siipo ». Et comme le dit si bien « piesoplastic », « Cy peut plaire ! Cy peut agacer ! Etre stimulante ou ennuyeuse... comme la vraie vie, quoi ! »

www.credit-suisse.ch/bulletin
(en allemand)

Le Bulletin Online vous emmène dans les coulisses de Cyberhelvetia.

Agenda 2/02

Parrainage culturel et sportif de
Credit Suisse Financial Services
IMOLA

14. 4 GP de Saint-Marin, F1

INTERLAKEN

1-3. 3 Para Event 2002, handisport

KUALA LUMPUR

17. 3 GP de Malaisie, F1

MELBOURNE

3. 3 GP d'Australie, F1

SAO PAULO

31. 3 GP du Brésil, F1

SISSACH

6. 4 Championnat suisse de

CO de nuit

ZURICH

1. 2-26. 5 William Turner,

Kunsthaus

22. 2 Weltmusikwelt: Wopso!

Moods au Schiffbau

7. 3 Weltmusikwelt: Tammorra,

Moods au Schiffbau

9. 3 Dianne Reeves Quintet et

l'orchestre de chambre de Zurich,

Tonhalle

10. 3 Weltmusikwelt: Lila Downs,

Moods au Schiffbau

24. 3 Weltmusikwelt: Yulduz

Usmanova, Moods au Schiffbau

5. 4 Weltmusikwelt: Aziza Mustafa

Zadeh, Moods au Schiffbau

7. 4 Weltmusikwelt: Bonga,

Moods au Schiffbau

13. 4 Abbey Lincoln Quartet,

Tonhalle

13. 4 Dino Saluzzi Group,

Kleine Tonhalle



Rendez-vous alpin

Pour tous les passionnés de ski de fond, une chose est sûre : la semaine du 3 au 10 mars sera réservée au ski de fond et au marathon de ski de l'Engadine. Le 3 mars, la troisième édition de la course dames réunira les fondeuses sur 17 kilomètres, de Samedan à S-chanf. Entre le 6 et le 8 mars, le Credit Suisse organisera à Saint-Moritz-Bad des ateliers de préparation au marathon, où des as du ski de fond comme Tor Arne Hetland, Bjørn Daehlie ou Johann Mühlegg répondront aux questions pointues des participants. Et le reste du programme est à l'avenant : au Credit Suisse Village, du 6 au 9 mars, hommes et femmes pourront trouver des équipements ultramodernes et se tenir au courant des dernières tendances. Le 8 mars, des personnalités s'affronteront dans le « Mungga-Lauf » pour soutenir les jeunes skieurs de l'Engadine. Le départ du 34^e marathon de ski de l'Engadine sera donné le 10 mars à 8 h 40, à Maloja. (rh)

Course dames 3. 3, Samedan ; Mungga-Lauf 8. 3, Sils ; 34^e marathon de ski de l'Engadine 10. 3, Maloja.
Informations : www.engadin-skimarathon.ch ou 081 850 55 55



«Plaques de fer avec
bottes en caoutchouc»,
1995 ; Roman Signer

Réduction à l'essentiel

«Moins est plus» pourrait être le principe de l'exposition de groupe internationale qui se tiendra du 23 mars au 28 avril 2002 à la Kunsthalle de Berne sous le titre de «Basics». Elle réunira des œuvres d'artistes ayant exposé à la Kunsthalle au cours des dernières années. La réduction est utilisée comme une figure de style contre l'empire des sens et l'indifférence. Une réduction poussée à l'extrême, au sens de Marcel Duchamp, le peintre et poète français ? Les œuvres présentées ne sont pas destinées à inciter à la consommation rapide mais veulent obliger le visiteur à une réflexion sur l'art et sur lui-même. (rh)

«Basics», Kunsthalle de Berne, du 23. 3 au 28. 4. 2002.
Informations : www.kunsthallebern.ch

Happy End à Jérusalem

Le 24 mars 2002 aura lieu à Lucerne la première de l'opéra «Rinaldo», de Georg Friedrich Haendel, sous la direction musicale de Sebastian Rouland. Cette œuvre en trois actes fut le premier opéra d'inspiration italienne composé par Haendel après son installation à Londres en 1710. Librement adapté de l'épopée de Torquato Tasso, «La Jérusalem délivrée», l'opéra relate les aventures tumultueuses du jeune chevalier Rinaldo à la recherche de sa promise, Almirena, fille du croisé Godefroy de Bouillon. Rinaldo doit subir le courroux de la vilaine magicienne Armida et d'Argante, roi de Jérusalem et amant d'Armida. Mais malgré le chaos de la guerre, l'histoire se termine sur un happy end : les amoureux se retrouvent, les Sarrasins païens sont convertis à la foi chrétienne. Outre les grands effets théâtraux, l'opéra recèle des airs magnifiques comme le «Cara sposa» de Rinaldo et le célèbre «Lascia ch'io pianga» d'Almirena. (rh)

«Rinaldo», opéra en trois actes de Georg Friedrich Haendel, Luzerner Theater. Première le 24. 3. 2002.
Informations : www.luzernertheater.ch



BULLETIN

Editeur Credit Suisse Financial Services, case postale 2, 8070 Zurich, téléphone 01 333 11 11, fax 01 332 55 55 **Rédaction** Daniel Huber (dhu) (direction), Ruth Hafen (rh), Jacqueline Perregaux (jp), Andreas Schiendorfer (schi) **Bulletin Online** : Andreas Thomann (ath), Martina Bosshard (mb), Michèle Luderer (ml), René Maier (rm), Michael Schmid (ms), Najad Erdmann (ne) (stagiaire) **Secrétariat de rédaction** : Sandra Häberli, téléphone 01 333 73 94, fax 01 333 64 04, e-mail : bulletin@credit-suisse.ch, Internet : www.bulletin.credit-suisse.ch **Réalisation** www.arnolddesign.ch : Urs Arnold, Adrian Goepel, Karin Bolliger, Alice Kälin, Andrea Brüscheweiler, Benno Delvai, James Drew, Annegret Jucker, Muriel Lässer, Isabel Welti, Bea Freihofer-Neresheimer (assistante) **Adaptation française** Anne Civel, Michèle Perrier, Isabelle Cappeliez, Sandrine Carret, Nathalie Lamgadar, Bernard Leiva, Gaëlle Madelrieux **Annonces** Yvonne Philipp, Strasshus, 8820 Wädenswil, téléphone 01 683 15 90, fax 01 683 15 91, e-mail : yvonne.philipp@bluewin.ch **Lithographie/impression** NZZ Fretz AG / Zollikofer AG **Commission de rédaction** Othmar Cueni (Head Affluent Clients Credit Suisse Bâle), Andreas Hildenbrand (Head Corporate Communications Credit Suisse Financial Services), Peter Kern (Head Marketing Credit Suisse Private Banking Switzerland), Eva-Maria Jonen (Customer Relation Services, Marketing Winterthur Life & Pensions), Christian Pfister (Head External Communications Credit Suisse Financial Services), Fritz Stahel (Credit Suisse Economic Research & Consulting), Burkhard Varnholt (Head Financial Products), Christian Vonesch (Head Private Clients Credit Suisse Banking Zurich), Roland Schmid (Head Private Clients Offers, e-Solutions) **108^e année** (paraît six fois par an en français, allemand et italien) **Reproduction** autorisée avec la mention «Extrait du Bulletin de Credit Suisse Financial Services» **Changements d'adresse** Les changements d'adresse doivent être envoyés par écrit, en joignant l'enveloppe d'expédition, à votre succursale du Credit Suisse ou au Credit Suisse, KISF 14, case postale 600, 8070 Zurich.




Etre le bienvenu en Europe.

Et vous, quel est votre objectif?

Avec le **Compte privé euro** vous êtes doublement
gagnant: une tenue de compte gratuite et un taux intéressant. Davantage
d'informations au **0800 800 872**. Ou sur Internet: www.credit-suisse.ch/fr/eurokonto





Le Père Abbé Martin Werlen utilise divers modes de communication. Sous le pseudonyme de « moine », il visite un forum Internet deux fois par semaine.

«Il faut créer de nouvelles formes de rencontre avec l'Eglise»

En décembre 2001, Martin Werlen a été élu Abbé du couvent d'Einsiedeln. Sa devise, « Ecoute et tu parviendras », est au cœur de sa pensée et de son action.

Interview : Jacqueline Perregaux, rédaction Bulletin

JACQUELINE PERREGAUX Très Révérend Père, vous êtes supérieur du couvent d'Einsiedeln depuis deux mois. Comment avez-vous vécu cette période ?

ABBÉ MARTIN Ce fut une période très intense, car il y avait beaucoup de décisions à prendre sur le plan de l'organisation. J'ai nommé mon adjoint, le sous-prieur, ainsi que d'autres responsables, et modifié la composition des Conseils qui m'assistent pour certaines questions.

J.P. Après votre élection, vous avez fait une retraite de quelques jours pour vous préparer dans la solitude à votre nouvelle tâche. Que comptez-vous réaliser au cours des douze années pendant lesquelles vous serez Abbé ?

A.M. Cela figure dans ma devise : « Ecoute et tu parviendras ». Pour moi, écouter ne signifie pas faire toujours ce que veulent les autres, mais être à l'écoute d'un maximum d'opinions différentes.

J.P. Qui voulez-vous particulièrement écouter ?

A.M. Il s'agit essentiellement d'écouter la parole de Dieu. Je le fais par la prière, par la lecture des Saintes Ecritures, par les conversations avec les gens et aussi, en ce moment, par la lecture des nombreuses lettres que je reçois.

J.P. La seconde partie de votre devise est « parvenir ». Savez-vous déjà où vous voulez arriver ?

A.M. Cette devise est extraite de la Règle de Saint Benoît, pour qui il s'agit clairement de parvenir à Dieu, en d'autres termes, d'être en communion avec Dieu.

J.P. Dans votre rôle de supérieur, quels sont les aspects que vous aimez le plus ?

A.M. En ce moment, c'est la perspective d'affronter de nouveaux défis, y compris des situations dont nul ne peut prévoir l'évolution. Ce qui m'a fait le plus plaisir au cours des deux derniers mois, c'est

l'immense intérêt que les gens, dans toute la Suisse et même au-delà, ont témoigné à Einsiedeln.

J.P. Les hommes politiques définissent un programme, les managers élaborent des business plans. Que fait le nouveau Père Abbé d'Einsiedeln ?

A.M. La principale priorité des prochaines années, c'est de renforcer la Communauté. Elle doit acquérir un rayonnement plus grand, répondre aux attentes et à l'intérêt que suscite Einsiedeln. Peut-être devrons-nous nous éloigner de la tradition centrée sur les pèlerins, par exemple, et emprunter des voies nouvelles.

J.P. Vous souhaitez donc élargir votre rayon d'action ? Inclure par exemple des groupes peu sensibles au pastoralat classique ?

A.M. Permettez-moi de prendre une image employée par le Christ lui-même : lorsqu'un berger perd une brebis, il abandonne tout son troupeau pour aller à la recherche de celle-ci. L'Eglise s'est beaucoup éloignée de cette perspective. Nous sommes surtout présents pour ceux qui viennent de toute façon à l'église, mais nous n'allons guère vers les autres. Le volumineux courrier que j'ai reçu après mon élection montre cependant que les non-pratiquants aussi attendent beaucoup de l'Eglise en général et d'Einsiedeln en particulier, et qu'ils cherchent des réponses à leurs interrogations. C'est pourquoi je pense que nous devons avancer sur ce terrain-là.

J.P. Cette attente est-elle un phénomène typiquement contemporain ? Les gens seraient-ils à nouveau en quête de spiritualité ?

A.M. Je ne pense pas que les événements de septembre dernier aient été déterminants. La quête de spiritualité est évidente depuis une dizaine d'années. Il n'est qu'à voir le succès rencontré par les

mouvements ésotériques. Mais beaucoup de gens sont déçus par cette sorte de spiritualité, car ils s'aperçoivent tôt ou tard qu'elle n'est pas assez profonde. En ce qui nous concerne, en revanche, nous disposons d'un trésor de 1 500 ans de vie spirituelle où les gens peuvent puiser.

J.P. L'élection à la fonction d'Abbé élargit votre domaine de responsabilité. Votre vie s'apparente-t-elle à celle d'un manager ?

A.M. Il est très important que je ne devienne pas un manager. Je n'ai rien contre la fonction de manager, mais ma mission première, en tant qu'Abbé, est d'être chargé d'âmes, pour la Communauté et pour les personnes qui nous sont confiées.

J.P. Vous n'aimez pas que l'on parle de carrière fulgurante lorsqu'on évoque votre élection. Comment caractérisez-vous la période qui sépare votre entrée dans les ordres de votre accession aux plus hautes fonctions ?

A.M. Le choix de mon sacerdoce était celui de moine. Au fil des ans, j'ai eu diverses fonctions : étudiant, maître des novices, préfet de l'internat. Des fonctions que j'ai toujours assumées en tant que moine. Et je continuerai à me considérer comme un moine tout en exerçant la fonction d'Abbé.

J.P. Avec toutes les tâches qui sont les vôtres au sein du couvent, trouvez-vous encore suffisamment de calme pour la prière ?

A.M. Je n'aime pas la formule « ora et labora » (prie et travaille) à laquelle vous faites allusion, car elle ne rend pas bien compte de la vie d'un bénédictin. Pour Saint Benoît, toute la vie est prière et donc communion avec Dieu. Que je sois à l'église, que j'écrive une lettre ou que je parle à un collaborateur, tout doit se faire avec Dieu. Sur une représentation graphique, il faudrait placer « ora » au-dessus de toute autre chose, et « labora » en serait un sous-aspect au même titre que



Père Abbé Martin Werlen, couvent d'Einsiedeln

« L'Eglise suisse devrait favoriser l'écoute des aspirations de la population »

la lecture, la méditation ou les conversations. Cette devise « ora et labora » n'a été formulée qu'à la fin du XIX^e siècle, et elle est typique des débuts de l'industrialisation, où le travail en tant que tel a pris une signification grandissante.

J.P. Pour autant, le métier d'Abbé n'a rien d'une sinécure avec des horaires bien réglés. Où trouvez-vous les stimulants pour votre action ?

A.M. Ils viennent, comme le disait Saint Benoît, de l'écoute, des Saintes Ecritures, du silence, de la prière, de rencontres avec les frères et les sœurs, avec nos hôtes et nos détracteurs. Il est très important aussi que je me réserve du temps pour être à l'écoute de moi-même. Cinq minutes par jour me suffisent, mais elles sont nécessaires pour que le calme s'installe en moi et que je sois à nouveau disponible pour entendre.

J.P. La vie conventuelle n'exclut pas les contacts hors des murs, bien au contraire. Comment ces deux formes d'existence peuvent-elles s'enrichir mutuellement ?

A.M. Je pense que les couvents peuvent exercer une influence sur l'extérieur. Avec notre mode de vie, sans être obligés de prêcher, nous montrons à quel point il est important de se ménager du temps pour le silence et pour l'écoute de Dieu. Ce que Saint Benoît exige des moines est aussi valable, dans son principe, pour les autres chrétiens, à savoir vivre en présence de Dieu et s'efforcer d'agir toujours en conséquence.

J.P. En tant qu'Abbé, vous êtes aussi membre de la Conférence des évêques suisses. Quelle est à votre avis la principale mission de « leadership » de cette institution ?

A.M. Pour moi, cette mission n'est pas différente de celle que je considère comme essentielle pour le couvent : être à l'écoute, faire le point de la situation et des problèmes et prendre les décisions qui s'imposent. Prenons un exemple : au cours des trente dernières années, nous avons été confrontés à la diminution du nombre de fidèles, sur le plan administratif comme dans les églises proprement dites, et nous avons réagi par une certaine forme d'activisme. Nous avons multiplié les offices et essayé de les rendre plus attrayants. En vain. Nous devons prendre conscience qu'il faut changer d'attitude pour contrer ce phénomène. Le besoin de silence et de recueillement existe toujours, mais nous l'avons en partie oublié. Et nous nous étonnons de voir que ce que nous offrons ne rencontre pas l'écho attendu. La réalité, c'est que nous ne sommes pas présents pour répondre aux attentes profondes des gens. Au lieu de faire de l'activisme, l'Eglise suisse devrait favoriser l'écoute des aspirations de la population.

J.P. N'est-il pas difficile d'établir le contact avec cette population ?

A.M. Non, je ne le pense pas. Il y a plus de dix ans, l'évêque de Limburg a fait une observation qui m'a beaucoup impressionné par sa justesse : nous nous plaignons de voir nos églises désertées. Pour-

tant, le dimanche après-midi, il y a foule dans la cathédrale de Limburg, mais nous ne sommes pas là. Nous ne pouvons pas attendre des gens qu'ils viennent à l'église quand nous y sommes, c'est à nous d'aller à l'église quand ils y sont. C'est évidemment un renversement des mentalités, cela suppose de nouvelles formes de rencontre avec l'Eglise. Nous avons par exemple enregistré sur bande l'histoire de l'église abbatiale d'Einsiedeln. Il est intéressant de constater que les gens prennent le temps de s'asseoir pour écouter. Ils sont manifestement disponibles.

J.P. Internet est aussi un nouveau moyen pour l'Eglise d'aller au-devant des autres. Vous êtes un internaute convaincu. Est-ce une façon d'adapter la fonction pastorale à sa « clientèle » potentielle ?

A.M. Je visite un forum de discussion deux fois par semaine sous le nom de « moine ». C'est une expérience très plaisante d'entrer en contact avec d'autres par ce moyen. Les discussions ont souvent une forte connotation religieuse, et je constate que les jeunes ne sont absolument pas hermétiques à la religion mais qu'au contraire, ils se montrent très intéressés. Récemment, le Pape a appelé à faire un usage accru d'Internet dans les activités de l'Eglise. Je suis tout à fait d'accord : nous devons utiliser tous les moyens à notre disposition.

J.P. Face à ces multiples défis, comment voyez-vous l'avenir du couvent d'Einsiedeln ?

A.M. Je souhaite que la Communauté se renforce, que notre rayonnement soit plus grand et que notre mode de vie puisse être un exemple convaincant pour des jeunes qui cherchent leur voie. J'ai bon espoir que nous franchirons une nouvelle étape dans les années à venir afin d'aller à la rencontre des autres et de les inviter dans des lieux comme Einsiedeln.

UN BÉNÉDICTIN VALAISAN DEVIENT ABBÉ D'EINSIEDELN

A 39 ans, le Père Martin Werlen a été élu Abbé du couvent d'Einsiedeln le 10 novembre 2001. La bénédiction abbatiale a eu lieu le 16 décembre. Le bénédictin est le premier Valaisan accédant à cette fonction et l'un des plus jeunes des 58 supérieurs qui se sont succédé dans le couvent. La durée de son mandat abbatial est limitée à douze ans.



Le cadre idéal pour un private banking cultivé

Bienvenue dans cette banque privée qui, depuis 250 ans, pratique chaque jour le private banking classique avec dynamisme et sérieux, en parfait accord avec le marché, et qui traduit en performance durable les exigences de ses clients. Laissez-vous convaincre personnellement par nos méthodes novatrices, nos solutions créatives et profitez d'un conseil personnalisé. Nous vous invitons à faire le premier pas dans **un cadre idéal pour un private banking cultivé**.

Bank Leu



Banque Leu SA, 10-12, Place Longemalle, 1211 Genève 3
téléphone +41 22 318 82 00, www.leu.com

Zurich, Genève, Interlaken, Bâle, Bahamas, Buenos Aires, São Paulo

LE TEMPS DES SENTIMENTS



GÜBELIN
JOAILLERIE • HORLOGERIE

LUZERN ZÜRICH GENÈVE LUGANO BERN ST. MORITZ BASEL GRINDELWALD



PATEK PHILIPPE
GENÈVE



Glashütte
ORIGINAL

AP
AUDEMARS PIGUET
Le maître de l'horlogerie depuis 1875



Ω
OMEGA